

PHILIPPE GODET

PHILIPPE
GODET

SOUVENIRS
DE JEUNESSE

1850-1874

SOUVENIRS
DE JEUNESSE

NEUCHÂTEL

STUTTGART - BALE - BERLIN - PARIS

1850-1874

ILLUSTRÉ DE 28 PORTRAITS,
VUES ET AUTOGRAPHES



NEUCHÂTEL ET PARIS
DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.
ÉDITEURS

IMP. DELACHAUX ET NIESTLÉ S. A. - NEUCHÂTEL

1928



Médaille par Fritz Landry
1902

Philippe Godet.

Jacques de Mervillan

à l'ine

PHILIPPE GODET

SOUVENIRS DE JEUNESSE

NEUCHÂTEL

STUTTGART - BALE - BERLIN - PARIS

1850-1874

ILLUSTRÉ DE 28 PORTRAITS,
VUES ET AUTOGRAPHES



NEUCHÂTEL ET PARIS
DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.
ÉDITEURS

PRÉFACE

Une publication posthume appelle de la part de celui qui l'entreprend quelques explications, car elle comporte pour lui une certaine responsabilité; d'abord à l'égard du défunt; ensuite vis-à-vis du public : celui-ci est en droit de demander à quelle époque remonte la rédaction de l'ouvrage, s'il était destiné à l'impression, si on lui en offre le texte intégral, ou quelles libertés on a prises avec le manuscrit original. Je vais donc m'efforcer de satisfaire la juste curiosité du lecteur.

C'est au cours de l'été 1909, aux approches de la soixantaine, que Philippe Godet commença d'écrire ses Souvenirs. Il y travailla dès lors — à bâtons rompus, certes, mais pourtant avec persévérance — dans les trop rares heures de loisir que lui laissaient ses multiples devoirs de professeur, d'homme de lettres, de journaliste et de conseiller général de sa chère ville de Neuchâtel. Si bien qu'il avait presque achevé le récit des vingt-quatre premières années de sa vie, lorsqu'il mourut, en 1922. A défaut de la suite qu'il espérait nous donner, du moins nous a-t-il laissé sa vaste correspondance conservée depuis 1874 dans un ordre parfait.

Le manuscrit des Souvenirs compte 533 pages. Il est entièrement écrit sur papier de couleur verte, plus précisément sur des bulletins de vote du parti démocratique-libéral neuchâtelois. Ce détail ne saurait surprendre que ceux qui n'ont pas connu les habitudes de l'auteur : pendant plus de quarante ans, en effet, ce dernier a rédigé ses brouillons, ses articles, ses vers, ses ouvrages, sur ces feuilles oblongues et vertes, maculature électorale qu'un privilège devenu traditionnel lui réservait après chaque votation. C'est sans doute le seul avantage matériel qu'il ait jamais retiré de son activité civique.

Comme l'indique l'espèce de dédicace placée en tête du manuscrit, aussi bien que l'épigraphe empruntée à Victor Hugo, c'est pour sa famille, pour ses enfants, qu'il a noté ses souvenirs. Mais il n'a prononcé aucun mot, ni laissé aucune indication qui leur défendit d'en faire profiter ses amis, ses admirateurs, des cercles plus étendus. Un examen attentif montra, il est vrai, que certains chapitres et de nombreux passages n'avaient d'intérêt absolument que pour les proches; que d'autres, pour des motifs différents, quoique non moins péremptoires, devaient demeurer réservés aux intimes. Mais la majeure partie des Souvenirs se prêtaient en revanche fort bien à la publication et il nous parut que ce serait faire tort à l'écrivain, autant qu'au public, que de priver ce dernier du plaisir de les lire. Le poète et critique René-Louis Piachaud, auquel nous les avons communiqués, applaudissant à notre projet, nous écrivait : « J'ai lu ces pages légères et fortes.... Ce sera un livre admirable et je me réjouis à l'idée qu'il paraîtra. Un caractère d'une grande beauté, un esprit de la plus rare finesse, un écrivain aisé et naturel qui pratiqua noblement le « connais-toi toi-même », voilà ce que montreront

les Souvenirs de Philippe Godet. Vous savez en quelle profonde estime je tiens l'œuvre de votre père : à mon sentiment ces Souvenirs sont encore au-dessus du reste.»

Il n'y avait donc en définitive qu'une solution possible : faire un choix, opérer les suppressions nécessaires. Nous n'avons pas cru manquer à la piété filiale en procédant à cette opération en quelque sorte chirurgicale, d'une exécution évidemment délicate, dans le tissu d'une œuvre si vivante. Il est superflu d'assurer les lecteurs que nous y avons mis tous nos soins. Tel, qui eût pu suivre le travail de notre crayon et de nos ciseaux, jugerait peut-être que nous avons trop retranché (et nous avouons avoir fait de gros sacrifices au respect de susceptibilités légitimes) ; mais tel autre nous reprochera d'avoir encore trop laissé. L'un nous trouvera timide ; le second, au contraire, indiscret. Il n'est pour nous rassurer que de relire Le Meunier, son fils et l'âne.... Le manuscrit original, d'ailleurs, demeure intact, et il sera loisible à ceux qui viendront après nous d'en faire paraître une édition intégrale, ou d'imprimer dans une revue historique, comme le Musée neuchâtelois, les pages dont la divulgation serait aujourd'hui prématurée. Ajoutons que nous n'avons pas hésité à reproduire le récit de la visite à Auguste Barbier que l'auteur a publié il y a quelque quarante ans et auquel il se contentait de renvoyer.

Notre but, essentiellement littéraire, nous dispensait d'appliquer dans toute leur rigueur les règles que s'imposent historiens et philologues dans leurs éditions critiques : nous avons, par exemple, corrigé sans l'indiquer les menues erreurs que Philippe Godet n'eût pas manqué de rectifier lui-même en revoyant son manuscrit. Nous avons renoncé à marquer par des points suspensifs les endroits où ont été opérées des coupures. Le livre en

eût pris, sans réel profit, un air de pédanterie tout opposé à l'esprit qui l'anime. Pour les notes, le nombre en a été limité à l'indispensable, et elles ont été mises entre crochets, pour les distinguer de celles de l'auteur. Un sommaire des chapitres a été ajouté, pour la commodité. Nous avons enfin agrémenté le texte de portraits, de vues, d'autographes et d'autres illustrations propres à en augmenter le charme évocateur.

Ce livre, en effet, n'est pas seulement, à nos yeux, un document essentiel sur un écrivain qui a tenu pendant près d'un demi-siècle une grande place dans la vie littéraire de la Suisse romande; il est aussi la peinture et la résurrection de toute une époque qui, avec ses mœurs encore patriarcales et ses figures originales, paraît déjà bien lointaine au siècle vertigineux où nous vivons.

Mais pour ceux qui ont aimé Philippe Godet, ce qui sera le plus précieux dans cette narration familière, où l'on croit entendre le timbre de sa voix, ce sera sans doute d'y retrouver l'homme lui-même, son cœur, son esprit, — l'atmosphère bienfaisante, éminemment tonique, qui émanait de sa personnalité morale.

Marcel GODET.

Berne, 22 septembre 1928.



VUE DE L'ANCIEN PORT DE NEUCHÂTEL ET DU COLLÈGE LATIN

vers le milieu du 19^e siècle.

D'après un tableau de Léon Berthoud.

Voir pages 11 et 18.

SOUVENIRS

La famille a le droit
de se souvenir.

Victor Hugo.

Ma chère petite Lise,

C'est pour toi que j'écris ces pages. Pendant nos longues courses à travers le pays tu m'as souvent interrogé sur mes souvenirs d'enfance, et je me suis plu à te les raconter. Tu aimeras, je pense, à les retrouver ici notés pour toi et pour tes frères et sœurs.

I

Je suis né à Neuchâtel le 23 avril 1850, dans une maison où tous mes aînés ont aussi vu le jour et qui appartenait à mon parrain, Philippe Bovet. C'est le N^o 7 actuel de la Place Piaget, en face du Port¹. Cette maison, construite en pierre jaune du pays (je note ce détail parce que je suis content d'être « né dans la pierre jaune »), a été déplorablement transformée. D'abord, on l'a surélevée de deux étages : elle n'en avait que deux ; elle en a quatre à présent. Puis on a détruit la vieille galerie de bois qui courait sur le côté nord et où nous avons tant joué dans notre enfance. Cette galerie communiquait par un escalier avec le jardinet que je vois encore : au centre, un vieux puits rond, évidemment très ancien, et autour quelques massifs d'humbles fleurs : c'est là que j'ai vu pour la première fois, avec quelle extase ! fleurir des primevères roses et des jaunes.

Mes premiers souvenirs se rapportent à cette maison, et quelques-uns de mes remords d'enfant s'y rattachent aussi. C'est là que j'ai fait à ma mère² les premiers chagrins et que

¹ Voir la planche, page 8.

² [Caroline Godet, née Vautravers, était Vaudoise, fille du pasteur Vautravers, originaire de Romairon]. Voir la planche, page 16.

j'ai mérité les premières punitions que mon père¹ m'infligea. C'est là aussi que je fus témoin de quelques événements mémorables.

Le plus ancien dont j'aie gardé le souvenir est le naufrage d'une barque chargée de pierres qui sombra par un jour de tempête (en 1854) presque en face du port. On la peut voir encore, par un lac bien calme, reposant au fond de l'eau devant la colonne météorologique du quai Ostervald : la porte de la cabine est entr'ouverte, et une pelle est appuyée à la paroi. Plusieurs hommes de l'équipage furent noyés : je crois les voir encore essayant de se sauver à la nage ; il y en avait un, en blouse bleue, qui luttait contre la vague. Le poète Jules Gerster a, sauf erreur, raconté cette catastrophe, en un style fort ampoulé, dans une brochure devenue rare et que je possède.

Ce n'est pas mon seul souvenir « lacustre ».

Ma mère nous ramena un jour de Cudrefin, — où nous avons fait un séjour dans la famille Perrot, — par un temps épouvantable, qui rendait la traversée presque dangereuse. Nous étions dans un simple bateau de « marmets », que conduisait le fameux Abram Treyvaud. Je dis fameux parce qu'alors, à Neuchâtel, chacun connaissait ce batelier, au teint bronzé, au parler rude, qui louchait sauvagement et qui était bon comme du pain d'orge. Je le vois sous son feutre informe, battu par les orages. Outre la petite famille que nous étions, il avait embarqué quelques bonnes femmes de

¹ [Frédéric Godet, 1812-1900, pasteur et théologien, auteur de publications traduites en plusieurs langues. Voir sa biographie par Philippe Godet]. Voir la planche, page 16.

Cudrefin, que le gros temps effrayait et dont une poussait des cris désespérés. Au beau milieu de la traversée, Abram, à bout de patience, lui dit avec son accent vaudois : « Si vous n'êtes pas contente, vous pouvez descendre. » Elle préféra rester, et tout finit bien; mon père, qui nous attendait au port, fut bien soulagé quand le bateau y entra avec un gros retard.

Quel âge pouvais-je avoir quand je faillis périr dans ce même port ? — Je ne me rappelle que le fait, dont j'ai gardé une vive impression. On me laissait jouer devant la maison, qui n'était alors séparée du lac que par une bande assez étroite de terre ferme. Une barque était amarrée au quai, — on disait alors la *battue*. Il faisait sans doute un léger souffle de joran, car la grande barque s'éloignait à intervalles réguliers du bord, et alors la brusque tension des cordes l'y ramenait. J'imaginai de me suspendre au bastingage pour me faire porter par la barque aussi loin que le permettraient les amarres, et me faire ramener au quai. Cet exercice me ravissait d'aise : j'allais au large, je revenais prendre pied, puis je repartais.... lorsque, une belle fois, la barque ne revint pas. Le joran avait faibli sans doute, pour me faire une niche ! Je demeurai suspendu au rebord de la barque, à quelques mètres de la rive, au-dessus de l'eau qui était assez profonde. Je tentai de me hisser dans la barque; mais le bordage incliné n'offrait aucune prise à mes jambes, et mes petits bras d'enfant étaient impuissants à faire seuls l'effort nécessaire. Me sentant faiblir, près de lâcher prise, je criai au secours. Le secours vint sous la forme de deux braves ouvriers qui passaient. Ils eurent vite fait de ramener la barque et de me re-

cueillir à terre. Dernièrement, mon ami William Wavre me disait avoir rencontré — je ne sais plus où — un vieillard qui lui raconta m'avoir sauvé la vie, il y a très longtemps, en me retirant d'une position critique au bord du lac. Je négligeai de noter le nom et l'adresse du brave homme. Quinze jours après, William Wavre mourait subitement.... Je n'ai plus l'espoir de pouvoir jamais remercier mon sauveur, à supposer que j'aie omis de le faire il y a plus d'un demi-siècle.

A ce moment, je devais fréquenter déjà l'école enfantine de M^{me} Rossier. M^{me} Rossier était une petite femme, maigre, pâle, aux yeux bleus, épouse de M. Rossier, espèce de colosse à barbe rousse, dont je n'ai jamais su ce qu'il faisait en ce monde, sinon qu'il apparaissait quelquefois dans notre classe en jetant sur nous des regards qui me semblaient farouches. Cette école se tenait dans la chapelle de la rue de la Place d'Armes, parce que M. et M^{me} Rossier étaient membres de la communauté dissidente ou Eglise libre d'alors. Il y avait à une des extrémités de la salle des gradins où nous prenions place : M^{me} Rossier nous enseignait le *b-a-ba*. Puis elle nous faisait marcher en « monôme » tout autour de la chapelle, en chantant une chanson dont j'ai retenu seulement le premier vers, qui me suffit :

L'hiver amène la froidure....

Je ne saurais plus nommer que deux de mes camarades : Henri Matthey, dont j'ignore la destinée, et sur le nom duquel je me permis de jouer à propos du personnage évangélique

Joseph d'Armathée, que je nommai *Joseph-Henri Matthey*. L'autre camarade est mort pendant que nous fréquentions l'Ecole de la Place d'Armes : il s'appelait Paul Vuarraz, fils d'un négociant en draps ; on me mena le voir sur son lit de mort, et je n'ai point oublié la tête pâle aux cheveux bouclés, reposant sur un oreiller encadré de fleurs.

L'Ecole Rossier ne me rendit pas malheureux : notre maîtresse, point très intelligente, je crois, était au moins bonne et juste ; elle ne faisait que constater la réalité fâcheuse lorsque, chaque semaine, elle écrivait dans mon carnet : « Grand babillard. »

C'est au moment où je venais de quitter l'Ecole Rossier que se place un souvenir d'un intérêt plus général, celui du 3 septembre 1856. — Nous étions à déjeuner, dans la maison de la Place du Port, quand parut le brave Roulet, marguillier, dont nous connaissions bien la figure replète et souriante. Ce matin-là, il ne souriait pas. « Monsieur le pasteur, dit-il d'un air fort ému, faut-il sonner pour la prière ? » (Il parlait de la prière d'onze heures, qui avait lieu à certains jours de la semaine.) — « Et pourquoi pas ? » dit mon père. — « Comment, vous ne savez donc pas ? Le drapeau de nos princes flotte sur le château. » — Roulet récitait la proclamation des insurgés royalistes. Mon père le crut fou : « Vous perdez la tête, mon pauvre Roulet... » Le marguillier s'expliqua. Les royalistes avaient surpris le château pendant la nuit, dressé des barricades, arrêté les membres du gouvernement.... Mon père était consterné. Je l'entends encore s'écrier, en se prenant la tête à deux mains : « Oh ! les imbéciles, les imbéciles ! » Il ne se doutait pas que parmi les auteurs de ce coup insensé

se trouvait son frère aîné, mon oncle Charles¹, qui, par fidélité à son serment, s'était associé à une contre-révolution au succès de laquelle il ne croyait pas.

Au soir de cette journée tragique et riche en émotions, il devint clair que la situation des royalistes était intenable et que les républicains, levés en masse, allaient reprendre le château. La débandade des insurgés commença. M. Louis de Marval, notre excellent propriétaire et ami de Voëns, vint chercher un refuge chez nous. Mon père le cacha jusqu'à ce que la nuit revenue lui permit le lendemain soir de gagner le large. Mon oncle Charles — détail ignoré — avait trouvé un asile chez le bon républicain Desor, son ami et collègue de la société des sciences naturelles, qui lui avait dit : « Venez chez moi ; personne n'aura l'idée de vous y chercher. »

Personne non plus ne pouvait suspecter les sentiments de mon père, qui, au lendemain du premier mars 1848, avait adhéré à la République ; il en avait prévenu le prince Guillaume de Prusse, père de son ancien élève, qui lui fit une réponse signifant : « Vous avez raison ; à votre place, j'en ferais autant.... »

M. de Marval était donc en lieu sûr chez nous. Par précaution, mon père lui fit revêtir une blouse qu'il s'était procurée et le reléqua dans une chambre discrète de l'appartement. Quand il fut question de lui porter son café au lait du matin, j'eus un mot imprudent : « On pourrait, dis-je par plaisanterie, lui donner la tasse orange, noire et blanche. »

¹ [Charles Godet, botaniste, inspecteur des écoles, puis bibliothécaire de la Ville, auteur de la *Flore du Jura*, en l'honneur de qui le botaniste Spach a donné à un genre de plantes le nom de *Godetia*].



LA MÈRE DE PHILIPPE GODET
à l'époque de son mariage.

D'après un dessin au crayon. Voir pages 11 et 68.



LE PÈRE DE PHILIPPE GODET
vers 1860.

D'après une photographie. Voir page 12.

Cette tasse était un souvenir de la cour de Berlin, que l'on conservait dans une armoire et dont j'admiraïis l'inutilité. Il me semblait que le jour était venu de la faire étrenner par un « fidèle ». Mon père me gronda vivement de cette intempérance de langue, qui aurait pu frapper les oreilles d'une bonne indiscreète. — La nuit venue, l'équipage de Voëns, c'est-à-dire le « char de côté » attelé de la vieille Brune, s'arrêta devant notre porte : M. de Marval y monta discrètement et s'en fut.

Quelques jours après, j'entrais au collège en VII^e classe (la classe du père Grand). J'avais six ans et demi. On me plaça à côté d'un camarade inconnu, qui me dit : « Es-tu royaliste, ou républicain ? » Je répondis : « Comment t'appelles-tu ? » Il me dit : « Gustave Renaud. » C'était le fils du greffier de la Justice de Paix, connu sous le sobriquet de *Renaud la Marmelade*, parce que, en 1848, après la fuite du chancelier Favarger, il avait, disait-on, recueilli soigneusement les pots de confiture abandonnés dans l'appartement de son patron. Renaud et moi, nous fîmes amitié. Il m'expliqua la situation troublée du pays. Telle fut mon initiation à la politique. Nous demeurâmes bons amis dans la suite, et ne nous rencontrions jamais sans échanger un salut cordial. Le pauvre garçon eut une vie agitée et aventureuse. Il fut acteur à Paris, — ou plutôt figurant, dans je ne sais quel théâtre de cinquième ordre : d'où son surnom de *Renaud la Vague*, parce qu'il courait, disait-on, sous une toile pour donner l'illusion de la mer agitée. Puis il alla chercher fortune au Brésil, où il prit la fièvre jaune et fut recueilli par un compatriote, M. James de Pury, à qui il disait devoir la vie. Le

pauvre Renaud, devenu avocat à Neuchâtel — il plaidait en cour d'assises avec une certaine verve tonitruante — eut une triste fin : en 1907 il essaya de se suicider en se faisant écraser par un train d'où il se laissa choir, mais ne fut que blessé ; quelques semaines plus tard, il se pendit, — cette fois avec succès. C'était un poseur, mais un bon garçon, sensible et affectueux.

A mon entrée au collège¹, il y régnait encore le système des cercles. La classe était répartie en petits groupes de 5 ou 6 élèves, qui, sous la direction d'un moniteur choisi parmi eux, apprenaient la lecture devant un tableau. On enfermait le groupe dans un petit hémicycle en fer fixé à la muraille, et au devant duquel les enfants se tenaient debout, obéissant aux injonctions du moniteur. C'était de l'instruction mutuelle et, si je ne me trompe, une application du fameux système de Lancaster². Mon moniteur fut Guillaume de Montmollin, bon et intelligent garçon, un peu mou, un peu trop grand et gros pour être bien dégourdi de corps, mais extrêmement bien doué et qui montrait dans toutes les branches une facilité stupéfiante. Je l'eus pour camarade à travers presque toutes les classes. Il fit des études d'ingénieur, et mourut jeune, — en 1884..

Parmi mes autres camarades, je voyais souvent Guillaume Pétremand, fils d'un cordonnier de la rue des Moulins, et actuellement cordonnier lui-même. Pourquoi, quand nous nous revîmes après de longues années, s'avisait-il de me dire « Vous » et « Monsieur » ? Et pourquoi fus-je assez sot

¹ Voir la planche, page 8.

² Voir la planche, page 24.

pour lui répondre sur le même ton, au lieu de bousculer toutes les cérémonies et de le traiter comme un vieux camarade? Je regrette chaque fois que je le rencontre d'en avoir manqué l'occasion.

Un autre ami d'enfance qui me fut vraiment cher, ce fut Louis Petitpierre, fils d'un boulanger de la rue du Temple-Neuf. Beau et joyeux garçon, au rire franc, à l'accueil cordial, il m'avait bien vite conquis. Un jour, à la sortie de la classe, à 4 heures, il me proposa d'aller cuire du pain dans le four paternel. Je me laissai entraîner. Mais le four n'était plus chaud; la pâte se refusait à cuire : après une longue et vaine attente, je rentrai pour souper à la maison, où l'on était fort inquiet de mon absence. Je fus sévèrement grondé, mais cela n'ôta rien à mon amitié pour Louis Petitpierre. Après bien des années, je le retrouvai au Cercle libéral; il était un de ces « maîtres d'état », comme alors il y en eut beaucoup, invariablement attachés à notre parti, dont ils formaient le solide noyau.

Nous avions aussi pour camarade Jean de Nivelles. Il était Français et fils d'un ouvrier de la fabrique de Champagne Bouvier. Son nom nous amusait, et nous lui demandions volontiers des nouvelles de son chien.

Mes souvenirs sur ces premières années de collège sont bien vagues : je ne distingue plus bien ce qui se rapporte aux diverses classes. Je sais seulement qu'après la 7^e (1856-57, M. Scipion Grand), il y eut la 6^e (M. Grangier cadet, avec son gros nez tuméfié par l'usage perpétuel du tabac), puis la 5^e, dont le maître était M. Pichonnaz, qui n'est mort qu'en 188 ? après une trentaine d'années d'enseignement. Sa tête

crépue, ses yeux vifs et noirs, son parler net, n'auraient guère annoncé un natif de Cudrefin. C'est de là pourtant qu'il était venu se présenter comme maître de 5^e. Il l'avait emporté sur son concurrent, le grotesque Favre-Durus, bourgeois de Neuchâtel, qui disait avec colère : « Il ne c'y aura bientôt plus de place que pour ces charognes de « marmets ».

Je ne saurais dire à quelle année se rapporte le souvenir des leçons particulières que nous donnait M. Bonjour, instituteur. Mais ce souvenir même est très précis. Mes sœurs aînées et moi, nous attendions M. Bonjour au salon. Et nous nous amusions à nous cacher dans les coins, en particulier derrière le poêle; notre maître, qui était un peu naïf, s'étonnait chaque fois de ne pas nous trouver. Et quand nous sortions en pouffant de rire de notre cachette, l'excellent homme riait avec nous. Ce fut le sûr moyen de nous dégoûter de ce jeu.

Il serait inutile de dissimuler que je fus un écolier pitoyable. Ce qui a caractérisé surtout mon enfance, c'est une paresse profonde. Esquiver l'effort, le travail, la réflexion, toute application quelconque, est le seul but que j'aie poursuivi avec persévérance. J'ai été le cancre parfait, idéal, intégral. Et je ne m'en vante pas. Il serait joli d'avoir été un mauvais écolier au sens actif du mot, un beau polisson, dépensant au moins son ingéniosité à mal faire. Ce n'était pas même cela. Je croupissais dans les bas-fonds de la classe, bavard, sans amour-propre, et prêt à toutes les ruses pour échapper au devoir scolaire. Je me souviens qu'une après-midi, je me plaignis de maux d'yeux, et demandai la permission de retourner à la maison. Mon père me conduisit aussitôt chez le docteur Cornaz. Ce spécialiste m'examina et ne trouva abso-

lument rien ; sur quoi il me prescrivit l'huile de foie de morue : ce fut ma punition.

C'est, je crois, dans ma première année de collège qu'on m'infligea un autre supplice ; je ne sais quelle personne bienveillante avait tricoté pour moi un petit béret bleu et blanc, qu'on me fit porter à l'école. Il fut jugé ridicule par mes camarades, qui me poursuivirent de leurs quolibets. Je rentrai exaspéré à la maison et jetai le malencontreux bonnet en un gouffre destiné à recevoir tout autre chose... Je me croyais délivré. Mon père ne l'entendit pas ainsi. Il fit venir les honnêtes ouvriers à qui est confié le soin d'explorer le mystère de ces cavités inférieures : ils cherchèrent si bien, que le béret fut repêché, et, après avoir passé à la lessive, remis sévèrement sur ma mauvaise tête.

Pendant que j'étais un si pauvre écolier, mon frère Georges¹, bien plus intelligent que moi, et d'une conscience autrement délicate, tenait la tête de sa classe. Il n'a donné que de la joie à ses parents. En ce temps-là, son idée était de se faire architecte, et il dessinait sans relâche des plans de maisons. Cependant, sa vocation pastorale apparut le jour où il procéda, très gravement, au baptême de la poupée de mes sœurs : c'était sans doute un souvenir du baptême de notre sœur cadette.

Pendant un séjour fait à Cortailod au moment de la naissance de cette dernière, un minuscule incident parut tragique à ma sensibilité d'enfant. Les personnes à qui j'étais confié m'attendaient dans une vigne située en dessous du village et qui s'appelait le Désert. Je n'en sus pas retrouver le chemin,

¹ [Frère aîné de l'auteur, pasteur et théologien, 1845-1907].

et je me mis à sangloter sur la route comme un pauvre être abandonné. Deux vendangeuses qui passaient avec leurs seilles eurent pitié de moi et me conduisirent à la vigne. Pourquoi ce fait insignifiant s'est-il gravé si fortement dans ma mémoire, que jamais je n'ai gravi la montée de Cortailod sans revoir toute cette scène de désespoir ?

Je me rappelle qu'un soir, deux étudiants à casquette verte passèrent à Cortailod et nous firent visite : l'un était Léo Châtelain, et l'autre, je crois, Alphonse Wavre. Le premier me vexa très fort en m'appelant tout le temps Tulipe, parce qu'ainsi m'appelait ma petite cousine Rosine Perey, qui était aussi en séjour à Cortailod. Quelques jours après, ma grand-tante Marie Vouga me ramenait à Neuchâtel. Nous nous embarquâmes par un brouillard épais sur le bateau à vapeur (le *Jura*, je crois), qui bientôt alla s'ensabler dans les bas-fonds de la pointe du Bied. L'équipage fit de vains efforts pour dégager la proue : il fallut débarquer les passagers. On mit à l'eau la *loquette*, qui, à chaque voyage, transportait à terre trois personnes. Quand vint le tour du doyen DuPasquier, homme d'une rare corpulence, lequel revenait de sa vendange de Concise, je remarquai que le capitaine ordonna de ne prendre avec lui qu'un seul passager, car il en valait deux, — et cela m'amusa fort, et fit rire mon père, à qui je contai l'incident à l'arrivée. Le reste du voyage s'accomplit en « char de côté ».

II

Ce qui me désole, c'est d'avoir si peu de souvenirs de ma mère, alors déjà malade et accablée par le soin de six enfants. Je me revois avec elle sur la galerie de bois, derrière la maison, un dimanche matin. Elle me faisait apprendre mon cantique pour l'école du dimanche, et je chantais avec elle, sur l'air de : *Ah! vous dirai-je, maman... :*

Bon berger, dans ton troupeau
Que je sois comme un agneau....

Comme nous approchions du Nouvel-An, ma mère me parlait d'un cadeau que j'allais recevoir, un très beau cadeau, un instrument.... « Quel instrument ? » demandais-je, intrigué. Elle reprit en riant : « Un instrument *aratoire*... » Je n'avais jamais entendu ce mot, dont elle avait usé par plaisanterie, pour dérouter mes conjectures. Le cadeau était un violon, un tout petit violon, fort bien construit, un Steiner, que je possède encore, et sur lequel j'ai fait mes premiers exercices. Car je commençai à 7 ans mes leçons avec M. Heimsch, mort en 1914. Peu de temps après, vers 1860, j'entrai à l'orchestre, où M. Kurz¹ m'avait confié la partie de triangle. C'est que,

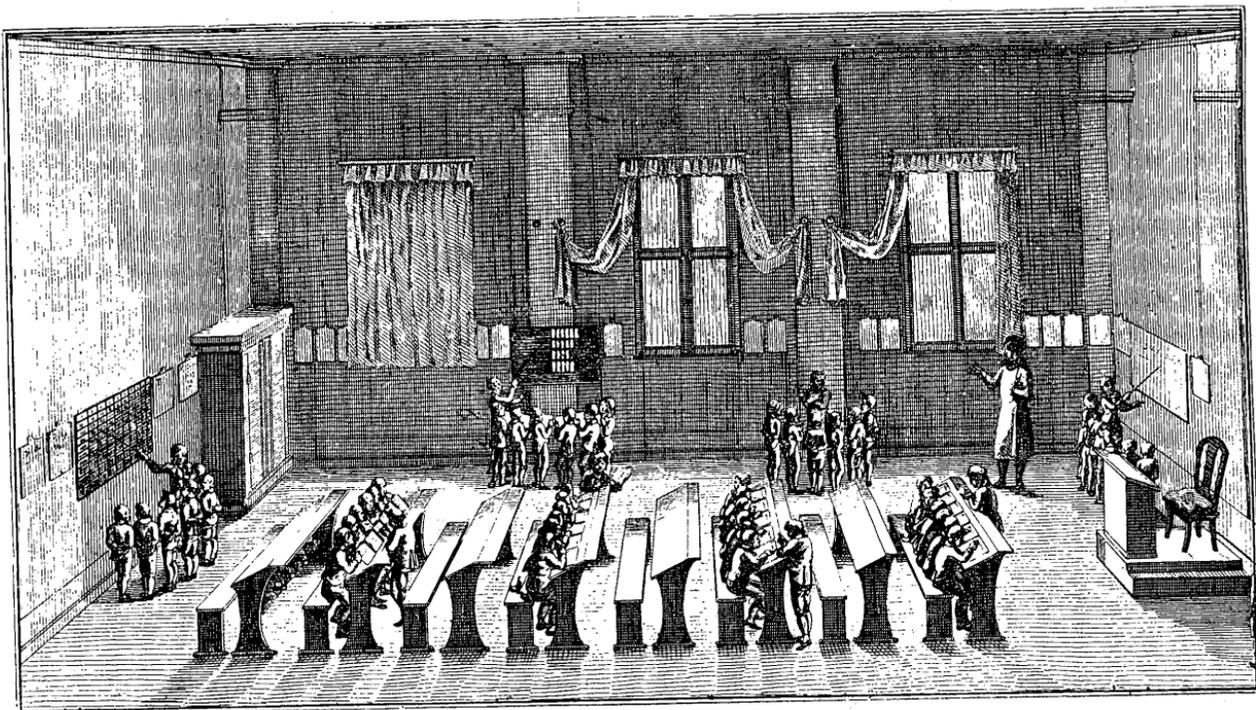
¹ Voir la planche, page 32.

parmi toutes mes leçons, les seules où j'eusse quelque succès et prisse quelque peine, c'était le chant et la gymnastique. Pour cette dernière, je montrais des dispositions de souplesse et d'agilité que j'ose qualifier de remarquables, et le père Junod était un des seuls maîtres qui fussent contents de moi. Je sus de très bonne heure marcher sur les mains et faire le saut périlleux, en avant et en arrière; je le faisais encore à 55 ans. Mais j'ai cru prudent de renoncer à cet exercice en approchant de la soixantaine. En passant, je note que la Halle de gymnastique était l'ancien grenier des Terreaux¹.

Quant aux leçons de chant, j'y montrais de sérieuses dispositions, et j'ai obtenu plusieurs années de suite le prix dans cette « branche », pour avoir su déchiffrer sans faute, au jour de l'examen, l'air que le père Kurz écrivait au tableau noir. Un jour, il me prit avec lui à la sortie du collège et me mena à la salle des concerts. Fort peu communicatif, il ne me dit pas ce qu'il voulait de moi. Il me mit en main un triangle et sa baguette, ouvrit devant moi une feuille de musique, s'assit au piano, et me dit : « Tu vas tâcher de battre en mesure. » Il attaqua une partition, — c'était, je crois, l'ouverture de la *Sirène* d'Auber, ou celle de la *Vestale* de Spontini. Je fis de mon mieux ma partie de triangle, comptant les longues suites de mesures où mon instrument devait garder le silence. Ainsi initié, je fis ma partie dans les répétitions, puis dans le concert.

On ne se figure pas aujourd'hui ce qu'étaient les concerts de la Société de musique. Ils étaient donnés presque entièrement par des amateurs, que M. Kurz dirigeait avec une

¹ Actuellement la maison Schelling.



ÉCOLE LANCASTRIENNE

D'après une ancienne gravure.

Voir page 18.

patience, uné énergie et un talent remarquables. S'il y a quelque vie musicale à Neuchâtel, c'est en première ligne au « père Kurz » qu'on le doit. C'est lui qui a défriché le sol le plus ingrat du monde. Au collège, il avait obtenu des résultats qu'on n'a jamais égalés depuis. Les chœurs des Promotions, qu'il composait, et que chantaient à quatre parties les enfants des écoles et les étudiants des Auditories, étaient exécutés avec un entrain, une justesse, une précision qui n'ont plus jamais été obtenus. Non content de faire fleurir le chant au Collège, M. Kurz avait constitué un orchestre et des chœurs. Quand il discernait un élève doué de quelque instinct musical, il le faisait venir chez lui pour lui enseigner un instrument. (Il les connaissait tous.) Quand il l'avait amené à un certain degré d'habileté, il l'enrôlait dans l'orchestre, où l'on rencontrait aussi quelques amateurs, comme M. de Sandol-van den Bosch, mon oncle Charles, M. Guillaume de Chambrier, M. Georges de Meuron, qui jouaient les premiers violons; M. Sandoz d'Odessa, qui jouait le violoncelle; M. Heimsch, qui raclait l'alto. J'ai vu là bien d'autres figures originales ou burlesques. Il y avait l'Italien Bonicausi, ouvrier chez l'horloger Nessi, dont la tête inspirée et les cheveux en coup de vent semblaient promettre mieux qu'un simple timbalier. Il y avait Breuillot, un Français, ancien musicien militaire, qui jouait du trombone et qui, un soir, étant ivre, gifla devant toute la salle un pauvre folliculaire, nommé Convert, coupable de l'avoir tourné en ridicule dans un petit journal satirique, la *Feuille de Houx*; M. Schelling, un musicien zuricois, qui jouait du hautbois; M. Hormann, fabricant d'horlogerie, estimable clarinette, avec son voisin de pupitre, le

père Barbier, officier d'état civil. Il y avait le père Schmidt, pelletier, qui jouait du cor. Il y avait surtout Jeanrenaud-la-Tache, un type inoubliable pour quiconque a jamais entrevu cette longue et maigre silhouette, trop souvent un peu vacillante, ce grand nez tombant dans la bouche, ce visage osseux, orné d'une barbe de fleuve aux tons limoneux, qui dissimulait à peine la large « tache de vin » dont une des joues était affligée, — d'où son surnom. Il était fils d'un avocat avec lequel mon grand-père¹ avait souvent ferrailé; camarade d'école de mon père, il le tutoyait. Malheureusement, Jeanrenaud-la-Tache, qui avait reçu une bonne instruction classique, n'avait pas su en tirer parti. Un goût trop prononcé pour le vin blanc du pays avait compromis sa carrière. Réduit à donner quelques leçons de violon, il vivotait chétivement, et ajoutait à son maigre menu les produits de la pêche à la ligne, où il passait de longues heures. On le voyait debout, immobile, sur le « pont » d'où les baigneurs du Crêt « piquaient leurs têtes ». Et le plaisir des gamins était de bombarder, à coups de sarbacane, du haut du Crêt, le pauvre pêcheur, qui, à chaque fois, s'écriait résigné : « *Charrette!* » et continuait à surveiller son bouchon. A l'orchestre, Jeanrenaud tenait la contrebasse, que M. Kurz lui avait assignée; quand il était gris, il marquait des contretemps qui n'étaient point prévus, ce qui lui valait des regards foudroyants du chef d'orchestre. On prétend, — mais je n'ai pas vérifié le fait — que quand il avait cinquante mesures à compter, il descendait en hâte à la « pinte » du Concert, au sous-sol, sifflait une chopine, et accourait repren-

¹ [Paul-Henri Godet, 1767-1819, avocat, surnommé Bouche d'or; maire de Cor-tailod, membre des Audiences générales où il fut l'orateur de l'opposition libérale.]

dre sa partie. Il avait le vin solennel et érudit, un verre de trop ranimait ses souvenirs classiques. Il citait alors du Virgile, et, à propos de rien, déclamait : « *Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.* » C'était d'ailleurs un raté bienveillant, non aigri. Pendant une longue suite d'années, il a scié consciencieusement sa contrebasse sous les regards toujours courroucés du père Kurz. Il est mort à l'Hôpital de la ville en 188..., et je fus à l'enterrement de ce vieux collègue. Le pasteur Wittnauer crut devoir, dans son oraison funèbre, rappeler la carrière musicale du défunt, sa ferveur extraordinaire pour l'art, puis ajouta : « Et maintenant, qu'il entend de bien autres harmonies.... »

Il est sûr que la musique de notre orchestre ne pouvait être qualifiée de céleste. Cependant, les concerts, donnés alors dans notre charmant théâtre, étaient bien jolis, bien variés; chacun d'eux constituait une fête pour le petit Neuchâtel d'alors; on y prenait un plaisir vrai et spontané.

On y jouait toujours une symphonie et deux ouvertures d'opéra. A peu près au temps de mes débuts dans le triangle, je fis partie des chœurs, comme alto, avec quelques camarades. Nous étions très fiers de nos premiers gants blancs. Plus tard, j'ai fait ma partie de second violon (avec Albert Petitpierre, puis Georges Courvoisier, pour compagnons de pupitre) dans la plupart des symphonies de Haydn, dans bon nombre de symphonies de Mozart et de Schubert; nous avons joué la *Pastorale* et la IX^e de Beethoven; et c'est à l'orchestre que je dois de connaître les ouvertures du *Freischütz*, de *Don Juan*, de la *Muette*, du *Maçon*, d'*Obéron*, de *Guillaume Tell*, de la *Gazza ladra*, et de vingt autres opéras.

M. Kurz copiait lui-même toutes les parties, de son admirable écriture ferme et nette. Il y travaillait le dimanche, au sermon, pendant que le prédicateur laissait des loisirs à l'organiste. Que de fois je l'ai vu, sur la galerie de l'orgue, griffonner assidûment ! Il était magnifique d'autorité au pupitre du maître de chapelle, et son bâton de directeur nous entraînait au succès. Ses colères étaient redoutables. Un soir, au temps de mes débuts à l'orchestre, je comptai mal mes mesures de silence et fis une entrée intempestive de triangle. Je n'osais lever les yeux sur mon directeur. L'instant d'après, suivant l'usage, les exécutants réunis au foyer pendant l'entr'acte, dégustaient le doigt de vin rouge que leur offrait le Comité. En emplissant mon verre, le père Gisler, menuisier, qui avait le soin de la salle et du bureau de location, me dit : « Avez-vous vu la colère du père Kurz et cette paire de z'yeux ? » Je n'avais pas encore osé regarder le chef mécontent. Mais je pris une résolution subite : verre en main, j'allai droit à lui, et lui dis : « Monsieur Kurz, à votre santé. » Il fut si stupéfait... qu'il éclata de rire. J'avais esquivé la foudre. Ce genre de procédé m'a souvent tiré de peine.

Il faut dire d'ailleurs que le père Kurz avait pour moi une vraie prédilection ; je l'attribue, non seulement au fait que j'étais un bon élève, mais à une circonstance où j'eus le bonheur de toucher la sensibilité profonde de cet homme si farouche d'apparence. Il avait un fils un peu infirme, qui était mon camarade ; Albert Kurz mourut jeune (en 186...). Poussé par mon cœur, j'allai voir le père désolé et lui exprimai simplement mes regrets. Il en fut d'autant plus touché, que les autres écoliers n'avaient pas osé lui faire visite ; il me

conduisit sans mot dire devant le lit funèbre, et je vis des larmes dans ses yeux quand il me serra la main en grommelant un merci.

J'ai beaucoup aimé cet homme, qui ne faisait rien pour la montre, qui n'usait que de rares paroles, souvent bourruës, et chez qui je devinais un cœur très tendre. Son sourire — il souriait bien rarement — était exquis. J'aimais très fort ses leçons de violon, où il se montrait sévère et même rude mais où l'on apprenait un jeu probe, qui n'esquivaient rien.

Il me disait souvent qu'en travaillant davantage, je deviendrais un très bon amateur. Le temps ne m'aurait pas manqué pendant les années de collège, où je ne faisais rien. Il m'a manqué plus tard pour conserver ce que j'avais appris.

Quand je me reporte à ces années, je suis frappé de la grande place que la musique tient dans mes souvenirs. C'était assurément un de mes goûts les plus prononcés, et un de mes dons naturels les plus sérieux. J'ai ri bien souvent en moi-même des airs entendus et supérieurs que prenaient des gens qui se croyaient musiciens et me déniaient le droit d'avoir un avis sur des questions musicales. Dans une assemblée de paroisse, à propos de la revision du psautier, il m'arriva un soir de défendre nos vieux psaumes, de plus en plus délaissés. Cela me valut les sarcasmes du dévot horloger B., dont la basse beuglante entonne le cantique dans les réunions du soir; il s'écria d'un ton de pitié: « Je voudrais voir comment Codet s'en tirerait, s'il devait entonner un de ces vieux psaumes ! »

J'avais à l'âge d'écolier un ami très intime, avec qui je

jouais du violon le dimanche, et qui a tenu une grande place dans ma vie d'enfant. C'était Stanislas Sandoz.

Un jour, on vit arriver au collège deux gamins qui s'imposèrent à l'attention générale par leur air exotique et surtout par les blouses rouges dont ils étaient vêtus. C'étaient Adolphe et Stanislas Sandoz, que leur père, ancien professeur à Odessa, venait d'amener à Neuchâtel et avait mis en pension chez mon oncle Charles. Leur apparition fut accueillie par une huée : « Coqs rouges ! » vociféraient en chœur les écoliers aux oreilles des nouveaux venus. Ceux-ci, provoqués de la sorte, se jetèrent bravement sur les braillards, les accablèrent de gifles et de coups de poing, et eurent en cinq minutes conquis le respect universel. C'étaient deux fort gentils garçons, pleins de talent pour la musique et violonistes déjà experts. Ils avaient une mère polonaise, qui plus tard ne voulut pas accompagner son mari lorsqu'il se retira à Neuchâtel pour y achever ses jours. Elle demeura à Lemberg, avec un troisième fils. Quant au père Sandoz, il habitait une petite chambre du petit hôtel du Port, où il passait son temps à jouer du violoncelle. C'est là qu'il est mort à la fin de 1869, ayant auprès de lui son fils Stanislas, revenu de loin pour le soigner. Ce bon M. Sandoz — (il était vraiment très bon) — faisait sa partie dans les quatuors que mon oncle Charles avait organisés, et auxquels j'ai assisté souvent. Le premier violon était tenu avec une parfaite élégance par un homme qui fit quelque sensation à Neuchâtel à cette époque : c'était l'avocat Versigny, ancien député, qui avait quitté la France au lendemain du 2 décembre¹ et occupait à Neuchâtel,

¹ Voir V. Hugo, *Histoire d'un crime*.

comme plusieurs autres réfugiés français, une place dans les bureaux du [chemin de fer] Franco-Suisse. Ceci nous reporte, je pense, à 1858 ou 1859. Je vois la fine et svelte silhouette de Versigny, avec sa riche chevelure châtain rejetée en arrière, sa forte moustache, ses gestes vifs et pleins de grâce, son parler rapide et dégagé, son coup d'archet d'une distinction parfaite. Il jouait avec une belle dextérité, et quand survenait un passage compliqué, il s'écriait avec son accent parisien : « Ça, c'est le chiendent des chiendents ! » — expression alors mystérieuse pour moi. Versigny était fort estimé, fort aimé à Neuchâtel, qu'il quitta vers 186.... J'ignore ce qu'il devint. Il y avait aussi un autre Français, M. Limaux, un Bourguignon de haute taille et de forte carrure, qu'on ne voyait jamais sans sa pipe, mais qui étonnait surtout par sa barbe noire d'une longueur invraisemblable; il avait juré de ne plus la tailler jusqu'à la chute de l'usurpateur.

Je reviens à mon ami Stanislas. Nous nous étions liés étroitement, et il avait pris sur moi un empire qui, je crois, inquiétait un peu mon père. En fait, je ne pense pas que son influence m'ait été bonne. Il était précocement préoccupé de bien des choses que j'aurais dû ignorer, et auxquelles il m'initia. Il était vain, désireux de plaire — surtout aux petites filles — et cherchait à faire de moi non seulement son confident, mais son émule. Heureusement, la musique était un dérivatif à des préoccupations moins innocentes. Nous avons joué beaucoup de duos, et il me stimulait. N'importe, je me suis rendu compte plus tard qu'il était un peu le Steerforth du naïf Copperfield que j'étais. Il quitta Neuchâtel vers 1865, se voua à la musique, fut élève de Joachim à Berlin,

où je le retrouvai à la fin de 1869, peu après la mort de son père. Il menait une vie de bohème, se nourrissant à peine et était déjà atteint de la maladie de poitrine qui devait l'emporter. Il fut ensuite en Italie, puis à Paris, et de là rejoignit sa famille, fixée à Cracovie; il y mourut en 1873.

Son frère Adolphe a fait une carrière plus heureuse. Il n'était pas moins bien doué pour le dessin que pour la musique, et se voua à l'architecture : il alla l'étudier à Paris, où il est encore, et fut camarade d'atelier du peintre Baudouin, du Neuchâtelois Hirschy et d'Edmond de Pury. Aujourd'hui, Adolphe Sandoz est dessinateur de modes pour les Grands Magasins du Louvre et a une situation fort prospère.

Il était — je m'en rends compte aujourd'hui — bien supérieur à tous les égards à son frère Stanislas. Son caractère était plus sûr, ses goûts plus fins. Il avait moins de tempérament peut-être, mais plus de délicatesse et de distinction. Tous deux faisaient des vers; mais ceux d'Adolphe étaient bien meilleurs que ceux de son cadet, qui produisait des choses plus tarabiscotées qu'originales. Adolphe Sandoz nous a initiés à Musset. *Nous*, c'est moi et mes sœurs aînées. Je me souviens d'une après-midi passée à Voëns, au petit bois, le jour de la fête de ma grand'mère : les frères Sandoz faisaient partie de la famille, réunie chaque année à cette date. Adolphe nous lut de longs fragments de *A quoi rêvent les jeunes filles*. Mon père n'eût pas approuvé cette lecture, qui avait pour nous toute la saveur du fruit défendu.

Ce fruit-là, je n'en ai que trop goûté sous l'influence du dangereux Stanislas. Et j'eus un jour une terrible affaire pour avoir voulu complaire à cet ami. Ma bonne tante Justine



F. DE ROUGEMONT
D'après une photographie.

Voir page 52.



LOUIS KURZ
D'après une photographie.

Voir page 23.

m'avait envoyé cinq francs pour mes étrennes. Ce devait être pour le 1^{er} janvier 1858 ou 1859. Mes parents hésitaient à laisser cette grosse somme à un enfant qui jamais n'avait un sou. J'implorai : on me livra, peut-être pour m'éprouver, au danger des richesses. J'en fis un usage stupide. Sitôt maître de mes cent sous, j'invitai mes deux amis Stanislas Sandoz et Fritz Perroud (qui demeurait à la Maladière et dont le père, qui ressemblait à un Poisson-lune, était lié avec mes oncles) à faire avec moi la fête. Nous allâmes — en nous cachant de notre mieux — à la confiserie de M^{me} Georgine Perrin (rue St-Maurice), et ce fut une débauche de cornets à la crème, de tartelettes, et je crois même, de *parfait amour*. Il fallut s'y reprendre à deux ou trois fois pour dépenser les cinq francs. Ma ruine consommée, je reçus pendant une leçon un billet de Stanislas qui évoquait le souvenir des voluptés passées : « Elles étaient rudement bonnes, les tartelettes...! » Je fus assez sot pour ne pas détruire ce billet compromettant ; je le laissai même séjourner dans ma poche, où maman le trouva en voulant faire une reprise à ma culotte. Je subis aussitôt un interrogatoire, suivi de peines sévères. D'abord je fus fouetté comme je le méritais ; puis il me fut, pour un temps, défendu de voir en dehors des classes, mes compagnons de débauche.

Je rirais de cet incident, s'il n'avait fait à ma mère, déjà bien malade, un cruel chagrin. Elle se sentait mourir et comprenait que j'étais dans l'âge où sa sollicitude m'eût été le plus nécessaire ; elle n'était point rassurée par le choix de mes amis ; et cette histoire confirmait ses justes appréhensions.

Il est très vrai que durant ces années-là, je ne pus être

surveillé et suivi comme il eût été désirable. Mon pauvre père, à la fois pasteur et professeur, était accablé de travail. Je me souviens que chaque jour, quand il rentrait pour dîner, il trouvait dans le vestibule dix, quinze personnes (des pauvres surtout) qui l'attendaient. Il était en réalité le seul pasteur de la ville; car M. Diacon et M. DuPasquier, le doyen, qui étaient de beaucoup ses aînés, se déchargeaient sur lui de tous les soins pénibles du ministère, et se contentaient de préparer les très beaux, très éloquents et très solennels sermons qui entretenaient leur réputation de grands orateurs. Tous deux étaient riches, et possédaient des vignes qui leur semblaient mériter presque autant de sollicitude que celle du Seigneur. On s'en apercevait au moment des vendanges, où M. Diacon prêchait un sermon de circonstance, destiné à rappeler aux encaveurs leur devoir envers les propriétaires. Je l'ai entendu prêcher sur le texte : « Ne devez rien à personne », et débiter ainsi : « Mes frères, en ces temps de transactions commerciales, il est bon que l'apôtre nous rappelle certains principes qui.... que.... etc. »

M. Diacon était du reste un excellent homme, que mon père respectait fort et dont il estimait la prédication. Il nous invitait, de temps en temps, mes frères et sœurs et moi, à dîner : il nous servait de vrais galas. C'était un tout petit homme sec et ratatiné, très laid de visage, un gringalet aux allures correctes, marchant sur des œufs, saluant avec une ampleur solennelle, balayant presque le sol de son chapeau haut de forme, ce qui contrastait comiquement avec sa taille exiguë, qui l'avait fait surnommer *Blavin*¹. Il était profes-

¹ Le blavin est le plus petit poisson du lac.

seur de dogmatique et de morale. A la fin de sa carrière, une de ses filles disait : « C'est bien étrange : on assure que les étudiants n'aiment plus les cours de mon père, qu'on goûtait si fort autrefois. Et pourtant, il n'y a pas changé un mot depuis quarante ans ! » C'est que le père Diacon était le gardien de la tradition. Tant qu'il fut professeur, aucun étudiant en théologie n'osa jamais porter la moustache. Ceux qui se permettaient pareil écart recevaient l'ordre d'avoir à « faire disparaître cet appendice inconvenant ». Avec M. Diacon a fini toute une époque.

M. le doyen James DuPasquier avait plus de portée. Mon père, qui avait été son catéchumène, le vénérât. Il fut chez nous, sans ombre d'exaltation mystique et avec un parfait équilibre, un « homme du réveil », — c'est-à-dire qu'il prêcha et vécut une religion personnelle et vivante, qu'il sut répandre autour de lui. Il a inauguré ainsi dans notre Eglise une ère nouvelle. C'était un puissant orateur. Sa voix de basse, sonore, étrangement profonde, ne ressemblait à aucune autre et impressionnait l'auditoire. Il était en outre d'une réelle bonté et parlait aux enfants avec un accent qui les touchait. Je l'ai souvent entendu à Noël, à la fête de l'Ecole du dimanche, où il commençait toujours par ces mots : « Mes chers amis, les années s'accumulent sur ma tête.... » et nous regardions ce grand front chauve, où s'accumulaient les ans....

J'ai d'ailleurs un pénible souvenir de l'école du dimanche, et j'ai si sincèrement regretté de l'avoir fréquentée que je n'ai pas voulu y envoyer mes enfants. Mon avis est que l'école du dimanche est un oreiller de paresse pour les parents, qui se dispensent de lire la Bible avec leurs enfants. On n'apprend

du reste pas que de bonnes choses à cette école. Dans notre « banc » que surveillait M. de Pury-Marval, cet homme excellent, et où j'étais assis à côté de Piot, l'actuel portefaix, qui orne l'angle de l'Hôtel de ville, j'ai entendu bien des sottises et des propos douteux. Après M. de Pury, j'eus pour moniteur un étudiant en théologie, Arnold Jacot, qui devait mourir fou et dont l'idée fixe était alors que ses petits élèves seraient damnés s'ils ne devenaient membres de la Société de Zofingue : « Les portes de l'Enfer, nous disait-il, ne prévauront point contre elle. » A la réflexion, cet enseignement religieux me paraît un peu maigre. En vérité, de ce que disait le pasteur Nagel, nous n'écoutions et ne retenions rien, et il ne m'en est resté, de ces instructions pastorales, que des souvenirs peu mystiques. Un jour, M. Nagel invita celui qui avait oublié dans la chapelle un volume des *Mystères de Paris* à venir le lui réclamer. J'entendis ainsi pour la première fois le titre du célèbre roman.

III

Nous demeurions encore dans la maison de la Place du Port, quand mon oncle Georges¹ vint revoir son pays. Il habitait Moscou, où il avait épousé une Suisse. Ma tante Adèle, née Wyss, était de la Neuveville, où elle revint avec ses enfants quand elle eut perdu son mari. J'ai encore connu sa mère, la vieille dame Wyss, petite femme octogénaire d'une vivacité, d'une gaîté, d'un entrain stupéfiants, qui nous racontait avoir vu planter en 1793 l'arbre de la liberté sur la place de la Neuveville et avoir dansé la carmagnole autour avec ses petites amies. Mon oncle Georges était un esprit original et un cœur très bon. Il avait des mots fort drôles. Il disait, par exemple : « J'ai beaucoup de patience.... seulement, je la perds vite.... » Quand il vint nous voir vers 1856, il était peut-être déjà atteint de la maladie qui devait l'emporter, et il est sûr que le mal du pays, auquel il fut en proie après son retour à Moscou, l'a littéralement consumé. Il avait cinq fils et une fille. Le second, Henri², fut confié à mes parents; et le troisième, Albert, à mon oncle Charles, qui le mit en apprentissage à l'imprimerie Wolfrath. C'est

¹ [Frère aîné de Frédéric Godet].

² [Henri Godet, 1846-1923, directeur des écoles de Vevey].

lui qui, quelque dix ans plus tard, imprima mes premiers vers. Le cadet resta auprès de sa mère jusqu'au moment d'entrer au collège de Neuchâtel. C'est le cousin Vania (Ivan-Rodolphe) qui devint médecin et directeur de Préfargier.

L'arrivée d'Henri dans notre maison fut un événement que nous avons attendu pendant des semaines avec impatience, car nous ne connaissions que par leurs noms ces petits cousins de Moscou.

Nous connaissions beaucoup mieux nos cousins de Pologne, fils de notre oncle Louis, qui furent élevés à Neuchâtel par ma grand'mère et ma tante Sophie. Oncle Louis était parti pour la Pologne peu après la mort de son père. Il fit à Varsovie la carrière d'un maître de français. Il donnait en particulier des leçons dans un institut de jeunes filles (à Poulavy, si je ne me trompe). Il s'éprit d'une de ses élèves, Adèle Paulowska, fort jolie, fort vive, fort excentrique aussi, et douée d'un talent de pianiste qui lui valut de brillants succès de concerts, et une certaine renommée. Ce devait être une enfant gâtée. Son caprice, la fantaisie du moment, faisaient loi pour son entourage. Avec cela, elle avait énormément d'esprit, du plus drôle, du plus imprévu. La sagesse bourgeoise et la raison raisonnante l'excitaient à la contradiction et la rendaient insupportable. Il eût fallu, pour diriger, pour maîtriser cette jeune femme, une souplesse, un tact, un esprit que le pauvre oncle Louis n'avait guère. Ce n'était point un sot; il avait même une sorte d'esprit, d'humour bonhommique et assez savoureux dont témoignent nombre de jolis vers de circonstance qu'il a laissés, et dont je possède le recueil manuscrit.

Mais il avait un coin de pédantisme, qui le figeait dans ses préceptes bourgeois; il manquait au plus haut point de fantaisie; il aurait mieux compris sa femme s'il eût médité le mot de La Rochefoucauld : « Qui vit sans folie n'est pas si sage qu'il le croit. »

L'aîné des enfants, Charles, était un être extraordinaire. Il réunissait les dons les plus variés, et représentait ce que les Allemands appellent un *Tausend-Künstler*. Il avait un rare talent musical; dessinait et peignait d'instinct, avec une facilité et une verve qui se jouaient des difficultés; écrivait avec esprit et avait le don naturel du style. Avec tout cela, il était d'une drôlerie irrésistible, à déconcerter toute notre sagesse neuchâteloise. Il imaginait les amusements les plus biscornus. Paul Godet ¹, qui a partagé sa chambre d'écolier, en avait long à raconter sur les entreprises absurdes auxquelles ce polisson appliquait son ingéniosité. Pendant de longues heures, il s'exerçait à « faire les cornes » avec ses doigts de pied; il avait inventé une machine extraordinaire pour lui servir de réveille-matin : l'aiguille de sa montre, placée sur le poêle, déclenchait à l'heure voulue un objet lourd qui entraînait un autre plus lourd encore, et la chute successive de tous ces engins faisait un bruit de catastrophe à tirer du sommeil le dormeur le plus endurci. Et Charles était triomphant des succès de son savoir-faire. Cette invention est symbolique : il usa toute sa vie à d'aussi vaines entreprises, et, de tous les talents, il ne fit rien qui vaille. Enfant, il passa un certain temps auprès de ma grand'mère, comme compagnon d'études et de jeux du petit prince Frédéric-

¹ [Professeur, directeur du musée d'histoire naturelle, 1836-1911].

Guillaume. (Je possède une lettre charmante à lui adressée par le prince, et qui remonte à ce temps-là.) Plus tard, il fit ses classes à Neuchâtel, fut un boute-en-train dans les sociétés de Belles-Lettres et de Zofingue, dont il fit partie tour à tour, lia amitié avec Georges de Montmollin (qui fut juge de paix de Neuchâtel) et avec le colonel de Perrot, lesquels m'ont souvent parlé de ce singulier camarade; puis le moment venu de choisir une profession, il voulut être « hussard de la mort », apprit l'équitation (un de mes plus anciens souvenirs est de l'avoir vu monter à cheval dans l'ancien manège, qui était voisin de la propriété Gallot, en face du Crêt), et partit pour Dantzig. Il ne persévéra point dans cette carrière, où ses trop nombreux talents ne trouvaient guère leur emploi. Je ne saurais énumérer tous les métiers qu'il fit ensuite. Il fut inventeur, industriel, aventurier; ses lettres annonçaient toujours qu'il allait faire fortune : en attendant, il lui fallait de l'argent. Je me souviens de celle où il disait : « J'ai tant tiré le diable par la queue, que je ne comprends pas qu'elle ne me soit pas restée dans les mains. » Un beau jour, — c'était vers 1864 ou 1865 — il tomba comme une bombe à Neuchâtel. Il arrivait de Marseille, et me raconta qu'au retour de je ne sais quelle escapade nocturne, il avait été attaqué sur la Cannebière par un matelot qui en voulait à sa vie : très fort sur la « savate », Charles s'était si bien défendu, qu'il avait tué son homme, puis gagné prestement la Suisse. Après cette confidence, qu'il m'avait faite dans un coin du salon, le voilà qui s'assied au piano, nous joue par cœur du Chopin, du Liszt, que sais-je encore! avec une fougue et un sentiment qui enchantèrent toute la famille. S'étant fait photographe, il

nous distribue libéralement des épreuves, puis annonce qu'il va faire en Russie des affaires sérieuses. En effet, il emporte tout un stock de montres que lui confie notre parent Gustave Châtelain, et part.... On ne l'a jamais revu, ni lui, ni la valeur des montres, que son père dut rembourser. Nous n'avons plus eu de ses nouvelles; toutes les recherches faites par la famille sont demeurées vaines. Ma conviction est qu'il aura été mêlé à quelque intrigue politique, et qu'il a été déporté en Sibérie, où il est mort.... à moins qu'il ne vive encore : il aurait plus de 80 ans à cette heure ¹.

Son frère Louis eut une destinée moins décousue. J'ai souvent dîné avec lui chez ma grand'mère quand j'étais tout petit, et je me souviens très distinctement qu'un jour, en se mettant à table, il dit : « Sébastopol est prise. » Je compris, aux exclamations de grand'maman et de tante Sophie, que c'était là une nouvelle importante. On ne parlait d'ailleurs que de la guerre de Crimée, de Gortschakoff, de Todtleben et de la Tour Malakoff; tous ces noms revenaient sans cesse dans les jeux de mes cousins qui remplissaient de leur bruit la cour de la maison où demeurait ma grand'mère. Derrière cette maison, bâtie au faubourg du Crêt (N^o 7), s'étendait un vaste terrain, toujours encombré de pierres de taille et de planches; avec mes cousins et les pensionnaires d'oncle Charles, nous nous amusions royalement à représenter le passage de la Bérésina ou la prise de la tour Malakoff. Louis Godet ne prenait plus part à ces jeux; mais à ses heures de loisir, nous entendions son violon, dont il jouait à merveille.

¹ Voir le *Messager boiteux de Neuchâtel*, de 1913, Souvenirs du D^r Reynier.

Mais le vrai artiste, ce fut Micislas, le cadet des cinq enfants. Il avait sérieusement étudié la musique; il a laissé quelques compositions originales, entre autres une délicieuse *Barcarolle*, et aussi la musique des chœurs d'*Esther*, qui a été reprise il y a deux ans à Boudry sous la direction (et le nom!) de Jean Bovet. Comme exécutant, il s'était fait une renommée en Pologne et en Russie, et il fût peut-être devenu célèbre si le pauvre Micislas eût su conduire sa vie. Malheureusement, l'alcool le perdit. Je n'ai pas connu de type plus caractérisé de dipsomane. Etabli à Neuchâtel vers 1866, il y donnait des leçons et se faisait entendre dans les concerts. Tout allait bien pendant quelques semaines; puis, subitement, son démon le saisissait; il perdait la tête, buvait n'importe quoi, et la crise durait trois ou quatre jours: il en sortait plein de honte et de bonnes résolutions. Une de ces terribles crises coïncida avec le premier concert où il se fit entendre à Neuchâtel. Il se présenta devant le public l'air égaré, joua d'ailleurs son morceau de façon fort correcte, puis s'enfuit en quelque cabaret où il perdit le reste de son équilibre. Ce fut désastreux. Un soir, on vint me prévenir qu'il était au Café du Faucon, en proie à une vraie crise de délire. J'eus mille peines à le ramener au logis. Une autre fois — c'était le soir du mariage de ma cousine Rose avec M. Albert Morel, de Corgémont, — Micislas voulait se jeter par la fenêtre de ma chambre, et je passai des heures à le raisonner, à le calmer: il tenait des discours désespérés, puis soudain éclatait en un rire affreux, sinistre, un rire de fou, que je n'ai entendu qu'à lui et qui me fait frémir encore rien que d'y penser.

Son père — oncle Louis — avait quitté la Pologne en 1862, pour venir achever sa vie et grignoter ses modestes rentes auprès de sa mère et de sa sœur. Il était rentré dans la vie neuchâteloise, était devenu ancien d'église, et occupait ses loisirs à des recherches d'entomologie. Il a fait une admirable collection de diptères — vulgairement *mouches* — de nos contrées, qu'il s'en allait chassant avec des pinces d'une construction spéciale, qu'il avait inventée. On le voyait partir, avec le bissac où il avait son frugal dîner, et il errait tout le jour dans la campagne, surtout le long des ruisseaux où pullulaient les mouches. Le vallon de la Goulette était son coin de prédilection. Ses dernières années furent extrêmement pénibles. Ses jambes atteintes d'éléphantiasis ne le portaient plus : on le promenait dans une petite voiture. Il mourut en 1876 dans la maison Wurflin, rue de l'Orangerie : mon père et moi, nous assistions à cette agonie, et ce qui la rendit vraiment sinistre, c'est que le malheureux Micislas — qui avait bien soigné son père — avait justement cette nuit-là une effroyable crise d'alcoolisme : au moment où expirait l'oncle Louis, son fils vidait d'un trait une lampe à esprit de vin dans la chambre voisine.

On le plaça à Riehen près Bâle où on réussit à le guérir et où il désira rester en qualité d'infirmier. Il s'y fit adorer de tout le monde et y mourut peu d'années après, le 3 décembre 1878; je fus délégué par la famille pour assister à son enterrement. Au moment où, par un temps brumeux et neigeux, nous étions réunis au cimetière, on m'offrit de voir le mort; on ouvrit le cercueil qui n'était fermé que par de simples crochets, et je revois le pauvre artiste endormi d'un paisible

sommeil. On me dit qu'il avait fait une très belle mort, déplorant ses fautes, dont il demandait pardon à Dieu et aux hommes, et édifiant tout son entourage par son humilité et sa foi.

IV

Je n'ai jusqu'ici presque rien dit de Voëns, qui a tenu, qui tient encore dans ma vie une place que personne, même parmi mes plus proches, ne saurait mesurer. C'est le point central, le foyer secret de ce que je puis avoir de vie intérieure. Mes plus doux souvenirs se rattachent à ce vallon, — qui a inspiré le peu — le petit peu — que j'ai fait. Je n'ai jamais vécu pleinement qu'ici, et aurais souhaité d'y vivre toujours. Je n'ai pas eu la joie d'y célébrer mon mariage, parce que, à cette époque, mes parents ne passaient plus leurs étés à Voëns. Mais sitôt que cela me fut possible je renouai la tradition, et dès 1884, nous avons passé à Voëns tous nos étés, à l'exception de deux saisons (1886 et 1901).

C'est en 1854 que M. Louis de Marval, le « Commissaire » de Marval, allié Rougemont, homme d'une parfaite bonté, proposa à mes parents de venir passer les vacances dans sa petite maison¹, située en face de la sienne, côté nord de la cour. Demeure modeste; les chambres garnies de meubles vieillots qui ne manquaient pas de caractère, étaient généralement fort petites et de la plus rustique simplicité. La mienne, située sous l'escalier qui conduit aux mansardes, avec sa

¹ Voir la planche, page 48.

fenêtre à « coquecibes » et son joli papier, a été l'asile de toutes mes rêveries d'enfant. C'est là que j'entendis pour la première fois, à mon premier réveil après notre arrivée, ce chant étrange du verdier, sorte de sifflement cadencé, que je n'entends jamais sans revoir dans un éclair cette lointaine matinée.

J'ai gardé très vivant le souvenir de mon arrivée à Voëns. Mon père y avait précédé avec moi le reste de la famille. C'était un radieux matin d'été. Nous étions en voiture — en chaise, comme on appelait alors ce genre de véhicule à deux places abritées d'un soufflet qu'on levait en cas de pluie. En gravissant la route, le cheval secouait ses grelots au rythme de son pas, et je fis rire mon père par la remarque que ce son régulier ressemblait aux deux syllabes de mon nom. Symptôme de précoce autocentrie.

Comme première impression nette de Voëns, je me revois assis sur la terrasse de la maison Marval. M^{me} Marval appelle Fanchette pour qu'elle m'apporte une tasse de lait. Mon second souvenir précis est une vision du « Parc » : mes sœurs aînées traînent Sophie dans un petit chariot de paille à roues pleines et qui grincent ; Louise Grau, fille cadette du fermier, tire avec elles, et je vois encore l'envol de sa jupe de milaine et son gros soulier de paysanne.

Ainsi, dès le premier jour, l'amitié était faite entre nous et ceux de la ferme. La famille Grau m'a été, j'ose le dire, aussi chère que ma propre famille, et a tenu dans ma vie une place à part. Le père Jean-Pierre Grau était né à Voëns, où son père était déjà le fermier des Marval. Je crois même que cette relation remontait à son aïeul. Il y avait là une de ces situa-

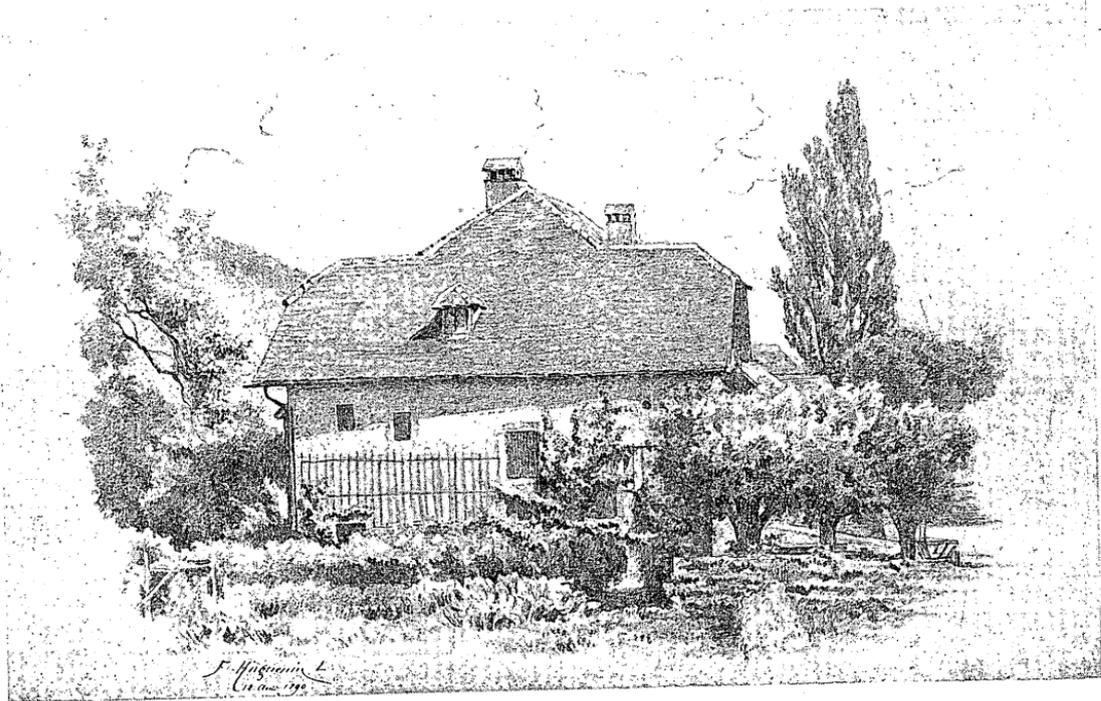
tions patriarcales du temps jadis, qui donnaient tant de stabilité et de sécurité à la vie. Rien de touchant comme les rapports des Marval et des Grau : bonté et confiance d'une part, respect sans bassesse de l'autre; sentiment chez les uns et les autres de leur position respective, différence sociale bien marquée, mais acceptée de part et d'autre comme naturelle, sans ombre de hauteur chez les maîtres, sans ombre d'envie chez les fermiers. Si les socialistes s'imaginent avoir fait progresser le monde en changeant tout cela, c'est qu'ils sont encore plus sots dans leurs prétentions qu'on ne le croit communément.

Le brave Jean-Pierre avait une femme qui est restée pour moi le type de la fermière : c'était la bonne Lise, que nous avons tous tant aimée et qui nous a si constamment choyés. Je la vois encore, cette petite femme corpulente, aux yeux ronds de poule, au sourire bienveillant, je la vois revenant du plantage avec sa corbeille; je la vois dans la cour, appelant ses poules, je la vois dans sa cuisine, remuant la marmite pendue à la crémaillère et nous permettant d'y chercher, tout au fond, les pommes de terre « charbouillées » dont nous faisons nos délices. Je la vois aussi le dimanche après-midi, assise dans le verger, devant la ruche et le jardinet, avec ses grosses lunettes sur le nez, lisant sa Bible en allemand. « Pourquoi avez-vous des lunettes aujourd'hui, Lise? — Parce que je suis presbyte. » J'entendais ce mot pour la première fois.

Nous vivions en quelque sorte à la ferme et partagions tous les travaux de la campagne. Mon plus ancien souvenir champêtre est d'avoir fait la fenaison au Pré Cordier : je me vois juché sur le char de foin, revenant par l'étroit chemin

ombragé qui rejoint la « Voie romaine ». Chaque matin, avant le déjeuner, j'allais « à l'herbe », avec les fils Grau : il y avait Jean-Pierre, un bon, brave et tranquille garçon, qui quitta le « paysage » pour devenir facteur de la poste à la Chaux-de-Fonds, où il est mort. Deux autres fils, Charles, garçon un peu sombre et taciturne, et Fritz, de caractère faible et mou, conduisaient alternativement le lait à la ville, chacun pendant une semaine. Ils étaient nos commissionnaires : en ce temps, il n'y avait ni voiture de poste, ni autre moyen de communication que le char du laitier, traîné par la vieille Brune, dont je vois encore le museau rose et la physionomie placide. Comme aussi je revois ce char du laitier chargé de « boilles », de paquets, de sacs, de corbeilles, et où il y avait encore place pour moi sur la planche où s'asseyait Charles ou Fritz. Que de fois j'ai fait comme écolier le trajet de Neuchâtel à Voëns sur cet honnête véhicule, quand le jeudi je revenais passer l'après-midi à la campagne !

Mais le plus aimé des fils Grau, c'était Henri, qui était aussi le plus plaisant par sa figure, le plus intelligent, je dirais même le plus distingué ; car il avait une distinction véritable de cœur et de goûts : je voyais en lui l'artiste et le poète de la famille. Ainsi l'ai-je évoqué en l'idéalisant dans un poème de jeunesse dans la *Revue de Belles-Lettres* de 1867 : il est intitulé le *Vallon*, et contient, dans sa niaiserie enfantine, des trésors d'émotion vraie, de souvenirs intimes, de fraîcheur et de poésie agreste. Je n'ai rien écrit de plus senti, de plus profondément ému que cette histoire ridicule, œuvre d'un gosse de 17 ans. Je ne voudrais pas que personne s'avisât de lire le *Vallon* : mais je ne pourrais moi-même le relire sans pleurer.



VUE DE LA « PETITE MAISON » DE VOËNS
D'après un dessin d'Huguenin-Lassauguette.

Voir page 45.

Henri Grau s'est-il jamais douté que j'avais fait de lui le héros d'un poème d'amour ; a-t-il d'ailleurs jamais soupçonné le charme que nous lui trouvions, quand ce beau garçon aux yeux bruns et vifs nous prenait avec lui aux champs et nous hissait d'un bras vigoureux sur le char de foin ou de gerbes ? Et comme nous écoutions, quand le soir, sur le banc de la ferme, il jouait de l'accordéon, à quoi il excellait ! — C'est un besoin de mon cœur de le revoir de temps en temps, et je sais qu'il y tient aussi ; car il a comme moi dans son âme le petit reliquaire des souvenirs.

Les Grau avaient aussi chez eux un cousin, qui s'appelait Jonas, et qui était très bon pour les enfants. Un jour qu'on achevait de moissonner un champ de froment du côté de Comblémine — je vois encore la place, — l'idée nous vint d'ôter nos bas et nos souliers ? Jonas nous dit : « Si vous traversez le champ nu-pieds, je vous donne un franc. » Nous le prenons au mot, et nous voilà partis, ma sœur B. et moi, marchant bravement sur les pointes peu confortables des épis fraîchement coupés. Jonas fut beau joueur, il tira de sa poche un franc que nous rapportâmes en triomphe à la maison. Mais mon père ne l'entendit pas ainsi, et nous fit honte d'avoir accepté un franc de cet honnête ouvrier : sitôt le souper fini, nous courûmes le prier de reprendre sa pièce. — C'est le premier argent que j'aie gagné ; je n'en ai guère joué.

Il y avait à Voëns d'autres habitants avec qui nous entretenions les meilleures relations. La maison Kolb actuelle était occupée par d'honnêtes gens : c'étaient les Mettetal, famille d'horlogers originaires du pays de Montbéliard. Le père n'avait qu'un défaut : quand il descendait à St-Blaise, il s'y

oubliait un peu, et en revenait fort égayé, titubant légèrement, mais plein d'aménité et prêt à serrer le monde entier sur son cœur. Il avait le vin gaulois, à la vieille mode. Sa petite femme était fine et douce, un peu contrefaite dans sa vieillesse, s'exprimait avec une certaine élégance naturelle et avait dû être jolie, comme l'était sa fille aînée.

Il y avait aussi les habitants de la maison Junier, c'est à savoir la vieille maman Junier, mère du notaire Charles-Ulysse, avec sa fille et son gendre, le ménage Stebler. C'était encore une famille d'horlogers; afin de donner plus de lumière à la chambre du bas, où se trouvait l'établi, l'avant-toit de la maison fut rasé. Je vois la maman Junier, vieille Bernoise, sachant mal le français, assise sur le vieux banc vert qui, par un prodige de survivance, existe encore, bien délabré; elle allait et venait en clopinant, appuyée sur son bâton, et l'œil noir encore vif, surveillant tout, autour de son logis.

Je n'ai rien dit jusqu'à présent de nos propriétaires, ou presque rien. Ils méritent que je rende hommage à leur patience et à leur bonté. M. Louis de Marval, que la Révolution de 1848 condamna à la retraite, avait été sous l'ancien régime un fonctionnaire modèle¹: il suffisait d'entendre avec quel respect et quelle admiration, M. Colomb, archiviste, fonctionnaire de la République, parlait de « M. le Commissaire ». La spécialité de M. Louis de Marval était la géométrie et l'arpentage. J'en ai su quelque chose. Comme chaque année, je n'étais promu qu'à la condition de refaire mon examen de mathématiques, mes vacances se passaient à rap-

¹ [Il avait été commissaire général et Conseiller d'Etat]. Voir la planche, page 56.

prendre mon livret et mon Legendre. Ce bon M. de Marval avait offert à mon père de me servir de répétiteur. Il dressa un tableau noir dans la « petite tonnelle », où je le vois encore traçant à la craie les figures destinées à me démontrer le théorème du carré de l'hypoténuse ou des trois angles d'un triangle égaux à deux droits. Il y mettait tant de persévérance et de clarté que je pourrais encore, avec un peu de réflexion, répéter la démonstration.

C'était un homme excellent. Il savait fort bien que nous maraudions sans relâche et que les arbres de ses vergers étaient à notre merci. Jamais il ne fit une plainte à ce sujet. Mais un jour, il me dit : « Philippe, je te donne ce prunier. » C'était un petit arbre situé au bas de l'avenue, à gauche du portail, et qui portait d'excellentes *bérudges*. Dès lors ce prunier fut le nôtre : M. de Marval avait essayé, en nous l'abandonnant, de faire la part du feu. Je ne crois pas que le calcul ait réussi à son gré. Mais il nous supportait.

Sa femme aussi. Elle avait infiniment d'esprit, du plus prompt, du plus mordant, et, chose curieuse, du plus indulgent. Aucune impertinence ne la choquait : je crois même qu'elle y prenait plaisir. La riposte irrévérencieuse d'un enfant semblait la combler d'aise. Un jour que nous étions venus de la ville en promenade à Voëns avec mon père, M^{me} de Marval nous offrit du sirop. Georges reposa son verre vide sur la table en faisant tout haut cet *a parte* : « J'en prendrais bien encore un verre. » — M^{me} de Marval était ravie, et le fut plus encore lorsque Georges, à qui elle offrait un petit gâteau, se servit en disant : « Ça ne vaut pas la peine de refuser. » Georges, très réfléchi, mais un peu distrait, pen-

sait volontiers tout haut. M^{me} de Marval aimait particulièrement sa sincérité un peu rude.

Elle était pleine de gentilles attentions pour mes parents. Un jour, il y eut chez nous « une tombée », c'est-à-dire, en vieux style neuchâtelois, une arrivée imprévue de visites à l'heure du dîner. M^{me} de Marval, qui avait l'œil à tout, avait parfaitement discerné l'air un peu inquiet de ma mère à la vue des arrivants. A peine achevions-nous de manger la soupe, que la porte de la salle à manger s'ouvre, une figure apparaît, pose un plat sur la table, et disparaît, le tout en moins de secondes qu'il ne m'en a fallu pour écrire cette ligne : un magnifique plat de laitues — des laitues de Voëns, — était là comme tombé du ciel. Tels étaient les traits d'esprit de cette femme de cœur¹.

Elle ressemblait beaucoup à son frère, Frédéric de Rougemont², dont le souvenir est pour moi inséparable de celui de Voëns. Il y venait souvent, et c'étaient de si belles passes d'armes que ses discussions avec mon père ! Il avait tant de verve, une érudition si variée, une science si aventureuse — et partant si amusante, — un goût si curieux de conjectures bizarres et de rapprochements hasardeux ! Je crois que ce polygraphe infatigable, auteur du *Peuple primitif*, des *Deux cités*, de travaux historiques, philosophiques, théologiques, polémiques, qui eurent leur instant de célébrité, était surtout un causeur de beaucoup d'esprit, et que ce fut sa vraie supériorité. Il est oublié aujourd'hui, et ses travaux sont au vieux fer, après avoir été remarqués en Allemagne. Je me reprocherais d'omettre ici une anecdote que mon ami Wil-

¹ Voir la planche, page 56.

² Voir la planche, page 32.

liam Wavre rapporta de Strasbourg, où il fit un semestre d'études vers 1871. Un professeur lui demandant quels hommes éminents il y avait à Neuchâtel, Wavre cita Frédéric de Rougemont. A quoi l'Alboche répondit : « *Was! Ist der alte verrückte Mann noch nicht in Gott entschlafen?* » (Quoi! Ce vieux toqué n'est donc pas encore endormi au Seigneur?)

Dans les rapports familiaux M. de Rougemont était charmant et amusant au possible. J'ai fait un séjour en 1860 au Valentin, où il était en exil politique, et je garde le souvenir de sa gentillesse pour moi. Il faut dire que je l'amusais par une certaine vivacité et impertinence de repartie. A cet égard, il ressemblait à sa sœur, M^{me} de Marval. Un jour, à Neuchâtel, on sonne à la porte, et c'est moi qui ouvre : je me trouve en face de M. de Rougemont, qui me demande si mon père est à la maison. Sur ma réponse que papa est sorti, il m'informe qu'il viendra nous demander à dîner. Sur quoi je lui jette au nez ce renseignement : « Vous savez, monsieur, il n'y a que du courgeon. » J'avais entendu une fois M. de Rougemont déclarer que le courgeon était le seul mets qu'il ne pût souffrir. Mon mot inconvenant le fit pouffer, et il s'empressa de le conter à mon père en lui interdisant de me punir.

Ces gens d'autrefois qu'on se représente solennels et guindés, avaient bien plus de liberté d'allure, de tolérance, d'esprit, en un mot, que les pédants d'aujourd'hui, formés selon les théories prétentieuses de la pédagogie moderne.

Nous jouissions à Voëns d'une extraordinaire liberté : une fois que nous étions sortis, on ne s'inquiétait absolument pas de nous, et nous allions à la découverte, au gré de nos caprices. Je me souviens que dès le premier jour nous fîmes

le tour de ce petit royaume qui devenait nôtre par la grâce des Marval. Et tels les navigateurs découvrant une île inconnue, nous nous empressâmes de nommer les endroits où nous passions d'après les particularités qui nous frappaient : la mare mystérieuse couverte d'une végétation bizarre s'appela le *Creux vert*; le sentier descendant au Bas du Ran, où nous vîmes ramper quelque orvet inoffensif, fut désormais le *Sentier des vipères*; à côté de notre maison, la chambre du repassage, presque toujours fermée, et qui nous intriguait, fut la *Chambre des Sorcières*.

Tous les environs nous devinrent aussitôt familiers. Nous fîmes la conquête du Petit-Bois, des Mélèzes, de la *Petite-fontaine* creusée entre deux grands sapins; tous ces endroits nous étaient livrés pour nos jeux en vertu d'une tolérance inconcevable. Nous étions partout, et l'on nous y supportait tant chez les maîtres qu'à la ferme, où nous nous comportions comme chez nous.

Loin de nous en vouloir, chaque samedi, en faisant au four, la bonne Lise façonnait six petites miches de son bon pain bis, qu'elle nous apportait toutes chaudes et qui représentaient exactement pour nous le ciel sur la terre. Notre belle-mère a souvent répété que la vieille Lise, moins désintéressée qu'elle ne semblait, savait fort bien tirer profit de ces largesses illusoire, et qu'elle en fut payée au double. Je me refuse à examiner cette horrible affirmation. J'y suis d'autant moins disposé que la bonté foncière de notre vieille Lise se manifestait en toute occasion et à tout venant. Il y avait beaucoup de passants au hameau, ou pour mieux dire d'habitues, qui venaient à la ferme goûter une hospitalité

toujours cordiale. Je revois toutes ces figures d'autrefois, dont si souvent nous avons pris plaisir, M. Henri de Marval [fils de M. Louis de M.] et moi, à évoquer le souvenir et le sobriquet. C'était la Julie du Riquiqui, espèce de rôdeuse ivrogne, qui quêtait un petit verre de schnaps; c'était la face à la fois ahurie et bouffie du *Gros Bocon*, un simple qui ne savait que mendier en bafouillant « un gros bocon » (un morceau de pain), que jamais Lise ne lui refusait.

C'était surtout Auguste, « l'homme des peaux », un Français qui avait fait comme tambour la guerre d'Espagne et qui, échoué dans notre pays, je ne sais comment, habitait une petite maison solitaire non loin de Frochaux, un peu au-dessous de l'ancienne route d'Enges. Cette bicoque, qui a disparu il y a une trentaine d'années, était flanquée d'un bloc erratique ainsi que d'un cerisier et d'un prunier. C'est là que vivait le vieux soldat de l'Empire dans une solitude qui paraissait avoir un peu troublé son cerveau; ses propos étaient incohérents, et d'une étrangeté qui nous ravissait. Auguste nous contait qu'il avait trente femmes d'une grande beauté, mais qu'il les tenait cachées dans les hautes solitudes de Chasseral; il interrompait ces propos fantastiques pour imiter le tambour, et, marchant au pas, jetait son bâton noueux à la hauteur des toits de la cour et le rattrapait adroitement. Jugez s'il nous divertissait. Du plus loin que nous l'apercevions, descendant près du bois des chênes, nous courions à sa rencontre, et nous recueillions pour lui dans le verger des cerises ou des prunes dont il se montrait d'autant plus friand qu'il mangeait rarement à sa faim. Il avait une façon d'étendre le bras devant lui et de lancer d'un coup sec

du poignet les fruits dans sa bouche, qui nous émerveillait. Il s'en allait à la ville vendre les peaux de bêtes qu'il réussissait à tuer, lapins, lièvres, renards ou blâireaux. A Neuchâtel, où il était bien connu, on l'appelait le fou des peaux. Nous étions fiers de le connaître de façon plus intime, d'être admis dans sa familiarité; car un jour, nous promenant avec mon père du côté d'Enges, nous étions entrés dans la demeure d'Auguste, nous lui avons fait visite, et il avait conté à mon père combien il avait à souffrir de la malice des gamins d'Enges et de Frochaux, qui lui faisaient toute sorte de niches et lui avaient un jour, assurait-il, mis des souris dans la soupe en train de mijoter sur l'âtre.

Un autre souvenir m'est resté de l'homme des peaux. M. Desor¹ était venu dîner à Voëns (mon père, toujours invitant, recherchait surtout des hommes de science dont il pouvait apprendre quelque chose) : on parla beaucoup de la théorie glaciaire et des blocs erratiques. Quand, le soir venu, M. Desor reprit à pied le chemin de la ville, nous l'accompagnâmes jusqu'au Villaret : il y avait là, au côté droit du chemin des Râpes en allant à Hauterive, un joli bloc erratique. De son marteau de géologue, M. Desor détacha un fragment de granit, et prononça : « Cela vient du Mont-Rosa ! » Nous en étions très convaincus, — plus peut-être que le savant, — dont nous primes congé. Un instant après, nous rencontrons Auguste, et lui faisons les honneurs de notre science fraîchement acquise : « Cela vient du Mont-Rosa, Auguste ! » — Auguste nous répond par un rire incrédule, et prononce à son tour, devant notre caillou : « Laissez cela, mes enfants ;

¹ [Le célèbre géologue (1811-1882), professeur à Neuchâtel].



M^r ET M^{me} LOUIS DE MARVAL
D'après des photographies coloriées.

Voir pages 50 et 52.

c'est lourd à porter. » — Il y a deux ans, un paysan de St-Blaise, locataire du pré où se trouvait le bloc, en a fait des marches d'escalier : le vieux granit — carte de visite de quelque glacier alpestre, — n'existe plus. Auguste a disparu soixante ans avant lui.

Pauvre vieux ! Nous ne l'avons pas connu longtemps ; pendant l'hiver 1856, il tomba gravement malade ; il fut quelque temps soigné à Voëns par la vieille Lise, puis, sans doute pris par le besoin de se déplacer qui tourmente parfois les mourants, il s'en alla un soir au Villaret demander à coucher dans l'écurie, où on le trouva mort le lendemain matin ¹.

Un autre original qui a survécu près de soixante ans à l'homme des Peaux, c'est le brave Christian Jenni, dit Baby, que nous ne connaissions à Voëns que sous le nom du *sourd-muet de St-Blaise*. Celui-ci fut mon ami de toute la vie ; je l'ai visité fréquemment pendant ses dernières années, lorsque la commune de St-Blaise, pour le soustraire aux inconvénients d'une vie solitaire et vagabonde, le confia aux bons soins de l'Hospice de Cressier. Il y est mort le printemps dernier (1915), à l'âge de 88 ans, et je fus du nombre des sept ou huit personnes qui accompagnèrent son cercueil au cimetière de St-Blaise.

Je me souviens de la peur que mes sœurs éprouvèrent, durant notre premier séjour à Voëns, vers 1854, lorsqu'elles virent s'approcher de nous dans la cour ce singulier garçon aux jambes flageolantes (il « tiessait » en marchant), qui fai-

¹ *Le vieux tambour*, que j'ai publié dans *le Foyer romand*, est un souvenir plus ou moins romancé du pauvre Auguste. Son nom de famille était Maignan ; il était originaire de Normandie.

sait des gestes étranges et des signes dont nous ne pouvions deviner le sens. C'était le sourd-muet qui nous racontait à sa façon qu'il venait de St-Blaise, et que la bonne Lise, la fermière, l'avait reçu comme à son ordinaire, le mieux du monde. Aussi venait-il très souvent à Voëns, où on l'occupait soit à faner, ou à ramasser du fruit, ou à tourner le battoir ou le van mécanique; après quoi on le nourrissait copieusement. Sourd-muet de naissance, Jenni était loin d'être un sot. Il observait beaucoup, voyait tout, savait tout, connaissait tout le monde, les événements du village, et les contait par gestes à tout venant. On raconte que son père avait été condamné à Berne pour fabrication de fausse-monnaie et que ce fut lui, le sourd-muet, qui indiqua à la police l'endroit où était caché l'outillage du faux-monnayeur. J'ignore ce qu'il faut penser de cette histoire. Jenni habitait à St-Blaise, avec une sœur excellente qui veillait sur lui comme une mère, une petite bicoque voisine du cimetière (aujourd'hui désaffecté). Habile de ses doigts, doué de l'instinct de la mécanique, il réparait des pendules. Mais il aimait surtout à muser par le village; il attendait, au haut du chemin de Creuse, le passage des trains, dont il connaissait exactement l'heure; il allait partout où il devait se passer quelque chose. On le rencontrait aux enterrements des gens qu'il connaissait. Il ne manquait jamais la fête des Promotions au Mail, non plus qu'aucune fête du chef-lieu. Il s'alla même promener au tir fédéral de Fribourg, où la police, ne comprenant rien à ses allures et à ses gestes, et le prenant pour un faux muet, l'arrêta : des gens de St-Blaise firent relâcher cet innocent.

C'est précisément, diraient les esprits superstitieux, parce

qu'il était un innocent qu'il savait tant de choses. Le mystère de ses intuitions ne s'explique pas pour nous. Un matin, me promenant sur la route du Maley, je rencontre mon homme qui montait dans la direction de ce hameau : il gesticule plus encore qu'à son ordinaire ; il joint en particulier ses deux mains et fait le simulacre d'y reposer sa tête comme pour dormir ; puis il montre du doigt le Maley dans le lointain. Je fais la réflexion que la bonne mère Dardel, du Maley, est depuis quelque temps très gravement malade : serait-elle morte peut-être ? — J'y vais voir : elle était morte en effet dans la nuit ; le sourd-muet qui demeurait à trois quarts d'heure du Maley, savait la nouvelle avant moi, qui en étais à dix minutes. Il m'avait informé en son langage que notre voisine était entrée dans le sommeil éternel.

Un jour, notre homme faisait à tout venant une pantomime figurant un homme qui en frappe un autre : il avait appris avant tout le monde l'assassinat du Président Carnot par Caserio !

Le malheur est que les enfants le taquinaient et que les mauvais sujets s'amusaient à le faire boire. Quand sa sœur fut morte, il ne fut pas possible de le laisser vivre seul. C'est alors qu'on le plaça à Cressier, où les bonnes sœurs de l'Hospice le soignèrent et le cocolèrent de la façon la plus touchante. Chaque fois que je l'allais voir, il me témoignait par son expression, le pétilllement de ses yeux gris, ses gestes, combien il était heureux. Comme il saluait ma venue de sa fenêtre et quelle joie c'était pour lui de nous voir arriver ! Je lui donnais une pièce de 2 francs qu'il serrait avec soin dans un petit coffret dont la clef ne le quittait pas : ses économies lui ser-

vaient à se procurer de petites douceurs. Nous apportions aussi du chocolat : et alors il faisait signe qu'il le garderait pour lui et le mettrait sous clef dans son armoire, de peur d'en être dépouillé par ses compagnons de chambre.

Un grand étonnement pour moi, ce fut de voir un jour le sourd-muet me rendre mes visites. J'étais au travail en ville, quand on me dit qu'une « sœur » me demandait. C'était la mère Honoré, supérieure de l'Hospice de Cressier, qui me dit : « Venez vite; il est en bas. » Je descends et trouve mon sourd-muet se prélassant dans une voiture à deux chevaux. La bonne mère avait voulu lui faire revoir une fois St-Blaise et ses amis; elle avait frêté cet équipage princier, et la journée fut consacrée à cette tournée sentimentale. Jamais homme ne jouit plus vivement d'un plaisir éphémère.

La mère Honoré m'avait promis de m'aviser quand il serait près de sa fin. Elle s'y prit un peu trop tard et je ne revis mon vieil ami que mort. Il paraît qu'il fit à ses connaissances les adieux les plus touchants, et qu'il se montra parfaitement résigné à quitter la vie, tandis qu'auparavant il manifestait en son langage la plus vive crainte de la mort. Quand le pasteur Rosset, de St-Blaise, qui fut parfaitement bon pour lui, vint le voir la veille de sa fin, le mourant lui montra du doigt le crucifix suspendu à la muraille, et par un signe de tête son regard confiant sembla dire : *Consumatum*. N'est-il pas étrange que la foi chrétienne ait pu pénétrer jusqu'au cœur de ce grand enfant pour y répandre la paix et lui donner la force d'accepter la mort?

Pour moi, je m'étais attaché si particulièrement au pauvre garçon et son souvenir est si étroitement lié à ma vie

d'enfant, que son image se présente constamment à moi et qu'il est du nombre des êtres chers que je compte retrouver un jour. Alors, nous comprendrons l'énigme de sa vie et de sa mort.

J'ai toujours aimé me lever matin; je tiens cette disposition de mon père, qui était fort matineux. Il l'était à Voëns, d'autant plus volontiers, que rien n'est exquis dans ce vallon comme les premières heures du jour. Je me promenais souvent avec lui, et je le revois allant et venant d'un pas lent dans l'allée partant des Mélézes, qui passe au pied du Petit-Bois; il a son Testament grec à la main, médite et se recueille.

Il profitait souvent de ces promenades matinales pour me faire faire des exercices d'arithmétique; je m'y montrais particulièrement *bouché*, faute d'attention, je pense, car j'ai toujours eu la plus grande peine du monde à fixer mon esprit sur n'importe quoi. Ramassant quelques graviers papa me disait : « J'ai dix pierres dans la main; j'en jette sept : il m'en reste?... » — « Cinq », répondais-je après apparente réflexion. Et mon père de s'écrier d'un accent douloureux que j'entends encore après soixante années : « Mon pauvre enfant, que tu es bête! »

Un jour, nous en étions là — c'était juste devant l'entrée de l'avenue Marval, — quand nous vîmes monter sur la route un monsieur en noir, son chapeau à la main et portant son habit sur le bras. Nous reconnûmes M. Bonjour (celui qui nous donnait, à mes sœurs et à moi, des leçons que nous tentions d'esquiver en nous cachant derrière le poêle). — Mon père le salue gaîment, lui demande où il va. Il répond d'un air accablé :

— Je vais à Lignières enterrer mon petit Paul.

Je fus saisi : Paul Bonjour était mon camarade d'école. C'était un charmant et gentil petit garçon dont j'ai l'image aussi présente que si je l'avais vu hier. Il avait succombé à une maladie de quelques jours.

Le lendemain, mon père me prit avec lui à Lignières. Ce fut la première fois que je vis ce village ; et l'enterrement de mon petit ami fut le premier auquel j'assistai. Je fus très frappé de voir les femmes, vêtues de noir et la tête couverte de voiles, se joindre au cortège funèbre.

Vers le même temps, il y eut un grand incendie à Enges (185?). Mon père nous conduisit tous le lendemain sur le lieu du sinistre : les débris fumants nous firent une impression profonde.

Ce fut aussi durant un de nos premiers étés de Voëns que la commune de St-Blaise fit tracer de nouveaux chemins dans les forêts des Roches. Elle confia l'entreprise à des ouvriers venus de St-Claude en Franche-Comté, qu'on employait alors volontiers chez nous pour des travaux de terrassement et de maçonnerie. C'étaient de braves gens, grands travailleurs et d'une sobriété exemplaire. Ils s'étaient établis dans le bois, où ils avaient construit des cabanes qui nous intriguaient fort. Mon père s'intéressait à eux, comme à tous les êtres ayant une âme ; nous allâmes voir les Saint-Claude ; leur accent ne me frappa guère moins que leur air d'honnêteté primitive. Mais le souvenir est si lointain qu'il flotte dans le vague du rêve.

J'en ai un autre plus précis et moins agréable qui remonte aussi à l'un de nos premiers étés de Voëns. La famille y était

réunie, le 9 août, autour de notre bonne grand'maman Godet. Il y avait les Godet de Pologne, les Sandoz, tous les cousins et cousines possibles. Dans l'après-midi, cette bruyante jeunesse était allée se promener; j'étais encore trop petit pour courir avec les autres. Resté à la maison avec les personnes d'âge, j'entendis grand'maman, qui lisait la *Feuille d'Avis*, s'écrier : « Voilà que les vacances sont prolongées de huit jours à cause des chaleurs ! Quel plaisir ce sera de le dire à ces enfants ! » — Quand je vis de loin la troupe paraître du côté des Chênes, je courus à leur rencontre et me taillai un brillant succès en leur faisant part de la bonne nouvelle. Quand ils arrivèrent dans la cour et que grand'maman leur annonça une surprise, tous crièrent en chœur : « Nous savons ! Nous savons ! » — Mon indiscretion fut sévèrement punie : on m'envoya me coucher sans souper. Et j'entendais de mon lit les jeux et les rires que je m'étais rendu indigne de partager....

V

Nous passâmes à Voëns les étés 1854-1858. Notre mère était souffrante depuis la naissance de ma sœur A. et sa santé déclinait rapidement, bien que la malade se défendît de toute l'énergie de sa volonté. Autant que possible elle prolongeait le séjour à la campagne, quand l'automne était assez beau pour cela. Mais les aînés devaient rentrer en ville avec notre père, pour reprendre les classes; alors, la vieille Célestine tenait le ménage de Neuchâtel, c'est-à-dire faisait les chambres et allait chaque jour à midi, chercher dans quelque auberge le modeste repas qu'on appelait « la cantine ».

Célestine Collier a tenu une grande place dans notre vie domestique à cette époque. C'était une pieuse bonne femme, qui avait été convertie à la suite d'une sorte de miracle : elle souffrait d'une maladie nerveuse; sa guérison subite fut l'exaucement d'un vœu qu'elle avait fait. J'ai oublié le détail de cette mystique histoire que mon père m'a racontée. Ce qui est sûr, c'est que Célestine vénérât mon père comme son directeur spirituel, et était complètement dévouée à notre famille. En toute circonstance on recourait à elle. J'étais peut-être son préféré; elle était pleine de sollicitude pour moi, et me consolait de son mieux, quand j'étais en

punition. Je me souviens qu'un dimanche après-midi où j'étais condamné à la réclusion, elle obtint pour moi une commutation de peine, qui consistait à aller entendre le sermon au Temple du Bas. C'était mon père qui prêchait : il expliqua la parabole des dix vierges. J'ai oublié le plan du discours....

Cette bonne Célestine n'était pas intelligente. Elle s'avisa un jour d'épousseter la bibliothèque de mon père, — ce qui était sage — puis de la ranger — ce qui était d'une vierge folle, car la pauvre imagina de disposer les livres selon leur format : les grands d'abord, puis *decrecendo* jusqu'aux tout petits volumes. Papa, survenant, fut consterné.

Célestine me prenait souvent avec elle dans ses courses, et me mena plus d'une fois chez un vieux monsieur Prince habitant rue du Seyon, et qui était, je crois, le frère du professeur Prince. Ce bon vieux, à qui je remettais son journal ou son courrier, m'appelait le « petit Mercure », ce qui m'étonnait fort, ou me saluait du nom d'« estafette », que je ne comprenais pas mieux. En général, j'avais beaucoup d'amis dans le petit monde qui gravitait autour de notre famille. Une certaine demoiselle Bassin, « tailleuse », qui venait constamment à la maison, m'avait pris en affection particulière. Cette personne est demeurée légendaire pour nous, grâce à une anecdote que papa nous avait contée et dont il tirait au besoin une application. M^{lle} Bassin avait « coupé » un beau mantelet de flanelle pour une malade de la rue des Chavannes : elle le lui porta ; mais quand elle fut sortie, la pauvre femme contemplant la camisole ainsi ébauchée, s'écria : « Cette bête de Bassin, elle aurait bien pu la coudre ! » Le mot faisait rire

mon père, qui au fond le trouvait naturel ; mais il y voyait une manifestation d'ingratitude : M^{lle} Bassin avait beau être couturière, elle ne devait rien à cette femme. Aussi, toutes les fois qu'il nous échappait une critique à propos d'un bienfait ou d'un cadeau reçu, papa nous disait en riant : « Cette bête de Bassin!... »

Le testament de cette demoiselle ne me parut pas bête du tout. Décédée en 185..., elle me légua 500 francs sur ses économies. J'en fus heureux, mais surtout j'en fus fier : l'idée de figurer sur un testament me donnait le sentiment d'être une personne. Cette somme de 500 francs fut déposée à la Caisse d'Épargne, et 120 francs en furent distraits quelques années plus tard pour l'achat de mon violon Landolph, que M. Kurz me procura.

Pendant l'été 1857, si je ne fais erreur, ma mère fit la dernière fois à pied la course de Neuchâtel à Voëns par Haute-rive. C'était une heure et demie de marche, que faute de chemin de fer ou de tramway nous faisons tous très souvent et très facilement. Mais cette fois notre mère eut grand'peine à arriver à Voëns. Papa nous a souvent conté la halte qu'ils firent entre Hauterive et le Villaret. Dans le pré où ils se reposèrent, ils trouvèrent un orchis-mouche, que maman nous apporta, et le souvenir de cette fleur rare est demeuré pour moi lié à celui de la maladie qui minait lentement ma mère. Elle passa son dernier été à Fenin, ayant auprès d'elle sa fille cadette. Elle s'était installée au Château, chez la bonne dame Célanie de Pury, que je crois voir encore, accueillante et souriante sous ses coques grises. Elle fit aussi un séjour à Monruz, où elle était tendrement choyée par l'ex-

cellente M^{me} Charles de Marval. En ville, par les belles après-midi, elle allait s'asseoir dans le jardin tout voisin de M. Maximilien de Meuron, où je me souviens être allé la voir un jour, à 4 heures, en sortant de classe. Pourquoi ai-je gardé si vive la vision de ma mère assise dans la tonnelle, pâle et défaite, visiblement accablée par la maladie et me suivant d'un regard infiniment triste...? Je n'aperçois jamais cette tonnelle, qui est encore là, derrière l'imprimerie Delachaux et Niestlé, sans revoir cette scène d'il y a plus d'un demi-siècle.

Pendant les derniers mois de 1859, l'état de maman s'aggrava rapidement. Elle s'en rendait compte et dut accepter la mystérieuse Volonté qui allait l'enlever à son mari accablé de travail et à ses sept enfants (je dis sept, car elle avait adopté mon cousin Henri de toute la tendresse de son cœur), encore loin d'être élevés. Sa foi ne broncha pas; elle se soumit sans un murmure et avec la plus entière confiance dans la miséricorde de Dieu. Sa fin fut admirable de sérénité. Le dimanche soir 12 février, elle fit ses adieux à mes sœurs aînées, qui habitaient à la pension Alioth et passaient seulement le dimanche à la maison. Le lendemain, à 8 heures, j'allai l'embrasser et partis pour l'école. Nous commencions notre semaine par la leçon d'arithmétique, donnée par le redouté M. Humbert (l'aïeul de mon excellent ami Paul Humbert). Il venait de commencer la leçon, sur ce ton lent et solennel qui nous impressionnait, lorsqu'on frappa à la porte: il sortit, et au bout d'un instant revint m'inviter à sortir à mon tour; il me suivit d'un regard ému dont je fus saisi. Paul Godet, qui m'attendait dans le corridor, me dit simplement :

« Ta maman vient de mourir ; il te faut venir à la maison. »

Je trouvai mon père brisé de douleur. Il me raconta qu'au moment où je m'éloignais de son lit, maman avait dit : « Ce pauvre petit aurait encore bien besoin de moi ! » Ce fut une de ses dernières paroles. On lui apporta son déjeuner. A ce moment, elle tomba en faiblesse, et les yeux fixés sur ceux de papa, qui lui tenait la main, elle expira.

Ce fut alors tout le va-et-vient qui suit une mort. Quel étrange état d'esprit que celui des enfants ! J'ai gardé de ce jour de deuil des souvenirs si divers qu'ils semblent se contredire : ce furent des crises de désolation profonde alternant avec des fous-rires que j'ose à peine avouer. Chaque fois que j'entrais dans la chambre où reposait ma pauvre mère, je pleurais abondamment devant ces yeux clos pour jamais ; puis, l'instant d'après, voyant entrer toute sorte de gens avec des attitudes de circonstance, et surtout les bonnes femmes avec leurs phrases trop pareilles, nous ne pouvions nous empêcher de pouffer dans les coins. — Je n'oublierai jamais mon oncle Charles, assis dans un fauteuil du salon, fourrageant de la main dans sa chevelure généralement hirsute, et remuant nerveusement ses longues jambes, visiblement touché d'une immense compassion pour nous et aussi d'une profonde douleur personnelle. — Car ma mère comptait pour beaucoup dans la famille par sa haute raison et son inflexible droiture¹. Tout ce que je sais d'elle par les témoignages de ceux qui l'ont connue et par mes propres souvenirs me laisse l'impression d'une remarquable personnalité morale. C'était une âme aussi incapable de se mentir à elle-même que de

¹ Voir la planche, page 16.

tromper les autres, ou de se donner le change sur la réalité; son regard lucide, pénétrant, aigu même, voyait ce qui était, rien de moins, rien de plus. Aussi était-elle précisément la femme qu'il fallait à mon père, si impressionnable et imaginaire, si prompt à l'enthousiasme et si prompt aussi à s'alarmer. Elle le contenait en l'avertissant, modérait au besoin ses mouvements par le calme d'une froide raison. M^{lle} Matthieu, qui les avait connus au début de leur union, m'a conté une conversation dont elle fut témoin, où il semblait que la vivacité d'impression fût du côté du mari, et la mesure prudente du côté de la femme. Par l'effet tout naturel de sa grande clairvoyance, ma mère était d'une extrême humilité. Elle se comptait pour rien, et ne croyait rien mériter. Une fois — ceci est un souvenir de ma sœur Marie — papa lui donna pour sa fête un petit fauteuil bien capitonné, recouvert d'une moquette à fleurs : en voyant le cadeau, qu'on se réjouissait de lui montrer, ma mère se mit à pleurer. C'était bien trop beau pour elle, et surtout trop cher; si papa voulait faire cette dépense, il fallait réserver le joli fauteuil à tante Julie Gallot, l'aimable cousine de mon père, qui donnait gratis à mes sœurs des leçons de piano.... Elle s'obstina si fort à cette idée qu'il fallut céder : le fauteuil fut offert en cadeau à la tante Julie.

Avec nous elle était juste et sévère, mais d'une sévérité sous laquelle on sentait la tendresse. Elle était absolument exempte, non seulement de toute exaltation romanesque, mais de toute sentimentalité féminine; elle n'était même pas caressante. Cependant sa netteté de vue, son goût de simplicité, qui chez une autre auraient pu tourner à la sécheresse

et au terre-à-terre, s'associaient à une élévation rare de sentiment : tous ses goûts étaient nobles, toutes ses pensées étaient hautes ; cette femme si humble avait le dédain de tout ce qui était bas. Elle donnait la mesure de sa distinction morale en ce que, très attentive d'ordinaire aux soins de son ménage, très pratique, très économe, elle ne faisait plus aucun compte de l'argent, dès qu'un intérêt plus élevé entraînait en question. A cet égard, elle et mon père se comprenaient admirablement, et dans toutes les circonstances où la délicatesse morale ou le soin de leur dignité leur ordonna de tenir l'argent pour méprisable, mes parents n'eurent pas même besoin de se consulter ; l'accord était fait d'avance¹.

Ma mère était extrêmement bien douée et fort instruite ; elle parlait l'allemand et l'anglais comme le français ; elle jouait du piano avec un sentiment musical très délicat, et mon père aimait surtout à l'entendre jouer les sonates de Beethoven. Elle était également habile à dessiner ; son coup de crayon net et précis ressemblait à sa parole.

¹ Je songe, en notant ce trait commun de leur caractère, aux relations de papa avec M. Guillebert et M. Perret-Gentil, que j'ai racontées dans mon livre (*Fréd. Godet*, ch. IX).

VI

Les années qui suivirent la mort de ma mère jusqu'au second mariage de mon père furent peut-être les plus tristes de ma vie, parce que je fus particulièrement hors du devoir, et que l'on est malheureux quand on est mécontent de soi. J'avais pourtant pris de bonnes résolutions auprès du lit funèbre, et l'enterrement de ma mère les avait fortifiées.

Aucune impression d'enfance n'est demeurée plus vivante pour moi que celle que j'éprouvai devant cette fosse où je voyais descendre le cercueil. Je pleurai à chaudes larmes. En relevant la tête, je vis en face de moi une figure qui est gravée à jamais dans ma mémoire : le brave, l'excellent professeur Charles Prince, l'intime ami de mon père, me regardait de ses yeux noirs et profonds avec un sourire douloureux, inoubliable pour moi, qui exprimait une compassion infinie. Je sentis si bien cela, que de ce jour j'éprouvai pour M. Prince l'affection tendre d'un fils pour son père. Il est peu d'hommes que j'aie tant aimés. Et plus tard, quand je fus l'élève de ce maître incomparable, l'affection se doubla d'une immense admiration pour son génie¹.

¹ Le mot *génie* ne pourra étonner que ceux qui n'ont pas connu Charles Prince. — Voir la planche, page 224.

La vie reprit son cours pour nous tous le lendemain de l'enterrement. C'était lugubre. Mon frère, qui souffrait bien plus que nous, parce qu'il avait été, comme l'aîné, plus intimement uni à notre mère, était accablé de douleur. Mon père l'était aussi, et de plus accablé de travail. Son énorme tâche ne lui permettait pas de se recueillir dans son deuil. Chose curieuse, je cessais de penser à mon propre chagrin devant celui de papa, qui me faisait une grande pitié. Quand, le surlendemain de l'enterrement, il sortit dès 8 heures pour aller donner une leçon de religion, je le vis, de ma chambre, glisser sur la neige durcie qui couvrait la rampe des Terraux : il tomba, sans se faire de mal ; mais il était couvert de neige, que deux jeunes orphelines brossaient respectueusement ; son chapeau, tombé à terre, laissait découverts ses cheveux déjà grisonnants et un peu dérangés par la chute.... Il était en cet instant l'image d'un homme terrassé par la douleur. Ce petit incident, dont je n'ai jamais parlé à personne, me fit une telle impression de pitié — je ne trouve pas d'autre mot — que je sentis dès cet instant le devoir de tout faire pour adoucir le chagrin de mon père. Je m'en fis à moi-même la promesse, que j'ai bien mal tenue, c'est vrai, mais qui dans la suite m'a inspiré les petites attentions et les menus soins que j'ai eus constamment pour lui, et dont il était touché.

Il fallait quelqu'un pour diriger le ménage. Mon père chercha une gouvernante. On lui recommanda M^{lle} Barbezat, de réfrigérante mémoire. C'est une personne que j'ai cordialement haïe. Elle n'était pas seulement pédante, elle était la Pédanterie faite chair. Elle avait un frère pasteur (célèbre par

l'ennui qu'il distillait), et un frère *miston*¹, qui s'appelait Auguste, mais que la jeunesse du collège surnommait Gaugui. Tous les jours vers 4 heures, Gaugui, ivre d'eau-de-vie, commençait à faire du scandale dans les rues; les gardes-police venaient l'appréhender pour le conduire à la javiole, c'est-à-dire au petit cachot de la vieille Tour des Chavannes: l'ivrogne y cuvait son *schnaps* et recommençait le lendemain. On ne voit plus de ces originaux; l'alcoolisme a pris d'autres formes. En ce temps-là, chaque localité avait ses *soûlons* classiques et ses *mistons*, connus de tous. A Colombier, par exemple, il y avait *Morel-tout-nu*, ainsi nommé parce que tous les jours, vers la fin de l'après-midi, ayant perdu sa raison, il faisait mine de se déshabiller en plein village. On n'avait que le temps de le coffrer. A Cortaillod, à St-Blaise (voir *Jean-Louis*, la « Besatche », etc.), il y avait de ces originaux-là. Les sociétés de tempérance les rendent impossibles aujourd'hui: elles en font des buveurs de thé et des chanteurs de cantiques; j'espère que la morale y gagne ce que le pittoresque y perd.

La solennelle Barbezat ne se vantait pas de ce frère, dont j'ignorais le nom de famille. Si bien qu'un jour, voyant de ma fenêtre le schnapseur conduit à la javiole, accompagné des huées d'une troupe de gamins, j'appelai notre gouvernante. « Voilà Gaugui, Mademoiselle! » La grave personne, s'étant approchée de la fenêtre, murmura: « Mon pauvre Auguste! mon pauvre Auguste! » Je la plaignis sincèrement quand je sus que l'ivrogne lui tenait de si près.

¹ Homme de mœurs douteuses et sans occupation fixe (mot des Montagnes Neuchâtelaises).

Ma sympathie s'arrêta là, par la faute de cette personne si peu faite pour gagner l'affection d'un enfant. Un jour, elle lisait ; j'eus l'indiscrétion de lui demander :

— Qu'est-ce que vous lisez, Mademoiselle ?

Elle ferma son livre en y laissant pour signet une aiguille à tricoter, et m'accablant d'un regard froid de ses yeux gris, elle prononça sentencieusement :

— Je lis un livre où il est dit que les petits garçons curieux sont insupportables.

C'était sans doute fort spirituel ; mais je la détestai. N'eût-elle pas mieux fait de me prendre sur ses genoux et de m'expliquer avec gentillesse en quoi j'avais manqué ?

Elle ne resta heureusement pas longtemps chez nous. Mon père la jugea impossible. M^{lle} Barbezat a fini ses jours à Colombier, où je l'ai bien souvent rencontrée depuis. Je la saluais avec le respect dû à son âge et à ses lunettes bleues.

Nous eûmes ensuite pour gouvernante une demoiselle maigre et sèche, qui venait du Locle, si je ne fais erreur, et qui s'appelait M^{lle} Emilie Giobbé. Elle était intelligente, comme l'est une institutrice qui n'est que cela ; elle roulait les *r* et avait des principes pédagogiques ; mes sœurs cadettes l'aimaient peu, car elle était exigeante et sévère ; elle se montrait meilleure pour moi ; je la désarmais en la faisant rire. J'étais, d'ailleurs, un gamin très gentil, très facile, à condition qu'on ne secouât pas trop fort mon immense paresse. M^{lle} Giobbé s'occupait peu de moi. C'était plutôt mon excellent cousin Paul Godet qui s'efforçait de me stimuler au travail ; car j'étais entré dans sa classe (3^e latine) en automne 1860.

Peu s'en était fallu qu'on me chassât du collège, et cela par

deux fois; deux fois on me fit grâce, ce qui m'épargna les horreurs d'un séjour chez les Moraves de Kornthal ou de Schnepfenthal, où l'on envoyait à cette époque les écoliers dont on ne pouvait rien faire de bon.

La première fois, c'était en cinquième, j'offensai gravement le maître de latin, M. Borel, en l'appelant tout haut par son sobriquet de *Petit-Monstre*. Ce pauvre M. Borel justifiait cette appellation peu flatteuse : c'était un gringalet d'aspect tout à fait ridicule, et qui n'imposait aucun respect à ses élèves. Il était d'ailleurs presque aveugle, et portait des lunettes noires qui ne nous ont jamais permis de rencontrer son regard. Du plus loin que nous le voyions arriver, de sa démarche lente et gauche qui le rendait déjà ridicule, nous courions au devant de lui sous prétexte de l'obliger : l'un lui prenait son portefeuille, un autre sa canne à pomme d'or, un troisième son chapeau; tel s'évertuait à lui ôter son manteau; tel autre s'attaquait à ses gants. *Petit-Monstre* avait bien de la chance d'avoir encore sa redingote et son gilet pour entrer en classe. Nous lui faisions des farces dégoûtantes : nous glissions dans son chapeau de petits poissons crevés, qui, quand il le remettait, tombaient sur son crâne chauve; nous mettions des échardes dans ses gants de laine noire; nous plaçons des « mouches d'Espagne » sur l'estrade de son pupitre, et l'explosion de ces menus engins lui causait de vives émotions. Il distribuait de mauvaises notes (deux *male*) à ceux qu'il soupçonnait d'être coupables; mais il affaiblissait la répression en distribuant avec la même largesse les bonnes notes (deux *bene*). Avec cela, Borel *Petit-Monstre* n'enseignait pas mal : il n'eût fallu que l'écouter. Nous l'écou-

tions, et avec grand plaisir, quand il s'avisait de nous réciter une fable de La Fontaine, ce qu'il faisait avec beaucoup de verve : le *Renard et le Bouc* était son triomphe; nous applaudissions, et toute la classe avait deux *bene*.

Un jour, à la fin de la récréation, voyant le père Borel remonter l'escalier, je criai aux camarades : « Venez, voilà Petit-Monstre qui rentre ! » J'arrive dans la classe :

— Godet, qu'as-tu dit ?

— J'ai dit : « Voilà Petit-Monstre.... »

— Assez ! Prends tes affaires et va-t'en !

Je m'en fus. Petit-Monstre demanda que mon expulsion fût prononcée. Puis il eut, je crois bien, un mouvement de clémence, et l'on m'autorisa à demeurer, moyennant un châtement sévère et des excuses à mon maître. J'y allai délibérément. Petit-Monstre habitait rue du Château, n° 18. Je grimpe un escalier sombre, j'arrive à l'appartement Borel, je me trouve dans la cuisine, nez à nez avec Petit-Monstre, lequel était en posture fort ridicule, car il courait à quatre pattes après d'autres petits monstres, à savoir des écrevisses qui venaient de s'échapper d'un panier mal clos. C'était une affaire de rattraper ces crustacés fuyant de toutes parts. J'offris gracieusement mes services, et comme j'étais fort agile, j'eus assez vite remis en leur lieu les bestioles sur qui M. Borel — il était gourmet — fondait l'espoir d'un régal. Il fut si touché de mon intervention que j'oubliai de lui présenter mes excuses.

J'esquivai à peu près aussi heureusement celles qu'on me condamna à faire à M. X, maître d'allemand, d'histoire et de géographie. Je n'ai pas eu de maître que j'aie aussi profon-

dément détesté que cet honnête homme. L'écolier ne distingue pas la valeur morale d'un maître dont le « genre » et la « manière » l'agaçent : il hait sommairement et définitivement. M. X, qui est âgé de 85 ans au moment où j'écris, est fort estimable; mais il ne savait pas la façon de nous prendre. Il avait des colères très vives; alors son teint jaune, qui justifiait son surnom de *Citron*, devenait plus jaune encore. Et puis, il faut l'avouer, son enseignement était médiocre.

Pour moi, je le subis à ses débuts. Il m'exaspérait littéralement, et je lui faisais certainement le même effet. C'étaient entre nous des prises de bec terribles. Je rentrai un jour si furieux, que j'écrivis d'un trait une satire vengeresse dont je voudrais bien avoir gardé copie : ce doivent être mes premiers vers, et je n'en ai pas fait de plus sentis. Il y avait guerre ouverte et sans trêve entre Citron et moi. Un jour, il me mit au coin. Là, je fus pris d'un besoin pressant et je demandai la permission de sortir; elle me fut refusée. Alors je n'hésitai pas à faire sur place ce qu'on me défendait de faire ailleurs. Quand il s'aperçut de l'inondation, dont s'égayaient prodigieusement mes camarades, Citron fut très ennuyé. Il ne pouvait faire des plaintes à mon sujet puisque j'avais respectueusement sollicité la permission de gagner l'asile du soulagement. Mon attitude provocante lui fit redouter la plainte que je pourrais, moi, porter contre lui. Il me prit à part après la leçon et tenta de m'amadouer en affectant un ton familier et badin. Mais, sentant mon avantage, je le bousculai sans aucun égard et lui dis son fait assez haut pour que mes camarades pussent l'entendre, ce qui lui fut très pénible. J'étais triomphant !

Une scène plus grave eut lieu vers le même temps. Je m'amusais, pendant la leçon de géographie, à entailler avec mon couteau la courroie qui, selon l'usage d'alors, me servait à porter livres et cahiers. Citron m'interpelle :

— Godet, quand on ne saura plus que faire de vous, on vous mettra apprenti chez un corroyeur.

— En fait de cuir, ripostai-je, vous n'avez rien à me reprocher.

Citron était fils d'un cordonnier : ma réplique était du plus mauvais goût. Il se fâcha tout jaune, et me mit à la porte; puis il réclama mon expulsion. Elle fut, je crois, décidée en principe. Cependant mon père obtint que je fusse admis à présenter mes excuses à l'offensé, et m'annonça que faute de m'exécuter, je serais immédiatement expédié chez les Moraves. Je jugeai plus pratique de faire céder mon orgueil; mais je fis en sorte de garder l'avantage; en présence de toute la classe je dis à mon ennemi : « Puisque j'y suis forcé, je vous présente mes excuses. » — Je ne comprendrai jamais que M. X ait pu se contenter de cette impertinente formule.

Nous avions un autre maître, le père Vielle, bon rubicond Franc-Comtois, qui nous enseignait les mathématiques. On le surnommait Cucu (Q. Q., de quelque formule). Il était fort bon enfant, mais sujet à de grandes colères. Il n'aimait pas qu'on eût l'air de rire de son obésité. Un jour, il expliquait un théorème au tableau noir, et, selon ma coutume, je bavardais sans relâche. Justement impatienté, le père Vielle me crie :

— Philippe, vous êtes une scie fédérale.

— Cela vaut mieux que d'être une scie circulaire, ri-

postai-je en faisant un geste désignant la rotondité du ventre de Cucu.

Celui-ci devint blanc comme un linge, mais il sut maîtriser sa colère, devant la classe qui éclatait de rire. Je n'étais pas fier du tout : je le trouvais plus fort que moi. A la fin de la leçon, il me fit signe de passer auprès de lui, et me dit avec bonté : « Philippe, apprenez à ne plus dire de ces paroles blessantes, qu'on regrette toute sa vie. » Je me mis à pleurer ; je lui demandai pardon, et nous fûmes dès ce jour très bons amis, encore que je fusse un pitoyable élève. Il me disait souvent : « Philippe, si jamais vous vous mettez en ménage (prononcer le é très fermé, à la Comtoise), vous ne serez pas capable d'additionner votre carnet du pain. » Quand je me fiançai quelque dix ans plus tard, je conduisis ma fiancée chez le père Vielle, et je lui dis : « Je viens vous présenter celle qui additionnera mon carnet du pain. » Il fut paternel et charmant.

Peu de professeurs ont laissé à leurs élèves un souvenir aussi vivant. Il mettait de l'humour et je ne sais quel sel gaulois dans son enseignement ; et sa méthode n'était point pédante. Mais il avait la manière française, selon laquelle on s'intéresse aux élèves avancés, en laissant croupir les cancre. Cependant M. Vielle, jugeant que les cancre étaient en trop grand nombre, essaya de se mettre à leur portée ; il fonda pour eux une classe spéciale, où il enseignait les éléments des mathématiques et qu'il avait baptisée *Refugium peccatorum*. Quoique mécréant, ou mieux, parce que mécréant, il adorait citer le latin évangélique, et nous disait par exemple, devant un problème embarras-

sant : « *Quaerite et invenietis. Pulsate et aperietur vobis* » : — Le nom de *Refugium* devint usuel au collège, et chacun l'employait sans rire. J'y fus quelques années, à côté de mon cher vieil ami Paul Robert¹ qui souvent me dit : « Tu sais, quand nous étions au *Refugium*... »

On peut se représenter combien j'ai donné de souci à mon père pendant ces années-là. Mes notes de classe, — on dit à Neuchâtel mes *carnets* — étaient déplorables, et je retardais de mon mieux le moment de les montrer. Il y eut un de ces bulletins — c'était le pire de tous — que mon père ne vit jamais. L'épisode que je vais conter est un des plus tragiques de mon enfance.

¹ [Le futur peintre des *Zéphyr*s, des *Oiseaux* et des panneaux décoratifs du Musée de Neuchâtel.] Voir la planche ci-contre.



DESSIN ALLÉGORIQUE DE PAUL ROBERT

à l'âge de 13 ans.

Dédié à son ami Philippe Godet en 1864.

Voir page 80.

VII

Ma mère était morte en février 1860. Quand l'été revint, mon père n'eut sans doute pas le courage de retourner à Voëns, — ou peut-être la maison n'était-elle pas vacante cette année-là. Le fait est qu'il se décida à placer à Fenin ses trois cadets avec leur gouvernante. C'était vers la fin de juin, on me fit quitter les classes un peu avant le terme de l'année scolaire, et nous partîmes, deux de mes sœurs et moi, sous la garde de M^{lle} Giobbé. Papa avait loué trois chambres dans la maison du justicier Maridor, la dernière à gauche de la route qui descend au pont du Seyon. J'ai un frais et joli souvenir des quinze jours que nous passâmes ainsi au vert, pendant la saison des foins, dans ce rustique village, que je connaissais déjà par le séjour qu'y avait fait ma mère. Fenin, au milieu de ses prairies et au pied des bois de Chaumont, avec sa charmante et poétique église située au-dessus du village, à la lisière de la forêt, avec son château d'une architecture si pittoresque, avec ses vieilles maisons à fenêtres sculptées et couvertes en bardeaux, était vraiment un des endroits les plus attrayants du Val-de-Ruz. Ceux qui le voient aujourd'hui peuvent à peine le re-

connaître. C'est qu'une catastrophe l'a ravagé. Elle a failli nous coûter la vie.

C'était par une superbe nuit d'été. Le village était endormi sous le ciel plein d'étoiles, — à l'exception d'une maison, située non loin de nous, de l'autre côté de la route : il y avait eu là une noce le jour précédent, et quelques buveurs s'y trouvaient encore attablés. Nous avons une petite bonne, Anna C., de Lignières, qui, cette nuit-là, souffrait d'une rage de dents vraiment providentielle. Dans son insomnie, elle entend un bruit singulier, un pétilllement, derrière la cloison de sa chambre, qui ouvrait sur un escalier de bois. Elle va voir et constate que l'escalier est en feu. Elle vient m'avertir. Déjà les flammes ont atteint le palier. Le feu doit avoir pris dans un tas de fagots placé sous l'escalier. Nous ne pouvons nous sauver que par les fenêtres, qui sont à une bonne hauteur, quatre mètres environ. Pas moyen de nous habiller; le feu se propage si vite qu'il gagne déjà nos chambres. M^{lle} Giobbé m'enjoint de sauter par la fenêtre de ma chambrette, qui donne du côté du nord, dans un verger. Elle sautera avec mes sœurs et la bonne par les deux fenêtres donnant sur la rue. Avec un sang-froid qu'il faut admirer, M^{lle} Giobbé se suspend en dehors de la fenêtre et fait glisser les deux fillettes (7 ans et 5 ans) le long de son corps, de façon à diminuer la hauteur de la chute. Pour moi, je jette au pied de ma fenêtre mon édredon, pour amortir le saut, et me suspends à mon tour, prêt à me laisser choir. Mais j'ai peur, j'hésite; à deux ou trois reprises je me hisse à la force des bras sur l'appui de la fenêtre. Cependant comme les flammes paraissent dans la chambre, je

me résigne à faire le saut, — ce qui ne s'accomplit pas sans que je me foule légèrement un pied et m'érafle un côté du corps assez sérieusement pour en avoir gardé longtemps une longue cicatrice.

On raconta à Neuchâtel que j'avais sauté sur un tas de fumier. J'aurais bien voulu; mais le tas de fumier était beaucoup trop distant du mur pour qu'il fût possible de s'y laisser choir. Ce qui est plus vrai, c'est que, au moment de lâcher prise, devant les flammes que j'entendais gronder, une idée traversa mon esprit : outre mes vêtements, je livrais trois objets à l'élément destructeur : un petit violon, un peu plus grand que mon Steiner, très joli instrument, dont je vois encore le bois couleur marron foncé et que m'avait prêté mon cousin Louis Godet; puis la Bible que j'avais reçue à l'Ecole du dimanche, avec mon nom et un verset calligraphiés par M. le pasteur Nagel; enfin, mon *carnet*, mon détestable carnet, que je n'avais osé montrer à mon père, et que je me réservais de lui faire signer à la veille de la rentrée... Je songeais avec un vrai soulagement à cet heureux effet d'un désastre si fâcheux pour le village de Fenin; un juge d'instruction qui eût cherché à qui profitait l'incendie aurait eu de justes raisons de m'inculper... J'étais cependant innocent du sinistre, qui avait pour cause la vengeance d'un domestique bernois renvoyé par le justicier Maridor.

Qu'on se représente une gouvernante, une servante et trois enfants, tous en chemise et pieds nus, devant une maison qui flambe, au milieu d'un village endormi. Affolés, nous remontions le village en criant : *Au feu! Il brûle!* Je ne sais comment ma sœur S. se perdit en route. Au lieu de nous

suivre, elle alla vers une maison où il y avait encore de la lumière : c'étaient les buveurs attardés, qui virent avec stupeur apparaître cette gamine en « pantet ». Elle leur annonça qu'il brûlait. Trop ivres pour comprendre, ils n'en tinrent pas compte. Un des hommes cependant, qui avait gardé son sang-froid, sortit avec elle, et dut en croire ses yeux. Il prit la petite par la main et se mit à courir avec elle vers l'église pour sonner le tocsin. Elle gravit ainsi nu-pieds tout le chemin assez long qui monte jusqu'à la lisière du bois, et je ne sais plus trop comment nous la retrouvâmes après des minutes de grande angoisse. Pendant qu'elle accompagnait le sonneur, nous nous étions réfugiés chez les demoiselles Clerc, grandes amies de notre famille, qui habitaient une jolie maison au bord de la route cantonale. L'alarme était donnée; tout le monde s'habillait à la hâte. On nous fourra provisoirement dans un lit quelconque. Mais le feu se communiquait de maison en maison avec une rapidité terrifiante. Au bout de peu de temps, une dizaine de maisons flambaient, et il fallut nous sauver de nouveau. On nous coucha sur un matelas, au coin d'un pré, à l'extrémité ouest du village. De là, je contemplais l'incendie, et ne saurais oublier cette immense gerbe de feu qui s'élevait droit vers le ciel dans le calme d'une magnifique nuit d'été. Les foins venaient d'être rentrés, toutes les granges en étaient bondées; les toits de bardeaux prenaient feu comme des tas de copeaux; cela formait un brasier grandiose.

A ce tableau s'ajoutaient les cris des malheureux fuyant de leurs demeures avec le peu qu'ils en pouvaient emporter, les mugissements du bétail qu'on s'évertuait à chasser hors

des étables, le bruit de la foule accourant des villages voisins, le roulement des pompes sur la route. Nous étions aux premières loges. Et je fus témoin de la façon ingénieuse dont M. Auguste de Montmollin, accouru avec les hommes de la Borcarderie, sauva deux ou trois maisons voisines de l'endroit où nous étions couchés. Il forma une équipe de faucheurs qui se mirent à faucher l'herbe du pré, humide de la rosée nocturne, tandis que d'autres hommes se hâtaient d'étendre cette herbe sur les toits de bardeaux : je pourrais indiquer sur place aujourd'hui deux ou trois maisons qui furent ainsi mises à l'abri des étincelles et préservées du fléau.... Combien dura notre contemplation ? une heure, je suppose. A un moment donné, des voix nous appelèrent, des figures apparurent : c'était le pasteur Henriod, de Valangin, intime ami de mon père, et son fils. M. Henriod me prit sur ses épaules, son fils se chargea d'une des petites, M^{lle} Giobbé de l'autre, et nous voilà partis pour Valangin par le sentier du bois. A la cure, on nous mit au lit et la nuit s'acheva pour nous dans un bon somme. Nous fûmes réveillés par la voix de mon père. M. Henriod, dès le petit jour, était parti pour la ville, et avait dit à papa : « Je viens t'annoncer un grand malheur et un grand bonheur : Fenin a brûlé cette nuit, et tes enfants sont en sûreté chez moi. » — Mon père s'empressa de venir en voiture nous chercher. Je restai plusieurs jours vêtu des habits d'un gamin de Fenin qu'on m'avait prêtés pendant notre court passage dans la maison des demoiselles Clerc, et je me souviens que j'étais fort humilié d'assister à la fête des Promotions habillé de vêtements qui m'allaient fort mal, et boitillant sur mon pied foulé.

Après l'incendie de Fenin, mon père m'envoya avec Georges passer les vacances d'été à la cure des Verrières. Ce fut un des plus jolis moments de ma vie. M. et M^{me} Delachaux gouvernaient avec une bonté parfaite une maison pleine de jeunesse et de vacarme. Outre leurs trois enfants, Marie, Louis et Sophie, ils avaient en pension pour la durée des vacances toute une troupe de jeunes gens dont le pasteur faisait l'instruction religieuse : c'étaient Edouard de Pury (aujourd'hui banquier à Neuchâtel) et son frère Paul (plus tard architecte, mort en 1874), puis mon cousin Jules Godet; enfin deux jeunes montagnons fort pieux, qui se destinaient au pastorat ou à la mission et s'apprêtaient à entreprendre, un peu tardivement, les études nécessaires : l'un était Théophile Droz, qui s'émancipa plus tard des croyances établies à la cure des Verrières et devint professeur de littérature française à l'École polytechnique fédérale; ce philosophe fumeux m'a laissé l'impression très nette d'un faux-génie. L'autre néophyte a été plus tard bien connu à Neuchâtel, sous le nom de Robert de Francfort. Après avoir exercé le ministère à Ste-Foix dans la Gironde, il devint pasteur de l'Église française à Francfort, puis se retira à Neuchâtel, où il partageait son temps entre les réunions édifiantes et le jeu d'échecs au Cercle de Lecture. Il était aimable jusqu'à la suavité, et parlait du bout des lèvres de façon si distinguée que nous le surnommions en famille M. Robert *tui-tui*.

Je garde le meilleur souvenir des jeux que nous faisons le soir, dans le verger de la cure des Verrières : Jules Godet excellait à conduire *la chamaille*, chaîne dont je formais le dernier anneau. C'étaient de grandes parties de *chouel* et de

mini ; on sautait sur le foin d'une hauteur égale à celle de ma fenêtre de Fenin, mais plus confortablement. Il y avait des chèvres (on disait des *kibis*), qui me divertissaient. Il y avait le grand plâne avec son belvédère qu'on gagnait par un escalier. Il y avait pour les jours de pluie un harmonium, sur lequel l'excellente Marie Delachaux me jouait un cantique dont je raffolais à cause de la mélodie, la jugeant très belle :

*De Chanaan quand verrons-nous
Les célestes rivages?*

Il y avait aussi les visites, agrémentées de « bricelets » et de tartines, chez le pharmacien M. Tattet, qui avait neuf filles, toutes laides et toutes d'une bonté délicieuse. On faisait, par les beaux jours de soleil, des courses que je trouvais magnifiques : on montait au Gros-Taureau ; on allait, par de charmants sentiers de forêt, à la Côte-aux-Fées, où le presbytère était occupé par le long, l'infiniment long M. Sillimann. Je me rappelle surtout une course à Pontarlier, où nous visitâmes le fort de Joux, et d'où nous rapportâmes certaine pâte de fruit appelée de l'angélique. Cette journée, premier contact avec la France, est restée très présente à ma mémoire.

Les grands jeunes gens de la cure des Verrières étaient extrêmement gentils pour moi, et je m'étonne aujourd'hui qu'ils aient si aimablement associé un gamin à leurs jeux. Il est vrai que je les faisais rire par les bêtises que je débitais sans relâche. Il y avait une *scie* qu'on me faisait et dont je tirais à l'occasion des effets comiques. Ma bonne vieille tante Justine Amiet, d'Yverdon, — je n'ai encore parlé qu'en passant de cette admirable vieille fille, qui nous a tant aimés, —

avait adressé à je ne sais quelle parente de Neuchâtel une lettre sur l'incendie de Fenin, où elle s'apitoyait sur le danger qu'avaient couru les petits rescapés. Ma dévote tante ajoutait qu'elle avait été frappée de voir que le petit Philippe, depuis cette nuit terrible, était resté *tout pénétré*.... Chaque fois que je disais ou faisais des bêtises, les grands me demandaient en chœur si j'étais *pénétré*. Et nous faisons de bons rires, aux dépens de tante Justine, laquelle était certainement portée à idéaliser ses neveux de Neuchâtel.

Justine Amiet, morte le 16 février 1868, était ma grand'tante maternelle, sœur de ma grand'mère Vautravers et de ma grand'tante Vouga. Comme cette dernière elle habitait Yverdon; elles y avaient un frère, ancien négociant, Louis Amiet, époux de la tante Esther, femme délicieusement bonne, mais malheureusement presque aveugle. Nous avons fait plusieurs séjours à Yverdon, et mes souvenirs d'enfance m'y reportent si volontiers, que je n'y passe jamais sans saluer du train la vieille maison de mon oncle Vouga. Elle est là « en Gleyre », tout près de la voie ferrée, très simple, mais d'aspect confortable, avec sa grande façade blanche, son grand toit brun, son joli jardin. Il n'y manque, hélas! que mon oncle Vouga, assis devant la porte et filochant; que la tendre et un peu dolente tante Marie Vouga, qui tout à la fois nous gâtait et nous morigénait; que sa fille, Louise et son mari, le forestier Perey, un colosse de six pieds, à la voix rude et au cœur d'or. Tout ce petit monde n'existe plus que dans notre souvenir. Mais ce qui dure, c'est notre reconnaissance profonde pour ces excellents parents d'Yverdon.

Je suis content d'avoir eu un oncle Vouga : j'ai connu en

sa personne le représentant d'une espèce d'hommes aujourd'hui disparue, le libre-penseur voltairien. L'oncle Henri Vouga (frère du capitaine, jadis fort connu à Cortaillod) avait certainement lu et relu l'*Essai sur les Mœurs*, le *Dictionnaire philosophique* et les *Questions sur l'Encyclopédie*. Son esprit, déjà naturellement porté à la raillerie, avait pris le pli de plaisanter sur toute chose, mais de préférence sur les choses sacrées. Sa conversation abondait en sarcasmes sur la religion et les pasteurs, en citations burlesques des Écritures. Il nous contait que le ministre d'Auvernier (le village des *bondelles*), dictait à ses catéchumènes : « Tous les hommes sont pécheurs.... A la ligne!... » Et les élèves d'écrire : *Pécheurs à la ligne*. A ces discours légers, mon père ne savait trop quel parti choisir, entre le devoir de protester contre un badinage malséant, et le respect dû à un vieil oncle par alliance. Il le priait avec beaucoup d'égards de ménager nos jeunes oreilles. Mais l'oncle Vouga, prenant un diabolique plaisir à taquiner son pasteur de neveu, poursuivait de plus belle ses calembredaines.

Il était d'ailleurs extrêmement bon pour nous. Sa vie se partageait entre la chasse et la pêche. Quand il ne pouvait ni pêcher ni chasser, il faisait du filet, ou se plongeait dans la lecture de la *Revue des deux Mondes*. Il était cultivé, mais avec le parti pris de fanatique à rebours que Voltaire a légué à ses disciples. Je me souviens avec délices qu'il m'emmena une fois à la pêche, dans son bateau, à l'embouchure de la Thielle, par un jour gris d'automne dont je crois encore humer l'air. Il avait de beaux chiens d'arrêt, qui se couchaient en rond près de lui devant les tisons de la cheminée : assis

dans son fauteuil de cuir, contemplant le feu, avec le pli narquois de sa bouche de vieux mécréant, il formait un tableau qui reste pour moi l'illustration d'une époque.

Ma bonne chère tante Marie en complétait la physionomie si caractéristique. C'était la femme de maison experte en tous les arts qui autrefois incombaient à une ménagère : je ne pense pas que personne ait fait de meilleures confitures, ni surtout du *cotignac* plus exquis. Personne ne s'entendait mieux à conserver le raisin, les pommes et les poires, à bien diriger une lessive, à tout prévoir et tout préparer pour les saisons prochaines. Il semblait que la grande affaire fût l'impeccable ordonnance d'une maison sagement gouvernée.

Mais tante Marie Vouga avait d'autres soucis plus profonds : elle souffrait moralement beaucoup. Son âme connaissait une autre « grande affaire », dont elle n'osait parler, de peur des railleries du vieux voltairien ; ses aspirations religieuses qu'elle refoulait, la sécheresse d'une vie toute remplie de soins matériels, la rendaient mélancolique. Cette disposition s'aggrava avec les années, et devint une maladie. Mon père la réconfortait avec cette délicate sollicitude qu'il avait pour toutes les souffrances ; tout comme, d'autre part, il lui arrivait de gronder respectueusement tante Justine, qui était membre de l'Eglise libre et très avancée en dévotion, mais avec une espèce de puérité de conscience.

Tante Justine était peu douée et sans aucune étendue d'esprit. Mais elle avait tenu lieu de mère à ma mère, quand M^{me} Vautravers, devenue veuve, alla en place à l'étranger ; la vieille venue, les « enfants de Caroline » étaient sa grande et perpétuelle préoccupation. C'était une fête pour elle quand

nous allions à Yverdon : elle nous recevait dans son petit et sombre appartement de la rue du Four. Tante Justine était une toute petite vieille fille, à figure ratatinée et cruellement dépourvue de grâce; elle avait une barbe rude, qui rendait ses tendres baisers peu désirables; d'esprit un peu étroit et chagrin, elle nous morigénait volontiers. Elle eût pu nous être antipathique; mais elle nous aimait tant qu'il fallait le lui rendre. Elle nous faisait asseoir dans son humble réduit, en face des portraits de tous ceux qu'elle aimait. Je vois encore celui du beau Paul Guebhard, le charmant poète, au temps brillant de sa jeunesse : il était un peu apparenté aux Amiet.

Quand j'y songe aujourd'hui, je me rends compte que l'on riait un peu de cette digne fille et de ses manies. L'oncle Vouga faisait d'elle son plastron; il la criblait d'épigrammes, elle et son Eglise libre, et pouffait à chaque mot qu'elle hasar-dait. Mais rien en ce genre n'étonnait de la part de l'oncle Vouga. Ce qui était plus grave, c'est que tout le monde, sœur, nièces, enfants, rabrouait la pauvre vieille. J'entends encore un de ses petits-neveux, alors âgé de dix ans à peine, lui dire d'un ton narquois, que l'accent vaudois semblait aggraver : « Tante Justine, tu es dans un âge très singulier ! »

Ses aventures comiques étaient connues dans la famille; et parmi toute cette parenté, que formaient les Wavre, les Châ-telain, les Pury de Clos-Brochet, on s'égayait au sujet de tante Justine. Un matin, elle achète à Yverdon du poisson frais pour l'envoyer à mes parents. Elle se hâte de le porter au bateau à vapeur, et confie le précieux paquet au capitaine, M. Pilicier; elle lui fait des recommandations sans fin, qui

agacent si bien ce marin d'eau douce, qu'il finit par donner le signal du départ. Tante Justine voit avec effroi s'éloigner le rivage d'Yverdon : elle est en petit bonnet du matin, en pantouffles jaunes et en robe de chambre à grands ramages. Le cruel capitaine refuse de faire machine en arrière et après trois heures de navigation, tante Justine débarque à Neuchâtel, et accourt chez nous, toute confuse de son déshabillé, apportant en personne ses petits poissons. La parenté s'égaya fort de sa mésaventure, et l'oncle Vouga faillit en mourir de rire.

J'ai nombre de lettres de tante Justine. Elles sont écrites avec ce dédain de l'orthographe qui distinguait les dames de jadis ; mais tante Justine n'avait pas leur esprit ; ses lettres ne respirent qu'une inlassable tendresse. Cette digne femme a certainement passé la plus grande partie de sa vieillesse à prier pour nous : n'en déplaît à l'oncle Vouga, il m'est impossible de trouver cela comique.

Une des meilleures visites que je fis à Yverdon couronna précisément ce séjour des Verrières, dont j'ai interrompu le récit pour parler de nos parents Amiet et Vouga. Mon frère Georges, dont la raison précoce inspirait toute confiance, et qui montrait déjà un remarquable « sens des voyages », avait obtenu de papa la permission de se rendre avec moi des Verrières à Yverdon par Ste-Croix et Vuittebœuf. C'était une belle et forte course ; elle m'a laissé un vif souvenir. M^{me} Delachaux, qui ne croyait jamais nous avoir assez gâtés, avait bourré nos sacs de bonnes choses. De bon matin, on nous accompagna en troupe sur le chemin de la Côte-aux-Fées ; là nous fîmes escale au presbytère, chez l'interminable

Sillimann. Puis ce fut la montée vers Ste-Croix et la descente par le chemin de la Covatannaz, où je me souviens avoir remarqué (pourquoi ce détail m'est-il demeuré si présent?) une pierre granuleuse qui s'appelle oolithe. Je me souviens aussi que j'étais bien las en arrivant dans la plaine, à Montagny; et je n'en pouvais plus quand nous sonnâmes à la porte de mon oncle Amiet, où nous devions dîner. L'heure était passée depuis longtemps : il était 2 heures après-midi. Mais la tante Esther nous réservait un gala sans pareil. Nous fîmes, aurait dit Jean-Jacques, « un dîner tel qu'autre qu'un piéton n'en fit jamais ». Et tante Esther, jugeant toujours que nous avions encore faim, nous pressait de reprendre de tous ces petits plats, sur quoi son mari, inquiet pour nous, lui dit d'un ton bourru : « Mais laisse-les donc tranquilles; *tu vois bien qu'ils sont bourrés jusqu'à la garguette.* » J'entends encore son accent. Après le somptueux repas, tante Esther nous promena dans sa voiture traînée par deux petits poneys que l'oncle conduisait gravement. C'était vraiment un pays de cocagne, et nous épuisions la coupe des délices....

D'Yverdon nous fîmes au Valentin, où nous attendait mon père. Ce fut un séjour délicieux que cette quinzaine passée chez M. Frédéric de Rougemont. Tout le monde était si bon, si indulgent pour nous! M^{me} de Rougemont, née de Mimont, était une Française fine, un peu grave, et dont la distinction nous intimidait. Ses filles, et surtout les cadettes, M^{lle} Louise et M^{lle} Sophie (devenue M^{me} de Botzheim) se vouèrent à la tâche, d'ailleurs aisée, de nous divertir. Elles avaient une petite voiture traînée par deux ânesses, répondant (ou ne répondant pas) aux noms de Friponne et de Dou-

cette. Ces ânesses furent la joie de nos journées : nous parcourions la campagne, soit traînés par elles, soit sur leur dos, avec un plaisir infini. Mais je jouissais aussi de la conversation : les propos de table de ces messieurs étaient souvent fort animés, fort amusants, et je n'en perdais rien. Je pris un jour à la conversation une petite part, qui me valut un facile succès. On me demanda ce que je voulais devenir, et je crus très spirituel de répondre : « Missionnaire ou brigand ! » On éclata de rire, on trouva ça très drôle. On avait tort ; je mentais par pose : je savais parfaitement déjà alors que je n'avais rien de ce qu'il faut pour être missionnaire et encore moins brigand. De fait, je ne suis devenu ni l'un ni l'autre, étant bien trop bourgeoisement équilibré pour donner dans aucun excès.

Ce dut être encore pendant cet été 1860, ou peut-être pendant l'été suivant, que je fis un séjour à la cure des Planchettes, où Paul Bonhôte, mon cousin germain par alliance, était pasteur depuis 1858. J'ai gardé un souvenir charmant des jours passés dans la paix de ce village un peu perdu, des jolies promenades qu'on me fit faire à Moron, au Dazenet, chez une dame Delachaux dont les bricelets étaient exquis ; puis des heures amusantes où je cassais des cailloux pour garnir le sentier conduisant du presbytère à l'église, et surtout des soirées, embellies par la lecture d'une traduction du *Reinecke Fuchs* que me faisait mon cousin le pasteur.

Pourtant, tous ces séjours si agréables ne remplaçaient pas Voëns pour mon cœur, qui y était resté, qui y est demeuré toujours. J'ai passé plusieurs étés en d'autres lieux, mais partout je me suis senti un peu en exil. Ce fut le cas en 1861

à Cressier, où d'ailleurs nous avons vécu, sous la garde de M^{lle} Giobbé, des semaines charmantes, dans la grande maison Thomas, voisine du château. Mon père, retenu en ville par ses occupations, venait nous retrouver de temps en temps, et nous faisons de jolies courses avec lui.

Je me souviens en particulier d'un voyage — c'en était un pour moi, âgé d'onze ans seulement — que nous fîmes au Val-de-Ruz. Partis le matin de bonne heure sous la conduite de M. Droz, de Cornaux, qui connaissait bien les chemins, nous grimpâmes d'abord, par la Baraque de l'Eter à la Dame, et de là nous descendîmes par Clémesin à Dombresson, d'où nous montâmes aux Planches, sur la montagne qui ferme le Val-de-Ruz au nord. Cette propriété de M. Jean de Montmollin appartenait alors à sa grand'tante, M^{me} la maïresse Perrot, née Vaucher, et mon père était grand ami du maire et de la maïresse. Celle-ci, une dame toute menue et fine mais de grand air et de politesse exquise, nous reçut avec la grâce d'un autre âge et une sollicitude à la fois touchante et originale : elle commença par nous fourrer dans le dos des linges bien chauds, pour nous épargner un refroidissement après la transpiration de la course. Je me rappelle une course au Bec à l'Oiseau, avec M. Auguste de Montmollin, ancien camarade de mon père. Et je me rappelle aussi qu'après le repas du soir, toute la maison étant rassemblée dans la salle à manger, M. le maire fit la lecture de la Bible, ou plutôt en « récita » un chapitre, car il était complètement aveugle, et ne distinguait pas une ligne du Saint Livre ouvert devant lui. Grâce à ses longues habitudes de piété, il le savait par cœur.

Je suis heureux d'avoir encore connu ce bon vieux temps

neuchâtelois aujourd'hui si loin de nous, non seulement par la distance des années, mais bien plus encore par le changement profond qui s'est accompli dans les mœurs. On ne connaît plus ni cette politesse un peu cérémonieuse et pourtant si prévenante dont la maïresse est demeurée pour moi la vivante image, ni cette piété grave, profonde, qui ignorait le doute et les objections de l'orgueil, fils du Malin, et qui répandait dans la maison je ne sais quelle sérénité confiante. Il faut avoir connu ces temps et ces gens-là pour mesurer tout ce que notre pays a perdu sous l'influence dissolvante de « l'esprit de progrès ».

C'est, je crois, dans cette même année que mon père, grand amateur de courses à pied, me conduisit aux Rasses, dans la famille DuPasquier-Brélaz : de ce belvédère, je vis pour la première fois le lac de Genève. Et je passai l'après-midi à patiner dans une grange sur des patins à roulettes, ce qui prouve que ce genre de sport, devenu fort à la mode ces dernières années, est plus ancien qu'on ne croirait.

Les vacances passées à Cressier m'ont laissé une impression lumineuse : il dut faire beau temps cet été-là. Nous allions nous promener à Bellevue, au Creux-des-Raves, où une pauvre fille idiote, qui errait en tirant la langue, bavant et poussant des cris vagues, nous faisait grand'peur. J'allais me baigner tous les jours dans la Thielle avec les gamins du village (on n'avait pas encore corrigé la rivière, qui, faisant un grand coude, passait tout près de Cressier).

Mais mon plus vif plaisir était mes visites à la gare chez mon grand ami M. Dupuis. Quel homme charmant et bon que ce chef de gare, le premier sans doute qu'ait connu



LA DILIGENCE DE NEUCHÂTEL

D'après une ancienne aquarelle.

Voir page 97.

Cressier ! Il aimait les enfants au point de me laisser fourrager librement dans son bureau ; il me permettait même de « composer » les billets. Jamais mon indiscretion n'a donné à ce digne fonctionnaire le moindre mouvement d'impatience. N'étant pas encore *fonctionnaire fédéral*, il savait sourire.

Je suis et serai toujours extrêmement sentimental. Il ne m'arrive guère de passer à Cressier sans revoir l'expression bienveillante, le regard accueillant de M. Dupuis. J'ai agacé dans ma vie assez de gens pour garder un souvenir attendri à ceux qui ont eu la bonté de m'aimer en dépit de mes défauts.

M. Dupuis me fait songer à une omission grave que j'ai commise. Je n'ai pas dit un mot de la construction des chemins de fer, à quoi se rattachent cependant plusieurs de mes souvenirs d'enfant. J'appartiens à la bienheureuse époque des diligences.

Et ceci me donne l'occasion de noter que j'ai fait en voiture postale un de mes tout premiers voyages. C'était dans l'été 1858 ou 1859, vers la fin de la vie de ma mère. Mon oncle Louis était revenu récemment de Pologne pour vivre auprès de sa mère et de sa sœur. Il avait grande envie d'un petit voyage en Suisse ; mon père se décida à l'accompagner et à prendre avec lui ses trois garçons, Georges, Henri et moi. La première étape fut le trajet Neuchâtel-Berne en diligence¹. Les trois collégiens étaient juchés derrière la grosse voiture jaune, sur l'impériale. Je vois encore la traversée du long village d'Anet, où les petits paysans, courant pieds nus après la diligence, se disputaient féroce-ment la monnaie en-

¹ Voir la planche, page 96.

veloppée de papier que nous leur jetions en abondance : cette monnaie, c'étaient de minces rondelles de bouchons coupées à cet effet trompeur pour les petits mendiants d'Anet, dont la réputation était solidement établie à Neuchâtel.

Nous arrivions à Berne après 5 ou 6 heures de course, si j'ai bonne mémoire. Après un dîner qui me parut excellent à l'auberge du Singe (existe-t-elle encore?) nous partîmes en voiture pour Thoune, où mon père avait un grand ami, très lié aussi avec la famille Bovet, de Grandchamp : c'était le pharmacien Wald, qui après avoir dirigé à Neuchâtel l'officine où opère à cette heure M. B... s'était improvisé chef d'un atelier de sculpture sur bois, industrie alors florissante dans l'Oberland bernois¹. M. Wald était un peu ce qu'à Neuchâtel on appelle un *coudet* : il entreprenait beaucoup de choses, mais sans esprit de suite. Le fait est que je l'ai retrouvé quelque dix ans plus tard à Bâle, où il tenait l'Hôtel des Trois-Rois. Il m'y reçut très bien, comme il nous avait reçus à Thoune. Avec son profil un peu comique et ses yeux ronds de perroquet, M. Wald était un fort bon homme, éminemment aimable, ainsi que sa petite dame légèrement contrefaite. Ils nous firent très gentiment les honneurs de Thoune. Nous fîmes une visite à la Schadau, dont les propriétaires (famille de Rougemont) nous montrèrent leurs admirables serres où poussaient des plantes rares, entre autres la fameuse victoria à la feuille gigantesque, qui peut porter sur l'eau le poids d'un petit enfant (je note cela comme on-nous le disait alors).

De Thoune, nous fîmes le classique tour de Lauterbrun-

¹ Le chalet de Grandchamp était, je crois, son œuvre.

nen-Wengernalp-Scheidegg-Grindelwald.... A la Wengernalp, au lieu de contempler la Jungfrau, je poursuivis à coups de boules de neige (il y avait là un repli de terrain plein de neige fraîche) un troupeau de petits cochons. On m'a reproché des années durant cette preuve de médiocrité intellectuelle et morale, dont je suis bien forcé de rougir encore. Tout ce voyage fut fait à pied, et je trouvais certaines étapes bien pénibles, encore qu'on m'eût octroyé pour soutenir mes forces un bel alpenstock sur lequel s'inscrivirent, à la marque à feu, les noms de nos glorieuses étapes. Mais il m'est impossible de retrouver au fond de ma mémoire le moindre souvenir du voyage de retour, qui a dû s'accomplir encore en diligence. Je dormais sans doute.

Le chemin de fer allait bientôt nous combler de ses bienfaits douteux. On construisait le tronçon Neuchâtel-Yverdon, et dans une de nos promenades du dimanche nous pataugeâmes bravement avec mon père dans les boues du tunnel qu'on perçait entre Trois-Portes et le Vauseyon. Je me souviens également de la construction de la ligne franco-suisse : c'était peu avant la mort de ma mère ; nous fîmes pendant les vacances des vendanges un séjour au Moulin de Bevaix, chez M. et M^{me} Borel-Blakeway ; on annonça un jour que les ouvriers travaillant au chemin de fer dans les Gorges de l'Areuse venaient de découvrir une grotte remarquable : nous allâmes en excursion la visiter. C'était la grotte dite du chemin de fer.

Je dois noter ici que j'ai vu débarquer au port de Neuchâtel la première locomotive, amenée de Zurich par le bateau à vapeur. Les journaux du temps ont sans doute con-

servé la date de cet événement, à peu près contemporain du moment où l'on bâtissait l'Hôtel Bellevue, dont les échafaudages ont souvent servi à nos jeux de collégiens. Nous formions un cercle de curieux autour des ouvriers qui posaient des rails sur la place du port et sur la rampe des Terreaux pour conduire à la gare cette machine si nouvelle pour nous ; nous fîmes escorte à la locomotive avec le même intérêt que l'hydro-avion de Buri a pu inspirer aux écoliers de 1913.

Quand je remue tout ce passé, je me dis que nous avions une riche abondance d'amis et de parents épars dans tout le pays, prêts à nous accueillir et nous dorloter. Mon père était l'objet de nombreuses et profondes affections, qu'on reportait bien généreusement sur ses enfants. Partout où il allait, on l'invitait à nous prendre avec lui, comme s'il était agréable d'héberger une troupe d'enfants qui n'étaient pas précisément plongés dans la torpeur appelée sagesse.

VIII

La chronologie n'est pas fort respectée jusqu'ici dans ces notes écrites au courant de la plume et au hasard des souvenirs. Cela n'a pas grande importance puisqu'elles ne tiendront aucune place dans l'histoire universelle et n'auront vraisemblablement d'autres lecteurs que mes enfants. Je tâche cependant de faire régner dans mon récit un certain ordre : il a retracé jusqu'à présent les souvenirs de ma première enfance et de mes premières années d'école, jusqu'à la mort de ma mère. Une autre phase de ma vie commence avec le second mariage de mon père, la reconstitution du foyer et le changement qui s'opéra en moi sous l'effet combiné des années et des circonstances.

De 1860 à 1862, je fus placé sous l'influence fort salutaire de Paul Godet. Ce brave cousin a droit à toute ma reconnaissance. Né en 1836, de quatorze ans plus âgé que moi, il nous fut comme un frère aîné, indulgent et patient. Je ne le connus guère que vers 1858, lorsqu'il revint de Berlin — où il étudiait les sciences naturelles, — pour prendre en mains la 3^{me} classe du collège latin ¹. Un de mes souvenirs très anciens —

¹ [Il devint plus tard aussi professeur à l'Université et directeur du musée d'histoire naturelle.]

une de ces lueurs qui traversent l'obscurité des années d'enfance — me montre dans le verger Gallot, au faubourg du Crêt, Paul Godet, jeune étudiant en vacances, se baissant pour ramasser une prune; je vivrais trois cents ans que cette vision serait là devant mes yeux. Pourquoi? C'est le mystère de notre cerveau.

Quand nous eûmes perdu notre mère, Paul vint beaucoup à la maison, et surveilla même de façon régulière mes travaux d'école. Auparavant déjà, il prenait intérêt à moi, à nous tous, et papa lui envoyait à Berlin des détails sur chacun d'entre nous. Je retrouve ces lignes qu'il lui écrivait le 21 mai 1858 :

« Tout va bien et chez toi et chez moi. Alfred [frère cadet de Paul] va bien au collège. Mon petit Henri aussi. Ils se disputent les premières places. Georges me fait bien plaisir ¹. Je sens son cœur se développer, s'épanouir en Dieu. C'est celui de mes enfants dans lequel le développement religieux me semble le plus sérieux, quoiqu'il ait à combattre contre de grands défauts. Il implore ardemment le secours de Dieu, et Dieu lui aide. Pour Philippe, toujours bataillard, étourdi, à la repartie prompte comme l'éclair, passablement égoïste, et pourtant, sous une enveloppe de roc, un feu secret qui brille dans ses yeux et qui s'échappe à de rares intervalles pour se recouvrir de glaçons, c'est un étrange petit être.... C'est celui de mes agneaux qui m'inquiéterait le plus. »

J'entrai dans la classe de Paul Godet en automne 1860. J'y avais des camarades en général plus âgés que moi, tel Robert

¹ Il avait alors de 13 ans à 14 ans.

Comtesse¹ : mes relations cordiales avec lui datent d'alors ; elles ont survécu à notre séparation. Car à la fin de l'année scolaire, tandis que ma « volée » passait en seconde latine, Paul Godet, me jugeant trop enfant et sentant que son influence m'était bonne, conseilla à mon père de me laisser encore une année dans sa classe. Je doublai donc la 3^{me} latine.

Mon année scolaire 1861-1862 fut marquée par un événement dont les conséquences ont été considérables pour notre famille. Mon père n'avait pas la main heureuse avec nos gouvernantes. Après l'acariâtre Barbezat, M^{lle} Giobbé n'avait pas su se faire aimer de nous. En revanche elle s'était mis en tête de faire la conquête de mon père, et il ne lui eût point répugné d'épouser un veuf chargé de six enfants. Quand M. le pasteur Perret l'eut rendu attentif au manège assez visible de la gouvernante, mon père comprit qu'il fallait prendre le parti de se remarier.

Son choix fut guidé par celui que ses filles aînées semblaient avoir fait pour lui : déjà avant la mort de notre mère elles avaient été placées sous l'influence et la direction de M^{lle} Alioth, qui tenait un pensionnat fort achalandé dans la maison dite Hôtel Fauche, ou Hôtel du Faubourg. Mes sœurs s'étaient fort attachées à M^{lle} Alioth. Moi-même je la connaissais assez bien, car chaque dimanche, après le catéchisme, j'allais voir mes sœurs à leur pension et jouer avec leurs camarades, parmi lesquelles je n'ai garde d'oublier une blonde d'une exquise et riche beauté et d'une gentillesse accomplie, qui s'appelait Mathilde D. Cette jeune Française, apparentée,

¹ [Le futur conseiller fédéral, né en 1847.]

si je ne me trompe, aux Lambelet des Verrières, est morte en 1870 d'une maladie infectieuse contractée en soignant les blessés. Je garde dans mon souvenir sa charmante image, à laquelle je pense toujours en relisant cette phrase des *Confessions* de Rousseau : « Elle avait cet air de douceur des blondes, auquel mon faible cœur n'a jamais résisté. »

Le mariage eut lieu le 23 mai 1862. Il fut béni dans le temple d'Engollon, par Paul Bonhôte, alors pasteur de ce village. Nous y étions tous, et l'après-midi vinrent nos cousins du faubourg avec les pensionnaires, entre autres les deux frères Sandoz, nos amis d'enfance.

Après quelques jours que nos parents passèrent à Voëns, la vie de famille reprit son cours. Ce fut un grand soulagement pour nous de sentir l'ordre rentré dans la maison. L'été 1862 fut une fête pour mon cœur : nous le passâmes à Voëns. Mais il me fut d'autant plus pénible de reprendre le collège en septembre. On me mit en pension chez ma grand-mère Godet, où je pleurais le soir dans mon lit en pensant à la ferme et aux champs.

J'entrais dans la classe du redoutable M. Borel-Favre, plus connu sous son surnom de Nasica. Surnom compréhensible : M. Borel arborait un nez qui n'eut d'égal en longueur que celui de son frère Louis Borel, le vénéré pasteur de Colombier. Pendant une leçon, au début de son enseignement, il avait prononcé et expliqué le nom de Scipion Nasica, qui fut saisi au vol par ses élèves ; les écoliers neuchâtelois ont toujours excellé dans le choix des sobriquets ; celui-ci dura quarante ans, et remplaça presque complètement pour la gent écolière le nom véritable. Ainsi le goupil devint Renard.

A Neuchâtel, d'ailleurs, les surnoms sont indispensables pour distinguer les nombreux Borel dont nous jouissons. Nous avons eu au collège, outre Borel Petit-Monstre, déjà rencontré, et Nasica, déjà nommé, Borel Six-Pouces et Borel-Cupidon. Je retrouverai ce dernier dans la suite. Quant à Six-Pouces, nous l'aimions et le respections, et il le méritait bien; mais cela ne nous empêchait pas de rire un peu de sa petite taille et de le désigner par un sobriquet approprié à un homme aussi court sur jambes. C'était un maître d'écriture excellent que Borel Six-Pouces; et si honnête, si droit, si pieux, d'une piété qu'on sentait vraie et profonde! Il calligraphiait au tableau noir, en une bâtarde admirable que nous nous efforcions d'imiter : « Où irais-je loin de ton esprit? Où fuirais-je loin de ta face? » — et toute la suite de cet admirable psaume sur la toute-présence de Dieu.... Il nous relisait d'une voix émue cet émouvant modèle d'écriture. Cela nous faisait impression.... Nous nous amusions bien un peu à taquiner Six-Pouces en nous passant le « carré » et le crayon destinés à régler notre papier : au cri « carré et crayon! » ces deux objets, projetés d'une main vive, glissaient d'un élève à l'autre dans la rainure de la table, et cela faisait un bruit qui nous charmait. Cependant ce bruit n'allait pas jusqu'au désordre, parce que nous respections Six-Pouces. — Nous l'admirions aussi, lorsque nous le retrouvions aux Bains du Crêt. Car ce petit homme gras, excellent nageur, nous étonnait par la longueur de son souffle : il pouvait demeurer *deux minutes* (je dis *deux minutes*) sous l'eau. Une supériorité de ce genre suffit pour imposer un homme à l'estime des écoliers. Six-Pouces a laissé une descendance qui n'a point passé

inaperçue : son fils Eugène Borel devint conseiller fédéral en 1872 et son petit-fils est un jurisconsulte qu'on tient pour éminent à Genève et à Berne.

Je reviens à Nasica. Ce maître redouté ne me fut pas le moins du monde antipathique. Tout au contraire, il m'arriva dans sa classe une chose extraordinaire : je pris goût au travail, je m'intéressai à quelque chose. Sans avoir un enseignement très séduisant, ni très original, M. Borel donnait des leçons claires, précises et très substantielles. Il réussit, je ne sais comment, à m'intéresser ; je mordis brusquement au latin avec un appétit incroyable. En même temps, les leçons de littérature du papa Larsche m'intéressaient malgré lui et parce que littérature.... Bref, je commençai à être autre chose qu'un vulgaire cancre. Dès ce moment, je connus les succès d'examen, et je remportai quelques prix, en particulier celui de latin et de composition française. J'étais « décroché », comme on dit. Malheureusement je ne pus regagner le temps perdu, ni acquérir ce que j'avais négligé d'apprendre : de là mon extraordinaire ignorance en beaucoup de choses, et surtout en histoire et en géographie. Pendant des années, j'avais complètement négligé ces branches ; j'en étais venu à tromper odieusement mon père : quand il s'informait chaque soir de mes devoirs d'école, je lui indiquais une tâche beaucoup moindre que celle qu'on nous avait réellement assignée ; si bien qu'en géographie, j'en étais encore au Sénégal, quand mes camarades en étaient déjà à la Suède!...

Tout changea à partir de la seconde latine. Je connus le plaisir du travail et le charme de l'étude. Il m'arriva d'être le second de la classe : peut-être fussé-je parvenu au premier

rang, si je n'avais eu pour camarade Richard Ploetz, fort en thème, à qui la première place appartenait infailliblement. Fils du fameux Ploetz, qui a publié tant de manuels fort répandus en Allemagne, il passa avec un de ses frères deux ou trois ans au collège de Neuchâtel et habitait chez mon oncle Charles : nous étions liés, ou plutôt il s'était attaché à moi ; plus tard, il m'écrivit d'Angleterre, où il poursuivait ses études, des lettres nombreuses auxquelles je répondais docilement, mais qui m'intéressaient peu. Il n'y avait en lui ni véritable chaleur de cœur, ni élévation d'esprit. J'ai connu quelques Allemands de cette espèce. Ils étaient du nord.

J'ai une lettre que m'adressa quelques années plus tard M. Borel-Favre, où il résume ses impressions sur l'élève que je fus chez lui : elles ne sont point trop fâcheuses ; comparé à ce que j'étais dans les classes précédentes, je pouvais passer pour m'être sérieusement amendé. Ce qui avait confirmé cette orientation nouvelle de ma volonté, c'était certainement le retour à une vie de famille qui nous avait manqué longtemps.

Au mois d'octobre 1862, je vis pour la seconde fois l'incendie de très près. Le feu prit dans une des maisons de la cour Morel¹, une après-midi, vers 4 heures. L'alarme fut vive pour nous, qui étions proches voisins. Mon père a raconté ce petit drame dans une lettre que j'ai donnée dans mon *Frédéric Godet* (p. 333-334). Pour moi, il fut riche en épisodes comiques : il y eut d'abord le burlesque fantoche qui commandait alors la police locale, à savoir le gros Alphonse Favre, surnommé Durus, lequel crut devoir faire l'important. Afin

¹ Au bas des Terreaux.

de se montrer à la foule, il se mit à gravir une échelle appliquée contre la maison; mais Durus était obèse et l'échelle, très flexible, avait un balancement redoutable. Durus n'osa poursuivre; il s'arrêta, puis, après une conversion savante, qui mit en pleine valeur sa silhouette de poisson-lune, il contempla la foule, qui le regardait sans rire; et avisant le garde-policie Gascard, il lui adressa, pour se donner une contenance, cet ordre de forme familière, en montrant la foule : « Gascard, prends voir ces femmes, *épi* tu les foutras aux chaînes¹. » Nous nous amusâmes fort aussi de voir accourir les amis de papa, chacun avec sa préoccupation particulière. M. Prince, essoufflé, demandait : « Avez-vous sauvé le St-Jean² ? » Et M. le pasteur Diacon, sans se départir de sa solennité coutumière, disait : « Les sermons de M. Godet ! Sauvez les sermons ! » — Le fait est qu'on mit en lieu sûr ce que nous avions de plus précieux. Et nous étions prêts à aller camper n'importe où, quand, malgré Favre-Durus, les pompiers réussirent à se rendre maîtres du feu.

C'est une année plus tard (automne 1863) que j'entrai en première latine, où les choses n'allèrent pas trop mal pour moi. J'eus pour maître Jules Wuithier.

C'est une figure bien originale que celle-là, originale, et même insaisissable : je n'ai jamais su au juste ce qu'il fallait penser de cet homme séduisant et n'ai jamais pénétré ce qu'il était au fond. Sa mort prématurée (il est mort en 1878, âgé de 40 ans) a été à bien des égards un malheur public; comme directeur des écoles municipales, il exerçait une

¹ Les chaînes ou files de personnes qui passaient les seaux d'eau.

² [Le manuscrit du *Commentaire de l'évangile de St-Jean.*]

grande influence au profit de la culture de l'esprit, qu'il aimait avec un enthousiasme désintéressé. Après quoi, nul ne peut, je crois, se flatter de l'avoir bien connu. Il était fils d'un notaire de La Chaux-de-Fonds, c'était une figure frappante que la sienne : son front très vaste et très élevé était ombragé d'une abondante chevelure noire qu'il rejetait en arrière par un mouvement de tête qui nous amusait fort. Son profil anguleux, toujours rasé, de lignes nettement arrêtées, son teint pâle qui faisait valoir des yeux noirs très vifs, un certain dandinement de dilettante dans sa démarche, l'accent de sa parole, qui n'était ni neuchâtelois, ni français, mais *sui generis*, son vocabulaire imprévu et pittoresque, une sorte d'ironie bienveillante et cordiale qui lui était particulière, la drôlerie à la fois solennelle et bouffonne de sa plaisanterie, alternant avec de superbes envolées platoniciennes, tout cet ensemble de traits, d'habitudes, de tics, de manies et de dons brillants faisait de Jules Wuithier une figure tout à fait à part. Mon sentiment, confirmé par l'expérience, est qu'au fond il était très sérieux et très bon. Mais il y avait certainement dans son cas un brin de pose et une certaine affectation d'attitude. Et, chose étrange, c'est justement par là qu'il charmait et séduisait.

Je l'avais connu dès l'enfance : Jules Wuithier était le bras droit de M^{lle} Marianne Borel, qui tenait une pension de jeunes gens où mes amis Jeanmaire, Fearon et d'autres passèrent une partie de leur temps d'études. Jules Wuithier, étudiant en théologie, vers 1860, portant avec coquetterie sa casquette verte sur sa chevelure opulente, surveillait les pensionnaires, parmi lesquels était Auguste Borel, de Couvet,

dont j'aurai à parler dans la suite. Le dimanche, en hiver, quand il gelait, c'est M. Wuithier qui avait pour tâche de conduire la bande patiner au Grand Marais, non encore desséché. Ce fut un mémorable jour pour moi que celui où mon père me permit de me joindre à une de ces expéditions de la pension Borel; je me souviens qu'il me dit en souriant : « Patiner au Grand Marais, c'est la consécration du patineur ! »

Quand j'y songe, je me rends compte que nous accomplissions là une petite prouesse : on partait à pied, en sortant du catéchisme, vers neuf heures et demie du matin; on marchait jusqu'au bord de la Thielle, qu'on passait en bateau à la Poissine. Dans cette vieille et pittoresque auberge, dont la jolie tourelle d'angle existe encore et où il y avait une salle basse ornée de superbes boiseries sculptées¹, on se faisait servir de la soupe; puis on mettait ses patins au bord du Grand Marais, dont l'immense étendue couverte d'une glace incomparable s'offrait à nos ébats. A la nuit tombante, on regagnait la Poissine, on buvait un grog, on repassait la rivière, et l'on faisait derechef deux lieues à pied pour rentrer au logis : en somme, on avait été tout le jour sur ses jambes et en perpétuel mouvement. Aujourd'hui on prendrait train ou tram à l'aller et au retour, et peut-être ne se contenterait-on plus du maigre dîner de la Poissine.

Jules Wuithier m'avait pris à gré dans une de ces courses dominicales; il m'aimait surtout comme fils de mon père, et d'autre part mon père s'était attaché à cette originale et riche

¹ Elles ont été achetées par M. Léo Jeanjaquet et transportées dans son château de Cressier.

nature; il l'a qualifié dans une lettre de « charmant, excellent, délicieux jeune homme, chez qui le cœur, l'intelligence, l'imagination sont plus exquis l'un que l'autre ». (*Fréd. Godet*, p. 336.) Vers 1865, Jules Wuithier devint le gendre de M. Prince, notre vénéré professeur, et ce fut entre lui et mon père un lien de plus.

Quand j'arrivai dans sa classe en automne 1863, il me reçut avec un sourire d'ami. Je résolus de le contenter. J'étais pourtant bien mélancolique lors de cette rentrée au collège : nous avions renoué dès 1862 la tradition de Voëns, nous y passâmes derechef quatre étés consécutifs, jusques et y compris l'été lumineux, entre tous, de 1865. Et parmi les heures les plus tristes de mon enfance, je compte celles où je devais, en ces années de collège, reprendre avant la famille le chemin de Neuchâtel. Je souffrais plus qu'on ne le croirait possible de l'idée que c'en était fini de Voëns pour de longs mois, que je ne verrais plus la vieille Lise, qui me gâtait, que je n'entendrais plus l'accordéon d'Henri Grau, que je ne garderais plus les vaches au fond du vallon!

Je regrettais aussi, de Voëns, mes bonnes heures de lecture. Car j'avais enfin pris goût aux livres. La petite maison de la cour, que nous habitions encore à cette époque, contenait une bibliothèque : il y avait un Buffon, illustré et relié en jaune crème, dont je revois encore les innombrables volumes, que je ne fis que feuilleter; et il y avait un Corneille, un fort beau Corneille, avec de bonnes gravures sur acier. J'y fourrai le nez, et n'en sortis plus! Je m'étonne un peu aujourd'hui d'avoir pu lire avec autant d'intérêt *Mélite*, *la Veuve*, *la Galerie du Palais*, *la Place royale*, *Clitandre* et le

Menteur. C'était ce qu'on appelle prendre les choses par le commencement.

Je crois être encore couché à plat ventre sur le toit de la tonnelle à l'ombre d'un des tilleuls, à côté de notre maison, lisant je ne sais laquelle des pièces que je viens de nommer, lorsque des voix se font entendre sur le chemin qui longe le jardin potager, et deux voyageurs paraissent à l'angle du mur : un grand monsieur à lunettes d'or et à barbe rousse, et une fraîche et jolie demoiselle de quinze ans. C'étaient Charles Secrétan¹ et sa fille Charlotte (M^{me} Larguier), grande amie de ma sœur Bertha. Ils venaient nous demander à dîner.

De ce temps-là, on ne s'annonçait pas, on n'attendait pas d'être invité, on venait, on tombait chez les gens sans prévenir, chez nous surtout, car l'humeur hospitalière de mon père était connue au loin à la ronde; et l'on sut bientôt que la seconde M^{me} Godet, de santé aussi robuste que celle de la première était chancelante, ne demandait qu'à faire les honneurs de la maison, qu'elle dirigeait avec un sens pratique remarquable.

Aussi mon père ne se faisait-il pas faute de dire à tout venant : « Venez me voir à Voëns ! » Et l'on venait, sûr d'être accueilli aimablement et sustenté copieusement. Que de gens, plus ou moins illustres, nous avons vu défiler dans cette salle à manger à plafond bas, et si peu somptueuse, qui forme l'entresol de la petite maison ! J'y vois encore, outre Charles Secrétan, tous les amis de mon père : j'y vois Arnold Guyot, le grand savant d'esprit si gracieux et si humble ; j'y vois Rosseeuw-St-Hilaire ; j'y vois des prédicateurs renommés à

¹ [Le philosophe vaudois.]

Paris, tel le pasteur Montandon, qui faillit en venir aux mains avec mon oncle Charles à propos de la Pologne, dont il était l'enthousiaste défenseur, tandis que mon oncle ne croyait pas beaucoup à la nécessité de l'émancipation des peuples opprimés.... J'y vois, dans cette salle à manger, toute notre famille réunie autour de ma grand'mère, le 9 août, son jour anniversaire; la famille d'oncle Charles et tous ses pensionnaires étaient de la fête : où diantre dînait tout ce monde? Je cherche vainement aujourd'hui à me le représenter. Il y avait un piano dans cette petite chambre; et je me souviens qu'une fois, notre cousin Léopold Lenz étant présent, fut prié de jouer, et joua longtemps, et délicieusement, tandis que toute la famille, ayant transporté les chaises dans la cour, et groupée sous la fenêtre, prenant le café, applaudissait le merveilleux virtuose, qu'un journal viennois a un jour appelé « le poète du piano ».

Il est temps de reprendre mon récit. J'en suis resté à ma rentrée en ville, en automne 1863. Je fus placé en pension chez M^{me} Delachaux, dont le mari, ancien pasteur des Verrières, et qui venait d'être installé pasteur à La Chaux-de-Fonds, avait été frappé en chaire d'une attaque d'apoplexie. Sa fille Marie devait épouser l'année suivante Paul Godet et devenir notre très chère et bonne cousine.

M^{me} Delachaux habitait la maison Pourtalès-Pury, faubourg de l'Hôpital, 5. Il y a dans le fronton de cette maison une lucarne en œil-de-bœuf qui est celle de la très petite chambre haute où je passai quinze jours à trois semaines en attendant la rentrée en ville de la famille. M^{me} Delachaux, la bonté même, me choya. Les pensionnaires étaient gentilles;

il y avait la sœur de mon ami Paul Robert et une demoiselle Houriet, du Locle, laquelle ne manquait pas de vivacité d'esprit.... Bien gâté, bien entouré, je mourais pourtant d'ennui, je ne pensais qu'à Voëns, où était mon cœur; et je n'avais d'autre consolation, en attendant le dimanche, que de grignoter les petites poires minuscules (sept-en-gueule) ramassées sous le vieux poirier sauvage, au bord du chemin herbeux qui descend du côté des Roches. Ce vieil arbre, je l'aime comme un être humain. Les petites poires sont atroces; mais elles avaient le goût de Voëns; je n'en demandais pas plus.

Heureusement, j'avais mordu sérieusement aux études littéraires l'année précédente, et ce zèle trop récent ne se démentit point en première latine. Sans doute, les leçons de rhétorique de M. Larsche n'étaient pas bien transportantes; il se bornait à nous lire et à paraphraser le vieux cours de rhétorique du pasteur l'Eplattenier, qui fleurissait à Neuchâtel vers 1825, et qui était du classicisme le plus vieillot et le plus rance. M. Larsche nous enseignait la différence qu'il y a entre le *sublime* et le *beau*, le premier étant le fruit du *génie* et le second le produit du *talent*.... Il nous révélait le mystère des tropes, faisait passer sous nos yeux ces figures appelées litote, catachrèse, synecdoque, hypotypose et métonymie.... Aujourd'hui, il n'y a pas un étudiant en lettres qui les connaisse même de nom: plutôt au ciel que ces notions inutiles fussent remplacées pour eux par une science plus solide.

M. Larsche était le moins littéraire des hommes, mais bon homme, encore qu'il eût par moments de terribles accès de colère; car s'il avait bon cœur, il était de complexion forte et de tempérament violent. C'était un vieil ami de collège de

mon père. On contait sur lui des anecdotes amusantes du temps de ses études de théologie. Ses camarades s'égayaient volontiers à ses dépens, parce que sa bonhomie souffrait gentiment les quolibets. Ils prétendaient qu'on lui avait proposé pour texte de son premier exercice de prédication ce verset de la Genèse : « Et au bout de quarante jours, *l'arche* resta à sec.... » Ces plaisanteries ecclésiastiques abondaient autrefois dans le pays d'Ostervald. On assurait que le pasteur Savoie avait prêché son premier sermon sur ce passage de l'Évangile : « Si aujourd'hui vous entendez *Sa voix*, n'endurcissez point vos cœurs. » M. Larsche n'avait nullement des allures solennelles; tout au contraire. Il desservit quelque temps la paroisse de Couvet, et l'on rapporte qu'un matin de Pâques, se rendant en robe au Temple, et voyant dans la rue des enfants qui « piquaient » les œufs, il s'approcha, retroussa sa robe, s'accroupit auprès d'eux, posa à terre sa liturgie, et leur montra comment on doit s'y prendre pour « piquer » correctement. M. Larsche avait gardé une certaine simplicité enfantine; d'autre part, il était bon vivant, en tout bien tout honneur : le jour où il touchait son trimestre, il allait s'acheter un bon cigare de choix, qu'il fumait avec délices. Il était le convive le plus amusant. Ayant passé plusieurs années en Russie comme précepteur chez un prince Gortschakof, il avait rapporté de là-bas toute sorte d'anecdotes, qu'on lui demandait en toute occasion et qu'il contait avec un plaisir toujours nouveau. Celle du Coureur de Prague (qui n'est pas de qualité très fine) était son triomphe. Mon ami William Wavre était seul à la savoir encore; elle a disparu avec lui.

M. Larsche ne parlait qu'avec la plus grande considération du « Czar de toutes les Russies » ; il avait rapporté à Neuchâtel des idées d'autocratie qu'il transportait dans la littérature. Il foudroyait les romantiques, et leur opposait le sage Boileau avec un ton d'autorité qui nous faisait prendre en exécration le « législateur du Parnasse ». Mais en même temps il nous faisait apprendre par cœur l'*Art poétique*, ce qui nous permit plus tard de rendre justice au savoureux écrivain : nous n'avons eu, pour l'aimer, qu'à nous souvenir.

Il y a dans le *Cœur et les Yeux*, un morceau où je me suis inspiré du souvenir de M. Larsche : c'est le *vieux maître* ; j'y ai fait revivre ses étroits préjugés classiques. Je dois ajouter qu'à ce souvenir j'en ai mêlé un autre, celui de M. Humbert, mon premier maître d'arithmétique, à qui j'avais donné bien des sujets de plainte. Désespérant de m'enseigner les quatre règles, il m'apostropha un jour en ces termes (j'avais alors 8 ans) : — « Sieur Godet, il y a dix ans que vous devriez être apprenti dans l'échoppe d'un savetier. » — « Alors, répliquai-je, j'aurais dû y entrer à moins deux ans ! » — Il me mit à la porte. Mais, comme à la mort de ma mère, il avait eu pour moi un regard où j'avais deviné son cœur, je ne résistai point, quand j'appris qu'il était mourant, à l'envie de le revoir. C'était en 1867 Il fut singulièrement touché de ma démarche, son émotion me le prouva, et il m'adressa des paroles paternelles et un Au revoir ! que je ne saurais oublier. J'en fis autant envers le père Larsche : quand je le sus près de sa fin, je lui fis une visite dont le ton général est bien celui que j'ai rendu dans le *Vieux Maître*.

Avec le père Larsche, nous commençâmes à faire des

vers. C'était un enseignement régulier, donné à tous, même à ceux qui étaient nés poètes. Chacun devait, en ce temps heureux, apprendre les règles de la versification : on n'eût pas admis qu'un homme cultivé ignorât, comme on n'eût point supposé qu'un élève du collège classique pût ignorer la technique du vers latin. Nous faisons chaque semaine des exercices de vers latins et de vers français, les premiers à l'aide du *Gradus ad Parnassum*, les seconds à grands coups de réminiscences, soutenues par le *Dictionnaire de rimes*. Cela a l'air bien artificiel et puéril : qu'on ne s'y trompe point cependant, cette gymnastique servait puissamment à développer l'intelligence littéraire des élèves, à les doter d'une certaine culture latine qui ne se perdait jamais complètement en eux et les différenciait des vulgaires philistins et des cuistres dépourvus de lettres. Ce n'est pas en vain que nous apprenions notre petit manuel de prosodie, avec tous les exemples classiques dont il foisonne. Evidemment, on peut sourire de ce bagage de collège, qui nous accompagnait si bien dans la vie qu'aujourd'hui encore on peut reconnaître les anciens élèves du collège latin de Neuchâtel aux citations latines — toujours les mêmes — qui émaillent leurs discours ou leurs écrits. Ils disent : *Principiis obsta....* Ils disent : *Donec eris felix....* Qu'on se moque d'eux si l'on veut ; mais qu'on veuille bien tout de même reconnaître qu'il est honorable pour un pays d'avoir, pendant de longues séries d'années, offert à sa jeunesse le trésor de la sagesse antique sous l'admirable forme dont Ovide, Virgile ou Horace l'ont revêtue.

Aujourd'hui, quand je cite quelque vers de l'*Enéide* ou

des *Épîtres*, mes élèves du Gymnase littéraire ouvrent de grands yeux et ne savent ce que cela veut dire : on ne leur apprend plus rien par cœur, bien entendu, car apprendre par cœur est contraire à la dignité de l'homme et du citoyen. On ne leur enseigne pas davantage à écrire les vers latins ni les vers français, puisque cela ne sert à rien. Aussi ont-ils inventé le *vers libre*, qui supprime les règles qu'ils ignorent. Quand ils s'avisent de s'y conformer, ils font fautes sur fautes ; et quand ils s'en affranchissent, alors ils pondent une prose inintelligible dépourvue à la fois de rimes et de raison, mais qu'ils coupent en lignes inégales et qu'ils intitulent : poème. On m'a affirmé qu'il y a des gens qui s'y laissent prendre, ce qui prouve à quel point l'inculture tend à devenir universelle.

Le père Larsche exigeait de nous une demi-douzaine de vers chaque semaine ; mais il les fallait corrects ; et il n'aimait pas qu'on en écrivît davantage : je reçus des réprimandes pour avoir livré 18 vers, et m'attirai cet avertissement du gendarme du Parnasse :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Alors, pour me soulager de l'abondance coupable de mon inspiration, je la partageai avec ceux de mes camarades qui ressentiaient moins que moi « l'influence secrète » : en d'autres termes, je promis à Guillaume de Montmollin et à deux ou trois futurs ingénieurs un tribut hebdomadaire de six vers, en échange duquel ils me payaient un petit cornet de figues ou de raisins secs chez l'épicier Margairaz, dont la boutique avoisinait le collège.

110 J'avais aussi une vraie rage d'écrire des vers latins, exer-

cice que nous pratiquions chez M. Wuithier. Non content de composer des hexamètres et des pentamètres, comme le commun des mortels, je me lançai à pleines voiles dans la métrique d'Horace, et repris tous les rythmes de ses odes : j'écrivis des vers alcaïques, saphiques, et d'autres encore. C'est ainsi en particulier que je chantai les vendanges en vrai bourgeois de Cortaillod, dans des strophes que Jules Wuithier ne trouva point mauvaises. J'avais le diable au corps : la littérature m'avait conquis ; et je jouissais prodigieusement de mes exercices de poésie. Il me semble être encore assis à la table de travail où j'écrivais mes premiers vers français, les plaintes du bonhomme Job :

*La fureur du Dieu fort sur moi s'est déchaînée,
Et sur son serviteur, brebis infortunée,
Elle laisse tomber le poids de la douleur,
Et le force à fléchir sous son affreux malheur....*

Que cela est plat, Seigneur ! Mais comme c'est correct ! Pas une faute dans ce début. Ah ! M. Larsche nous enseignait bien les règles !

Aux examens de fin d'année 1864, on nous donna pour sujet de composition les *Hirondelles*, qui à ce moment (fin juin) menaient grand bruit autour du collège. Je traitai le sujet en vers, et c'est avec une extrême facilité que j'écrivis un morceau plein de sentiment, que je voudrais bien relire aujourd'hui : il devait, si mon souvenir ne me flatte pas, avoir des qualités de fraîcheur, de sincérité et de mouvement qui frappèrent mes juges : on me donna le prix. J'eus aussi le prix de chant et de latin, si ma mémoire est fidèle. Le prix

de chant, c'était le livre qui, de tous les livres que j'ai lus, a produit sur moi l'impression la plus décisive : *Les Chansons lointaines*, de Juste Olivier.

La jeune génération actuelle tient ce poète pour nul et non avenu. Elle a tort, — ou c'est moi qui suis dépourvu de tout sentiment poétique. Mais non, je m'y entends aussi bien que ces jeunes messieurs. J'ai l'expérience intime de la richesse poétique contenue dans les *Chansons lointaines*, et dans les *Chansons du soir*. Ces recueils ont remué mon âme si profondément, que pendant plusieurs années je suis demeuré comme envoûté par leur charme mystérieux. J'avais quatorze ans, c'est vrai, quand je fus ainsi conquis : à cet âge on peut fort bien être ébranlé jusqu'au fond de son être par une œuvre très médiocre, et par un art inférieur. La révélation de la beauté peut nous venir d'une œuvre dénuée de vraie beauté. Oui, oui, j'en conviens. Mais ce qui est très particulier dans mon cas, c'est que, obéissant à une sorte d'instinct littéraire, j'exerçais parfaitement ma critique sur ce livre que j'aimais tant. J'avais fait d'emblée mon triage, laissant de côté, après une première lecture, beaucoup de pièces du recueil; supprimant, dans celles que je retenais, nombre de ces strophes mal venues, de ces vers contournés, soit recherche, soit simplement maladresse du poète; je pestais, moi beau premier, contre le tortillage d'Olivier, et cette espèce de niaiserie enfantine qui dépare quelques-uns de ses meilleurs poèmes. Je sentais cela si distinctement, qu'en le lisant à haute voix à ceux qui m'entouraient, pour leur faire partager mon admiration, je savais parfaitement sauter tel passage, escamoter telle expression maladroite, en

un mot jeter le manteau de Noé sur l'objet de mon affection. Mais ce que j'y trouvais, c'est ce qui en effet s'y trouve : un sentiment poétique intense, très souvent revêtu d'une expression originale et toute personnelle. Olivier n'est pas un grand poète; il est une *source de poésie*; source un peu mystérieuse et cachée, qu'il faut aller chercher, mais profonde et pure, et qui sourd en murmurant d'une âme toujours émue, toujours sincère, à la fois souriante et douloureuse. Tout cela, je ne l'ai pas rêvé, puisque je l'ai vécu.

Cet été 1864, qui fut pour moi l'été d'Olivier, m'a laissé un souvenir exquis. Je lisais et relisais ces chansons : *La Belle passant au soir*, le *Voile de neige*, la *Mère du Soldat*; je savourais le *Luth sauvage* (chose exquise et rare), mais sans jamais être dupe des passages d'une préciosité un peu mièvre. Tels ces vers du poème des *Campagnes*, où l'héroïne va cacher son chagrin d'amour dans un champ de blé où elle enfouit sa tête :

*Elle pleura longtemps. Et les tiges penchées
Par ce jour calme et chaud s'étonnèrent de voir
Des gouttes humecter leurs pailles desséchées,
Sans que le ciel les fît pleuvoir.*

Détestable! n'est-ce pas? Mais en face des champs de blé de mon vallon, où je lisais ces vers, je la voyais, la pauvre fille, s'affaler parmi les épis, — mouvement, remarquez-le, qui ne manque pas d'un poignant réalisme rustique. Et je n'avais pas tort de discerner dans cette scène de désespoir la poésie bien humaine qu'elle contient. Je vivais ainsi mon

Olivier. Je m'entends encore murmurer en traversant la prairie :

*Triste et folâtre
 Dans les prés verts,
 J'aime du pâtre
 Les anciens airs,
 Et l'alouette
 Et le grillon,
 Et l'épinette
 Du moucheron,
 Même la basse
 Que rien ne lasse
 Du gros bourdon.*

Tous ces vers, que je cite par cœur (et de cœur !), on peut les trouver médiocres, maladroitement tournés ; mais on ne niera pas l'impression poétique qui s'en exhale. Ai-je été si bête de la ressentir ? Cette poésie agreste était précisément l'expression de tout ce que mon âme ressentait depuis que la nature s'était révélée à elle dans ce vallon chéri. Tout cela — mes impressions de première enfance, les chansons d'Olivier, mon affection presque passionnée pour mes amis de la ferme, se fondait en un concert intérieur dont j'ai goûté toutes les délices, sans trouver, hélas ! dans mon mince talent la force d'en exprimer l'intensité merveilleuse !

Je puis dire que toutes mes joies intérieures, par une transformation naturelle, devenaient poésie : je vivais dans une sorte d'exaltation inaperçue, tout intime, mais si puissante, que mes moindres sensations se gravaient à jamais dans mon

âme et que plus tard je les y ai retrouvées aussi fraîches et pures qu'au premier jour. Tel ce tableau qui, quelques années après, s'imposa à ma vision intérieure pendant un ennuyeux sermon du pasteur Nagel, dont la platitude me donnait la nostalgie de Voëns.

*La nature rayonne en ce beau jour d'été ;
La moisson dans les champs étale sa richesse ;
Et les pauvres, hélas ! dont le pain est compté,
Glanent reconnaissants les épis qu'on leur laisse.
Sous un arbre, un gros chien, ami des paysans,
Entr'ouvre par instant sa paupière fermée,
Et sur la route blanche une enfant de quinze ans,
Pieds nus, traîne en chantant son fagot de ramée.*

Je la vois encore, cette petite « Calabraise »¹, passant près du vieux pommier du chemin d'Enges, sous lequel somnolait mon ami le chien Courage, tandis que ses maîtres faisaient la moisson.

Cette Calabraise, elle est devenue plus tard ma petite Prunelle², qui, au physique, est le portrait d'une jolie brune de 14 ans vivant alors chez les Grau : elle était un peu sauvage, et je la regardais si volontiers.

L'année suivante, tout plein des émotions amassées pendant les étés précédents, j'écrivis le petit poème du *Vallon* dont j'ai déjà dit un mot.

¹ La Calabre, haut de St-Blaise.

² [Voir la nouvelle publiée sous ce titre en 1898 dans la *Semaine littéraire* et réimprimée dans les *Historiettes de chez nous*.]

IX

A la rentrée de septembre 1864, je passai de première latine dans la classe supérieure, et si je ne fus pas assez intelligent pour abjurer l'enfantin mépris que je professais pour les sciences exactes et naturelles, du moins mon effort se porta-t-il avec persévérance sur les études classiques et littéraires. J'ai retrouvé une lettre que mon père adressait à Arnold Guyot, le 25 octobre 1864. Il y parle de ses enfants et dit à mon sujet : « Philippe est plein de moyens, mais assez peu appliqué pour ce qui ne l'amuse pas. Faire des vers, bien! Mais les théorèmes de Legendre et les logarithmes sont peu de son goût. Horace et Homère, oui, passe encore. Mais l'histoire et la géographie, horreur! Et comme il a peu de conscience, et que là où le goût ne soutient pas l'application, le devoir ne peut rien, tu peux penser quels trous dans cette éducation!... » Ce que mon père ne savait pas, c'est que mes auteurs latins me donnaient de véritables jouissances, et à la fin de l'année je me vis décerner le prix de latin et de français : on me donna les trois volumes de Vinet sur la *Littérature française au XIX^e siècle*, — que j'ai tous lus et relus, et dont l'influence sur mon esprit fut aussi décisive que celle des *Chansons lointaines* sur mon imagination.

Je quittai le Collège de Neuchâtel en juillet 1865¹, emportant un *Témoignage* de la Commission d'éducation qui est un bel exemple de mensonge officiel. Comment le très scrupuleux M. F. de Perregaux et l'honnête père Larsche ont-ils pu, en dépit de mes déplorables premières années de collège, attester ce qui suit :

*Bourgeoisie
de Neuchâtel*

Témoignage

*Direction des
Etudes*

Philippe-Ernest Godet a suivi toutes les classes du Collège (ordre latin,) et il avait été promu de la classe supérieure dans les Auditoires à la fin de la dernière année scolaire (Juillet 1865). Une mémoire heureuse, une imagination vive, une intelligence facile l'avaient préparé pour les études classiques pour lesquelles il a montré un goût et une aptitude remarquables. Quand l'âge et le travail de la méditation auront développé et mûri les belles facultés dont Dieu l'a doué, il obtiendra des succès distingués dans la carrière des études. Sa conduite morale a toujours été bonne, et c'est avec plaisir que la Direction des études lui accorde un témoignage d'entière satisfaction.

Neuchâtel, 2 sept. 1865.

*Le Directeur des Etudes,
F. de Perregaux.*

*L'Inspecteur des Etudes,
Larsche.*

La date du 2 septembre s'explique par le fait que j'allais partir pour Stuttgart : il me fallait présenter au collège de

¹ Voir la planche, page 128.

cette ville, un « Témoinage » relatif à mes études à Neuchâtel. Mais comment ceux qui le rédigèrent ont-ils pu m'attribuer précisément les qualités qui me faisaient le plus cruellement défaut, la mémoire, dont je n'ai presque point, l'imagination, dont je n'ai point du tout, et l'intelligence, qui est à vrai dire ce qui me manque le plus. Je n'ai jamais pu comprendre les plus simples questions de grammaire et j'ai dû quitter le barreau en bonne partie parce que je ne parvenais pas à saisir le mécanisme de la lettre de change ! Mon père disait vrai : « Mon pauvre enfant, que tu es bête. » — Seulement ma vivacité et un certain don d'à-propos ont toujours donné le change sur l'indigence réelle de mon esprit. Le peu que je savais, j'ai réussi à le moudre assez fin, et à l'utiliser comme poudre aux yeux. Et comme je suis d'ailleurs actif, doué d'une certaine volonté et que j'ai le don — c'est un don — de me lever matin, j'ai réussi à me faire un destin bien supérieur à mes capacités ; pour la foule qui ne voit pas plus loin que son nez, je passe pour *quelqu'un*. C'est une erreur où n'est tombé aucun des hommes d'esprit que j'ai connus et qui ont bien voulu prendre intérêt à moi. Ceux-là ont pris ma juste mesure, que j'avais fort bien prise moi-même avant eux. Mais là encore est une raison de mes quelques succès, si disproportionnés avec mon mérite : j'ai eu la chance de discerner très jeune, avec une clairvoyance singulière, mes propres limites, et j'ai eu la sagesse de ne rien tenter au delà. J'avais 15 ou 16 ans quand j'adoptais cette devise peu ambitieuse : *Parvum parva decet*. Je ne l'ai pas affichée plus tard, mais je m'y suis tenu. En toutes choses, succès littéraires, position, profits matériels, en poésie comme

en prose, j'ai placé mon idéal à *mi-côte*, si je puis dire ainsi : je ne me suis proposé que les buts prochains que je me sentais la force d'atteindre; j'ai repoussé toute chimère avec une décision qui m'étonne moi-même; je me suis fait de bonne heure une petite philosophie un peu médiocre, ou qui paraîtra telle, mais qui a assuré le bonheur de ma vie.

« Et je ne trouve pas cela si ridicule. »

J'ajoute qu'il ne faudrait pas confondre cette sagesse pratique avec le terre à terre et l'utilitarisme, que j'ai au contraire, et de tout temps, cordialement détestés. J'ai été, à ma façon, un idéaliste impénitent. Et il y a une chose que j'ai, non point méprisée, mais subordonnée à toutes les autres : *l'argent*.

L'été 1865, que nous passâmes à Voëns, fut marqué par un épisode dont nous gardons tous un souvenir très vif, et je puis dire lumineux : la visite de nos parents d'Espagne.

Dès notre enfance, ma mère nous avait entretenus de notre oncle Edouard, son frère cadet, établi depuis de longues années à Barcelone, de notre tante Eugénie, sa femme, et de leur fille unique, la petite Caroline, dont on disait merveilles. Edouard Vautravers avait eu une carrière un peu hésitante; il avait été, si je ne me trompe, dessinateur dans la fabrique d'indiennes de Boudry. C'est alors qu'il avait connu les Mentha de Grandchamp et les Leuba de Colombier, chez sa tante Bovet à Sombacour, qui l'aimaient pour ses qualités aimables et sa gaieté bonne enfant. Il était à cet égard bien Vaudois. Il l'était aussi, je crois, par un certain manque d'initiative et d'énergie. Le moment vint où le travail lui fit défaut à Boudry; il s'expatria, se fixa à Barcelone;

y fit une grave maladie durant laquelle il fut soigné avec dévouement par celle qui devint M^{me} Vautravers. Nous n'en avons pas su davantage. Oncle Edouard fit divers métiers, entre autres celui de photographe : il n'y amassa pas une fortune, mais gagna par son honnêteté l'estime de la colonie suisse de Barcelone. Ce n'est qu'en 1865 qu'il put songer à venir revoir sa famille. A ce moment, hélas ! ma mère n'était plus : ç'eût été une grande joie pour elle de revoir, avant de mourir, ce frère absent depuis tant d'années !

Nous attendions avec une fébrile impatience l'arrivée de la famille de Barcelone. J'étais avec mon père à la gare de St-Blaise par une splendide journée d'août. Une voiture attendait les voyageurs pour les conduire à Voëns, mais les parents préférèrent monter à pied ; et une fois les bagages chargés sur le véhicule, il y restait deux places dont la sémilante Caroline me proposa de nous emparer, ce qui fut fait. Elle savait très peu de français, mais il y a d'autres moyens de faire connaissance qu'une conversation en règle.... En arrivant à Voëns, nous nous aimions tendrement, et cela dura bien six semaines. Semaines charmantes, qui restent pour moi délicieusement colorées par le souvenir de la jolie cousine espagnole. Car elle était fort jolie, je dirais même belle, ou promettant de le devenir. Elle n'avait guère que 12 ans, mais en paraissait davantage. Sa tournure avait beaucoup de souplesse et de grâce ; elle avait de grands yeux bleus limpides que faisaient valoir des cheveux sombres et des sourcils foncés d'un dessin très pur. Elle paraissait déjà une petite femme, et n'était en réalité qu'une enfant de la plus touchante ignorance. J'allais chaque matin la surprendre et l'embrasser



PHILIPPE GODET A 15 ANS

D'après une photographie.

Voir page 125.

dans son lit : elle me recevait avec des cris de joie. Nous demeurions alors dans la petite maison de la cour (à Voëns-du-Haut, comme on dit aujourd'hui), et mes parents avaient loué, pour loger les Vautravers, les deux chambres de la maison Junier, dont l'appartement, si j'ai bonne mémoire, était alors occupé par les Stebler. Je ne me souviens pas exactement combien dura ce séjour des Espagnols; il ne m'en reste que quelques tableaux rians et doux, par exemple une partie de maraudé faite avec ma jolie cousine dans le vallon qu'on traverse pour aller aux Roches. Il y avait alors, à l'endroit même où fleurissent maintenant chaque année de si belles mauves, un vieux cerisier portant ces bonnes petites cerises noires dont on fait le kirsch. L'arbre était chargé de fruits, et je n'eus pas moins de plaisir à en combler Caroline que Jean-Jacques à régaler ses deux amies de Thônes.

Je me souviens avec émotion de notre oncle Edouard; son cœur était délicieux de simplicité; il avait la fraîcheur d'impressions d'un enfant, une constante bonne humeur, et nous témoignait une affection qui nous avait bien vite conquis. Il portait des espadrilles et un grand chapeau de paille qui lui donnaient je ne sais quel air exotique; il avait toujours en poche sa flûte, dont il jouait habilement et sur laquelle il exécutait chaque soir tous les airs naïfs dont sa mémoire était garnie. Puis, il chantait, il chantait des romances vieillottes qui devaient dater de 1835 et dont je puis encore répéter la mélodie :

Il y avait :

Mon Dieu, mon Dieu, qu'elle est jolie,

Mina, la fille du pêcheur !

Il y avait surtout :

*« Belle fille aux yeux noirs, qui règues sur mon âme,
Tiens ! voilà des bijoux, des croix d'or, des colliers ! »
Ainsi des chevaliers m'ont exprimé leur flamme,
Mais moi j'ai refusé l'offre des chevaliers....*

L'oncle Edouard adorait les escargots ; sa femme aussi, cette bonne grosse et rubiconde tante Eugénie, qui ne savait pas un mot de français, mais poussait de petits cris d'attendrissement en nous pressant sur son cœur, et qui ne s'exclamait pas avec moins de ferveur en apercevant des escargots au bord des sentiers. Il y eut par hasard un jour de pluie dans ce splendide été 1865, et les mollusques chers à oncle Edouard eurent l'imprudencé de se montrer. Mal leur en prit. Tous les enfants mobilisés, se mirent en chasse ; les pauvres bêtes, ramassées à foison, furent condamnées au jeûne pour quelques jours, puis l'oncle Edouard, transformé en cuisinier, les accommoda à son goût. Ce genre de festin, qui n'était nullement connu en ce temps-là, nous intéressa et nous étonna beaucoup.

Soit dit en passant, à cette époque-là, une extrême simplicité régnait dans la cuisine neuchâteloise. Les produits exotiques n'étaient pas répandus comme aujourd'hui ; et même beaucoup de légumes que notre sol produit maintenant n'étaient pas encore cultivés. Les asperges étaient une rareté, que d'ailleurs on ne souhaitait guère, car celles qu'on mangeait de loin en loin étaient dures comme du bois ; j'avais 12 ans quand je vis pour la première fois des tomates chez M. Andreea, pharmacien à Fleurier, où je fis un séjour d'été. J'avais près de 20 ans quand je fis la connaissance du thon

mariné qui commençait d'apparaître à Neuchâtel. Je me souviens que, vers 1860, une orange coûtait 50 centimes; c'était un fruit de grand luxe; on nous en offrit, dans une soirée de collégiens, chez M^{me} Berthoud-DuPasquier, et ce fut une sorte d'événement. J'ai entendu parler quarante ans d'artichauts avant d'en rencontrer un.

Tout cela à propos des escargots de mon oncle Edouard. Pardon! Je reviens à ce bon oncle. Il fit la tournée des parents qu'il avait encore à Yverdon, à Pompaples, à Genève, et des amis qui lui restaient dans le pays de Neuchâtel. C'est ainsi qu'il fut dîner à Colombier, en septembre, chez M. Louis Leuba. C'était le jour de l'Exposition d'agriculture, alors une nouveauté, véritable fête, qui attirait chaque automne dans ce village une foule de visiteurs. Nous avions quitté Voëns avec la rentrée des classes. J'allai aussi à Colombier avec des camarades; et c'est alors que je rencontrai pour la première fois celle qui devint plus tard ma femme. Elle me vit du moins; moi, je ne la vis pas: je n'avais d'yeux alors que pour ma cousine d'Espagne. L'ayant aperçue à une fenêtre du village, je m'élançai dans la maison et tombai au milieu de la famille Leuba; je sautai au cou de ma charmante amie, l'embrassai sur les deux joues, dégringolai l'escalier, et me retrouvai dans la rue, laissant la famille Leuba un peu estomaquée de cette rapide apparition.

Je ne revis Caroline que bien des années plus tard, lorsqu'elle vint nous voir avec son mari, Erasmo Busquets. Nous évoquâmes le souvenir lointain de notre naïf amour, que remplaçait maintenant une très profonde affection.

Au mois d'août 1865 eut lieu à Neuchâtel un accident qui

fit grand bruit dans le monde. Peu s'en fallut que Napoléon III se cassât la tête en débarquant chez nous ! Il rentrait avec l'impératrice d'un séjour à Arenenberg, et devait passer la nuit à Neuchâtel avant de repartir par Pontarlier pour Paris. Un comité s'était formé pour faire au souverain une réception digne de lui : l'avocat L. G. Lambelet, cavalier expert, et M. P. Jeanrenaud en faisaient partie, et c'est ce dernier qui, pour escorter dignement la voiture de l'empereur, fit appel par la voie des journaux « à tous ceux qui ont des habitudes de cheval ». J'avoue que le fait demanderait vérification ; mais on le racontait alors en ville. Ce burlesque projet n'eut heureusement pas de suite. Nous habitons au bas des Terreaux : les voitures devaient passer devant nos fenêtres. Une foule énorme formait la haie, impatiente de voir un empereur, et surtout une impératrice. Soudain, un grand mouvement et une sorte de rumeur se produisent au haut des Terreaux, et nous voyons une voiture qui débouche avec fracas, au galop des chevaux emportés : elle verse au tournant de la rue ; un homme en livrée rouge, assis sur le siège, est lancé à quelque distance ; d'autres personnes sont jetées à terre ; la foule poussé des clameurs, persuadée que leurs majestés viennent d'essuyer un grave accident. Mais non, c'étaient les personnes de leur suite. Au départ de la gare, l'empereur, l'impératrice, le général Fleury et une dame d'honneur, avaient pris place dans le premier landau, conduit par le voiturier Stauffer. Dans le second, que conduisait M. Tripet, directeur du manège, étaient montés, outre un valet de pied en livrée, la duchesse de Montebello et M^{lle} Bouvet, lectrice d'Eugénie. Au moment où les voitures arri-

vaient près du passage à niveau, une locomotive en manœuvres à cet endroit, se mit à siffler d'une façon aiguë et prolongée. On a raconté que le mécanicien, un exilé du 2 décembre, s'était amusé à siffler l'usurpateur. Ce qui est sûr, c'est que le père Stauffer eut peine à tenir ses chevaux et que Tripet ne fut plus maître des siens, qui s'emportèrent et descendirent à fond de train la longue avenue de la gare, jusqu'au moment où la voiture versa à l'angle des Terreaux.

Les deux dames, plus ou moins grièvement blessées, reçurent les premiers soins chez le Dr Favre, demeurant au nord du collège des Terreaux (cour de la maison Pury de Pierre). Le valet de pied, qui avait une jambe cassée, fut transporté à l'hôpital de la ville. Quant au père Tripet, qui avait une forte contusion au front, c'est dans notre cuisine qu'il fut pansé, et je vois encore son air douloureusement déconfit. Un peu plus tard on transporta à l'Hôtel Bellevue, sur des brancards, les deux pauvres dames; l'impératrice les suivait à pied, fendant la foule, uniquement préoccupée de leur état. Je l'entends encore disant à l'une d'elles, d'une voix apitoyée et charmante : « Francine, souffrez-vous beaucoup?... » Et c'est alors aussi que j'entendis l'honnête vigneron Perrudet, rassurer de son mieux l'impératrice : « Ne pleurez pas, Majesté; il y a seulement quelques « fractions » dans le *côrps!*... »

Le plus mal en point était le valet de pied; pendant une quinzaine, l'impératrice alla, chaque matin, vers onze heures, à l'Hôpital prendre des nouvelles du blessé. Nous guettions son passage, et j'ai eu ainsi l'occasion de bien voir cette aimable petite femme, moins imposante et moins belle qu'on ne l'a dit, mais fort gracieuse et sympathique.

Je la revis un soir dans une circonstance imprévue. Le feu avait pris dans le chantier Hammer à St-Nicolas. La maison voisine dite du *Reposoir* fut consumée. Toute la ville se porta sur le théâtre du sinistre. Et, comme de coutume, les préposés aux « files » (ou « chaînes ») se mirent à pourchasser les spectateurs inutiles et encombrants. James Bonhôte, relieur, interpella une personne qu'il ne connaissait pas : « Allons ! aux files, ma petite dame ! » Il fut ennuyé d'apprendre qu'il avait traité si cavalièrement l'impératrice. Un autre, s'étant approché d'elle pour lui présenter ses hommages balbutiait, chapeau bas, de vagues paroles : « Mais couvrez-vous donc, monsieur », lui dit gentiment Eugénie. — « C'est que j'ai chaud », expliqua l'autre en s'essuyant le front. C'était M. J. R., qui faisait volontiers l'important.

L'empereur, laissant sa femme à Neuchâtel, en repartit dès le lendemain matin. Je le vis alors de tout près, et pus contempler à mon aise son profil et sa moustache d'écuyer de cirque. Nous n'avions, nous les gamins d'alors, aucune sympathie pour celui que les *Châtiments* de Victor Hugo dénonçaient au mépris du monde comme un criminel. Nous étions tout de même curieux de le voir. Quelques personnes manifestèrent à cette occasion un vieux reste de ferveur monarchique : il y eut à la gare tout un gracieux essaim de jeunes filles en robes blanches, dont une très belle en vérité, M^{lle} B. de Pury, offrit à Badinguet un bouquet somptueux.

Quelques jours après ces mémorables événements, soit le 2 ou 3 octobre, je partis pour Stuttgart sous la conduite de ma belle-mère. J'allais y retrouver ma sœur Marie, qui y était en pension depuis quelque temps déjà.

X

Je me rappelle avec un certain plaisir ce voyage de Stuttgart. Non que je n'eusse beaucoup de regret de quitter Neuchâtel ; mais je le quittais pour la première fois, et n'étais pas fâché de voir du nouveau. J'avais quinze ans et demi, et je n'avais jamais été plus loin qu'Yverdon à l'ouest et que Berne à l'est. La vue de Soleure fut pour moi un spectacle remarquable : le bastion à la Vauban qui s'élevait à deux pas de la gare frappa surtout ma vue, et chaque fois que je repassai à Soleure je me souvins de cette impression. Aujourd'hui, le bastion n'existe plus : il a été démoli stupidement au profit de quelques spéculateurs, malgré les efforts que j'ai faits pour le sauver.

A Bâle, où nous logions au vieil hôtel du Sauvage, nous étions attendus à souper chez les Riggerbach, amis de mon père, que je devais revoir souvent quatre ans plus tard, pendant mes études à Bâle. Ces braves gens nous reçurent avec une grande cordialité, mais j'ai connu des milieux plus amusants. Le lendemain matin, nous nous remettions en chemin de fer ; il faisait une température d'été, un soleil radieux, et quand je ne regardais pas le paysage, je lisais un livre neu-

châtelois qui venait de paraître, aussi oublié aujourd'hui qu'il faisait alors sensation : *Sur la montagne*, de Fritz Berthoud. On conquérait vraiment à bon compte un renom d'homme d'esprit dans le Neuchâtel d'alors ! Je me souviens que je m'évertuais à trouver quelque saveur à l'humour dont l'écrivain de Fleurier saupoudrait ses causeries.

L'arrivée à Stuttgart, dans la soirée, m'a laissé un souvenir assez vif. La capitale du Wurtemberg était une ville délicieuse (je l'ai revue vingt-cinq ans plus tard ; elle avait perdu en charme tout ce qu'elle a gagné en étendue). Située dans la dépression de la vallée du Neckar, elle était alors entourée de coteaux plantés de vergers et de vignes ; les vendanges battaient leur plein, et je fus très frappé, le premier soir, de l'air de fête qui régnait partout dans la campagne : de tous côtés, on entendait partir des fusées, on voyait des feux de Bengale, en l'honneur de la riche récolte qui mettait en joie les vigneronns. Je ne me sentais pas trop dépaysé.

Et puis, j'avais retrouvé à l'arrivée ma sœur Marie, dont la société allait me préserver du mal du pays, ou du moins me le rendre moins pénible. Elle était en pension chez de braves gens demeurant un peu hors de ville, sur le chemin de Degernloch ; la famille Furrer habitait une jolie maison au milieu d'un grand jardin remarquable par ses roses, car M. Furrer était un amateur et collectionneur de roses connu fort loin à la ronde.

Quant à la famille où l'on m'avait placé, j'en ai gardé un assez fâcheux souvenir. Mon père s'était enquis d'un pasteur disposé à me prendre en pension. Le prélat Kapf (un grand personnage du Stuttgart d'alors) lui avait recommandé

son voisin, l'Oberhelfer Teichmann, qui demeurait à l'étage au-dessus du « prélat », Kanzleistrasse, 5. Ce pasteur avait deux fils, dont l'aîné, Edouard, était de mon âge, et une fille, Pauline, triste « piorne ». Je partageais la chambre d'Edouard, qui était un assez vilain sire, très faux, très « matériel » et très lâche, un des êtres le plus dépourvus d'élégance morale que j'aie rencontrés. Il m'a été utile en me faisant bien comprendre ce que signifie le mot *niederträchtig*. Son frère Théodore était un gamin fort gâté, désagréable, qui m'agaçait avec persévérance, et quand, perdant patience, je lui allongeais une gifle, il remplissait l'appartement de ses clameurs. Le père Teichmann était un fort brave homme et concentrait en sa personne tout ce que la famille avait de bon. C'était un grand et gros bonhomme, plein de bonté pour moi, et dont je n'eus qu'à me louer. En revanche, j'eus sujet de le plaindre : il était affublé de la femme la plus commune qui se pût rencontrer, même en Allemagne. Elle était fille d'un ancien valet de chambre du roi de Wurtemberg, un vieux monsieur que j'ai vu souvent et qui avait gardé de son ancien état des airs cérémonieux. M^{me} Teichmann gâtait ses enfants et flattait leurs défauts, leur gourmandise et autres instincts vulgaires. Pendant que j'habitais la maison, elle se coiffa d'une espèce de médecin raté, sorte d'étudiant perpétuel, qui m'a laissé l'impression d'un aventurier de bas étage. Il venait constamment voir la femme de l'Oberhelfer, sous prétexte de médecine (il se piquait, je crois, d'homéopathie); il droguait les enfants et la bonne et il n'eût tenu qu'à moi d'être aussi « potringué » par cet animal ! M^{me} Teichmann ne parlait que du « Herr Doctor », qui n'était nulle-

ment docteur et ne l'est sans doute jamais devenu ; il passait de longues heures avec elle, et je les trouvai, un après-midi que j'avais dû aller demander une permission à madame, côte à côte sur un canapé devant un tas de lettres qu'ils lisaient ensemble. Je n'ai rien su de plus sur ce mystérieux dépouillement de paperasses. Le faux docteur s'appelait Lorenz ; il était fils d'un meunier de Neustadt, près de Waiblingen. Un beau jour, on nous annonça que le lendemain, jour de congé (*Buss- und Bettag*), nous irions à Neustädtle (les Wurtembergeois mettent des diminutifs à tous les mots) passer la journée dans la famille Lorenz. Ce fut, en vérité, une course charmante. Le moulin avait l'aspect classique que l'on voit dans les gravures allemandes ; il était entouré d'un beau verger. L'accueil y fut aussi hospitalier que possible. Le vieux meunier, avec sa figure rasée, aux traits réguliers, paraissait beaucoup plus honnête que son charlatan de fils, qui avait une tête proprement abjecte. Il y avait au moulin de pacifiques chevaux qu'on nous permit d'enfourcher. On nous gobergea de bonnes choses. Bref, nous repartîmes enchantés. Mais que diable allait faire ce bon Oberhelfer chez ces gens qui ne lui étaient rien ? — Il suivait sa femme.

C'était du reste un pasteur assez bizarre. Pourquoi ne passait-il jamais une soirée en famille ? Sitôt le souper fini et après les prières que récitaient tour à tour les enfants et dont la longueur était proportionnée à l'âge de chacun d'eux, M. Teichmann sortait pour ne rentrer que vers 11 heures du soir : on posait sur un meuble, dans le vestibule, une tasse de café au lait, que le « sur-diacre » vidait d'un trait en rentrant.

Les mœurs de la famille étaient primitives, et conformes

en cela aux mœurs de la bourgeoisie stuttgartoise, pour autant que j'ai pu les observer. C'est à peine si l'on servait du pain au repas de midi, encore qu'on répétait chaque jour : « *Unser täglich Brot gib uns heute!* » On mangeait sans serviettes. J'en demandai une au premier repas, ayant négligé de remarquer que personne n'en avait : ce fut un grand remue-ménage, et après des allées et venues, on m'octroya en guise de serviette un essuie-main de M^{me} Teichmann. En revanche, la famille possédait un cure-dents. A la fin du repas, le père, après avoir usé de cet instrument, le passait à sa femme, qui en faisait jouir ensuite ses enfants, par rang d'âge. Quelquefois la tournée recommençait; j'entends encore M^{me} la ministre s'écrier : « *Gieb! Eduard! Ich habe noch ä Stückle drin....* » — La même simplicité, si j'ose dire, régnait en tout. Nous n'avions dans notre chambre ni une cuvette, ni un pot à eau, mais simplement un petit baquet, ovale, en fer-blanc, qu'on remplissait d'eau le soir, et dans lequel nageait un verre de toilette.

Mais que m'importait tout cela ! J'étais en somme parfaitement heureux en dépit de mon fourbe et répugnant compagnon de chambre. Depuis mon arrivée, je fréquentais le collège : l'examen qu'on m'avait fait subir m'avait permis d'entrer dans la VII^e classe A. On se demande peut-être comment je pouvais suivre les leçons sans savoir plus d'allemand que ce qu'on en apprenait au collège de Neuchâtel, c'est-à-dire à peu près rien. Mon père avait employé un étrange moyen, d'ailleurs fort pratique, de me préparer à mon séjour en pays allemand : il s'était dit que l'essentiel est d'avoir beaucoup de mots à sa disposition, tandis que le

mouvement et la construction de la phrase s'apprennent par l'usage; il m'avait donc imposé chaque jour, pendant les semaines de vacances qui précédaient mon départ, une tâche consistant en une cinquantaine de mots à apprendre; il me les marquait chaque matin dans le dictionnaire, et je récitais le soir mes cinquante mots. J'en savais ainsi un grand nombre en entrant au collège à Stuttgart.

Le maître le plus important était le professeur de latin et de grec, M. Holzer, homme qui faisait pitié autant qu'il imposait le respect : on sentait, sous la froideur de ses apparences, une foncière bonté, mais le malheureux était rongé par la phthisie, et ses accès de toux déchirants me faisaient peine à entendre. Il dut plusieurs fois interrompre ses leçons; et alors il avait pour remplaçant un personnage ridicule, nommé Binder, gros jeune homme de 25 ou 30 ans, à figure poupine, précocement ventru, le regard effaré sous ses lunettes d'or, à la démarche involontairement solennelle, et qui avait de nous une peur manifeste. On le surnommait *Fiacker*, j'ignore pour quelle raison. Nous l'avons fait cruellement souffrir. Il avait une horreur effroyable des hannetons, et comme il y en eut beaucoup au printemps 1866, nous lui en fourrions partout; le jour où il s'en échappa tout un essaim de son pupitre, il faillit se trouver mal et se précipita hors de la salle.

Nous avons comme maître de composition un vieux pédant nommé Pfister, qui ne fut d'ailleurs pas trop mécontent de mes travaux : écrire, même en allemand, était un plaisir pour moi. J'ai encore une composition très longue, à la suite de laquelle le père Pfister avait écrit : « *Zu viel Fantasie*

und Psychologie », ce qui m'étonne d'autant plus aujourd'hui que je ne crois pas avoir jamais péché par excès de psychologie ni d'imagination.

J'eus une terrible histoire avec un autre vieux professeur, le père Kern, qui enseignait, si je me souviens bien, l'histoire et la géographie. C'était une véritable caricature que ce vieux à profil de macaque, à cheveux roux, à l'œil méfiant embusqué sous ses lunettes d'or.... J'eus envie de fixer le souvenir de cette ridicule apparition; et, innocemment, j'essayai de croquer son portrait. Il voyait tout, ce vieux chat-tigre qui rôdait constamment par la salle; il me surprit dessinant, se saisit du croquis et eut assez de pénétration pour se reconnaître. Il me dénonça alors à la classe comme un *erbärmlicher Tropf*, un « pitoyable garnement », et je me souviens de cette phrase où il mettait en contraste mon apparente innocence et ma perfidie foncière : « Er schien ein Lamm zu sein; und jetzt, er ist ein Wolf! »

Nous avions un professeur d'anglais, rogue et brutal, dont j'ai oublié le nom : je lui dois les trois mots d'anglais que je sais. Je suivais aussi les leçons de français, qui se donnaient partie en allemand et qui m'amusaient. Le maître jouissait à Stuttgart d'une légitime renommée : l'excellent et vénérable Eugène Borel avait quitté Neuchâtel assez jeune pour gagner sa vie en enseignant le français; il avait gardé de sa ville natale et de son enfance peu fortunée un souvenir dont on retrouve l'écho dans ses poésies (voir en particulier *Nos vieilles Arcades*). Sa face rasée, ses traits réguliers et beaux, qu'éclairait un œil bleu lumineux, en faisaient le type de ce qu'on appelle la « vieille figure neuchâteloise », — tête de jus-

ticier, d'ancien d'église ou de maître d'école. Sa stature imposante ajoutait à cet aspect vénérable. A la première leçon que j'eus avec lui, je me mis à rire je ne sais pourquoi. Il ne me connaissait pas encore. S'arrêtant devant moi, il me demanda d'un ton grave : *Haben Sie gelacht? Avez-vous ri?* — Interloqué, je fis signe que non. Il passa outre. Mais j'étais plein de remords d'avoir menti à ce digne homme. Après la leçon, je suivis Eugène Borel jusqu'à la maison qu'il habitait (c'était tout près de chez moi) et je l'abordai au moment où il franchissait la porte; je me présentai comme un compatriote, lui expliquai le trouble où je m'étais trouvé tout à l'heure, et lui demandai de me pardonner mon mensonge, — ce qu'il fit avec une bonté toute paternelle. Il m'invita quelquefois à sa table, et je me souviens d'une soirée très agréable passée chez lui en famille. Il avait une fille très intelligente, vive et fort aimable (devenue plus tard la femme d'un pasteur, Martin-Arzelier, qui a publié quelques ouvrages¹): nous parlâmes abondamment de Dickens, dont je venais de lire pour la première fois (je l'ai souvent relu depuis) *Le neveu de ma tante*. M^{lle} Borel, touchée de mon enthousiasme, me donna une curieuse photographie de Dickens, qui est encore suspendue dans ma chambre.

Je fus sincèrement attristé de la mort d'Eugène Borel, survenue pendant mon séjour à Stuttgart; il fut emporté brusquement par une maladie de quelques jours. Je vois encore, autour de sa fosse, tous les élèves du collège écoutant l'oraison funèbre.

Le professeur que j'aimais le mieux, sans doute parce que

¹ *La Mythologie des Contes d'enfants*. Neuchâtel, 1871.

j'étais en état de le contenter mieux que tous les autres, c'était le père Jaeger, maître de gymnastique. C'était un homme à la fois très strict (*stramm*) et très bon. Il avait fait, je crois, la « guerre de délivrance », et s'il était soldat en 1815, il devait bien avoir 70 ans en 1865. Très vert encore, très alerte, d'une démarche encore souple, il nous enseignait la gymnastique selon les principes du père Jahn (*Vater Jahn*), son maître, dont il prononçait volontiers le nom. J'aimais ce bonhomme à barbe blonde et grisonnante de Gambrinus, qui avait pour moi des gentillesse particulières. J'aimais surtout les courses (*Turnbummel*) que nous faisions avec lui les dimanches de printemps. Je me souviens d'une merveilleuse promenade de Pentecôte, ou de lundi de Pâques, où nous explorâmes je ne sais quel coin moyenageux, du côté d'Ulm; il y avait là une ruine, et une fête populaire, et des demoiselles qui voulaient absolument parler français avec moi (*profitieren!*); et il y eut un match organisé entre les enfants du village : c'était à celui qui mangerait le plus vite un gros *weck* épais et rassis, sorte d'*étouffe-bougre* vraiment redoutable : il fallait voir s'étouffer à l'envi ces pauvres gosses ! Et je me souviens surtout d'une allée de cerisiers en fleurs contournant une combe verdoyante sous le ciel bleu : je verrai ce tableau aussi longtemps que fonctionnera mon cerveau.

Mes camarades étaient de fort gentils garçons, et j'ai gardé, en dépit des crimes allemands qui ont épouvanté le monde, la meilleure opinion de ces honnêtes Wurtembergeois. C'est qu'ils n'étaient pas encore injectés d'acide prussique. Mes camarades de classe étaient mes amis. Je les vois presque

tous : le bon Stähle, petit boiteux, fils d'un doreur de la Kanzleistrasse, qui se destinait à la théologie; Herdegen, fils d'un ministre d'Etat, gentil, mais pénétré de l'importance de sa condition; Kerner, petit-fils du poète, et que je trouvais particulièrement aimable; Vischer, fils d'un professeur du gymnase, garçon débile et d'une nervosité malade, mais malin comme un singe, terrible dans les épigrammes dont il criblait le pauvre *Fischer*, et qui était incontestablement celui de nous tous qui promettait le plus. Il a dû devenir quelqu'un, s'il n'est mort jeune. Il avait pour ami particulier un certain Ludwig Mayer, que j'avais connu à Neuchâtel, où son père, compromis, je crois, dans la politique révolutionnaire, avait été bijoutier-orfèvre pendant quelques années; rentré dans son pays, le père Mayer rédigeait un journal de Stuttgart, le *Beobachter*, je crois. Le fils, fort bien doué, était l'orateur de la classe, comme Vischer en était le poète satirique. Je ne sais quelle carrière il a faite; mais lui aussi paraissait destiné à un rôle en vue; il sera devenu un politicien. Mais mon plus cher camarade, celui pour qui je m'étais pris d'une vive amitié, c'était Karl Krabbe, fils d'un éditeur bien connu dans le pays. J'allais souvent goûter chez lui au sortir des leçons; il avait une toute petite sœur charmante, sans doute grand'mère aujourd'hui, qui me témoignait une vive sympathie. Lui-même était un cœur droit, une nature affectueuse et fidèle. Nous avons échangé quelques lettres après mon retour en Suisse; puis la correspondance tomba, — un peu par le fait de la guerre de 1870-1871, qui reporta vivement du côté de la France les sympathies très réelles que j'avais pour les Souabes. Cependant, lorsque, en 1891, je conduisis

NACHRUF

an

PHILIPPE - GODET.

Gesprochen von Ludwig Mayer.

am 26. Juni 1866.

Kameraden! In den letzten Tagen schied aus unserer Mitte ein bei allen geachteter und beliebter Mitschüler. Er kehrte auf den Ruf seines Vaters, der wegen des drohenden Krieges ihn nicht mehr länger in Deutschland lassen wollte, in die Heimat zurück. Einige Herzen bluten um ihn und den Uebrigen thut seine plötzliche Abreise herzlich leid; so sehr hatte er in den wenigen Monaten seines Verweilens in der Fremde Alle sich zu Freunden gemacht, ein Fall, der sich in diesem Grade nur bei Wenigen ereignen wird. Denn diejenigen, welche seine fortwährende, nie beleidigende Heiterkeit nicht mit sich fortriss, die liessen doch seiner Gutmüthigkeit und seinem edlen Sinne volle Anerkennung angedeihen. Er hat eine Popularität erreicht, welche ihm durch den eigenthümlichen Witz seiner Nation allein nie zu Theil geworden wäre. Auch hat sich unser Freund nicht nur in unsern Kreisen, sondern auch allen denjenigen, mit welchen er hier in Berührung kam, lieb und werth gemacht.

Aber warum hier eine Totenklage anstimmen, da er glücklicherweise noch zu den Lebenden zählt, da er nicht in die himmlische Heimat, sondern vorläufig nur in die irdische, in die Schweiz gegangen? Wie er von uns mit offenbar dankbarem Herzen schied, so dürfen wir hoffen, dass er auch ferner noch in seinem schönen Lande unser gedenken und bald die Klasse, in der er so freundliche Aufnahme gefunden, mit einem Schreiben erfreuen wird. Ja, wir wissen nicht, ob wir nach ein paar Jahren, sei es in Deutschland, sei es in der Schweiz, ihn wieder sehen werden, aber nicht mehr als den „kleinen Nachtwächter,“ sondern als hochgewachsenen, hoffnungsvollen Jüngling!

ÉLOGE DE PHILIPPE GODET, par L. Mayer.

Imprimé à Stuttgart en 1866. (Fac-similé réduit).

Voir page 149.

mon fils aîné à Frankenhäusen, je tins à revoir Stuttgart au retour, et j'allai faire visite à mon ami Krabbe, devenu à son tour chef de la maison d'édition. Il prit un vif intérêt au séjour de mon fils en Saxe, et lui envoya tout un choix d'œuvres des classiques allemands. Notre revoir avait été tout à fait cordial ; mais, en somme, rien ne nous liait l'un à l'autre que le souvenir de nos jours d'écolier ; et nous n'avons dès lors plus échangé de lettres. Maintenant tout cela est fini, et le chapitre Stuttgart est définitivement clos pour moi.

Pendant, je me suis toujours félicité d'avoir connu la vieille Allemagne d'avant la guerre de 1870, l'Allemagne d'Uhland et de Schiller, l'Allemagne pleine de bonhomie et de poésie, de mœurs simples et patriarcales. J'y ai vécu heureux quelques mois, lisant l'honnête roman de *Lichtenstein*, de Hauff, et les *Mémoires de Satan*, du même auteur, faisant de joyeuses promenades avec mes camarades et allant avec eux, le mois de juin venu, me baigner dans le Neckar à Cannstadt ; fréquentant, outre la maison Furrer, quelques familles fort accueillantes.

Je songe à la grosse, et plantureuse, et cordiale et débordante Thusnelda Wagner, qui avait séjourné chez M. Charles Bovet, à Grandverger, et qui, sous ce prétexte, prenait à moi un intérêt fervent. Son père, qui était sculpteur, et riche, habitait une somptueuse maison de la Neckarstrasse. On y servait d'excellent chocolat et de fort bons gâteaux. La blonde et opulente Thusnelda m'invitait souvent. Qu'est-elle devenue ? Il y avait une autre famille où j'étais fort « réclamé », c'était celle de M. Schmidt-Truan. M. Schmidt était un tout petit vieux, fonctionnaire retraité, je crois, qui avait été vo-

lontaine en 1813, et qui évoquait avec enthousiasme ses souvenirs de jeunesse ; il me menait faire de longues promenades à travers champs et bois, aux environs de la ville.

Je voyais assez souvent aussi le consul Grellet, qui était une des « notabilités » de Stuttgart. Il demeurait non loin de moi, à la Friedrichstrasse, et j'y dînais de temps en temps, le dimanche. En m'y rendant, je remarquais une maison portant cette inscription qui m'intriguait : *Linquenda*. Je la compris quand, les années suivantes, je me passionnai pour Horace : quel vieil humaniste avait écrit à sa porte *Linquenda tellus....* ce mot mélancolique ? Quand je repassai à Stuttgart en 1891, je cherchai vainement à retrouver cette maison : l'inscription avait disparu, sans doute avec celui qui l'avait adoptée en guise de *memento mori*.

Il faisait très bon chez le consul Grellet, dont la famille était gaie et vivante. Je crois voir encore Jean Grellet qui faisait des singeries au bas bout de la table pour me donner le fou-rire. Je fis quelques courses avec les Grellet. Un dimanche après-midi, ils me menèrent voir la Wilhelmina (près Ludwigsbourg ?), sorte de palais imité de l'Alhambra, que les Wurtembergeois trouvaient merveilleux. Un honnête vieux laquais nous en fit les honneurs. Il nous expliquait certain plafond peint où s'étalait je ne sais quelle mythologie compliquée ; las de tendre le cou vers le plafond, je m'avisai de me coucher sur le dos pour suivre le boniment. Stupéfait d'un tel sans-gêne, le laquais ne put en croire ses yeux qu'en se persuadant que j'étais un prince du sang, ou peu s'en fallait. Il déclara respectueusement au père Grellet que j'étais sans aucun doute une *Herrschaft*.

Peu après le Nouvel-An 1866, mon père vint chercher ma sœur Marie, dont la présence était nécessaire auprès de ma grand'mère et de ma tante Sophie, toutes deux bien malades. Il écrivait le 13 janvier à Arnold Guyot : « Philippe est resté seul à Stuttgart, où il est en pension. Cet enfant qui m'a causé jadis tant d'inquiétudes, depuis que sa mère a commencé à exercer sur lui son influence, a complètement changé. Il est impossible de voir rien de plus dévoué, de plus aimable »... Mon pauvre père avait une facilité d'illusion extraordinaire.

Au nombre de mes distractions, figurait la musique. Mon maître de violon était un doux jeune homme rose et blanc, appelé M. Hummel; trop timide pour être sévère, il ne me stimula pas assez. Je travaillais pourtant avec assez d'ardeur, et je saisisais aussi les occasions d'entendre de bonne musique. J'allais aux concerts spirituels de la cathédrale, où j'entendis la *Passion* de Bach, les *Letzten Dinge* de Spohr; j'allais parfois aussi au théâtre et à l'opéra : papa m'avait permis de voir quelques pièces « célèbres », — sous réserve du jugement de M. Teichmann. Celui-ci m'autorisa à voir les *Raeuber* de ce bon Schiller. Une autre fois, je lui demandai la permission d'aller voir les *Huguenots*, et il me dit : « *Von wem ist das ?* » — Au nom de Meyerbeer, faisant une moue dégoûtée : « *Das ist ein Jude !* » Ce mot me donna une première et vague idée de l'antisémitisme.

Cependant la musique qui me fit le plus d'impression pendant mon séjour à Stuttgart, c'était le choral que, tous les jours à midi et à 6 heures du soir, jouaient quatre musiciens au sommet de la tour de la Cathédrale. Je les distin-

guais fort bien de la fenêtre de ma chambre. Les accords de ces quatre trompettes, jetés au vent du haut de cette plate-forme, avaient une gravité émouvante dont je ne me lassais point. Je me demande si cette coutume existe encore.

Le printemps venait, et les grandes chaleurs, et les courses au sortir du collège, par les magnifiques *Anlagen* verdoyantes et fleuries, pour aller nous jeter dans le Neckar..., lorsque soudain des rumeurs sinistres éclatèrent : on parlait de guerre entre la Prusse et l'Allemagne du Sud. Les esprits étaient fort excités. Bismarck, faisant alors une cure à Kissingen, fut l'objet d'une tentative d'assassinat de la part d'un nommé Blind, qui tira sur lui presque à bout portant, et, sans doute pour justifier son nom, le manqua. On était fort exaspéré, en Wurtemberg, contre Bismarck ; on répandait une caricature qui représentait Blind tirant sur le diplomate et le diable arrêtant la balle au passage en disant : « Halt ! Der ist *mein*. »

J'assistai à la mobilisation des troupes wurtembergeoises : de toutes parts, par les grandes routes, par les trains, des groupes d'hommes arrivaient dans la capitale. C'était pour moi le moment d'en partir. Ainsi du moins en jugea mon père qui, craignant que la guerre ne me barrât le passage pour longtemps, m'enjoignit de revenir. Je ne me fis pas prier, et quittai Stuttgart vers la fin de juin 1866. Le père Teichmann se montra très affectueux et très bon ; je quittai sa femme et ses rejetons avec une parfaite indifférence, et même le désir de ne les revoir jamais. En revanche, je me séparai avec chagrin de mes braves camarades de collège, qui m'accompagnèrent tous à la gare. Mon ami Krabbe me fit le plaisir

d'avoir les larmes aux yeux ; je le lui rendis. Huit jours plus tard, rentré à Neuchâtel, je reçus, imprimé à plusieurs exemplaires, un curieux document. C'était un discours que l'orateur de la classe, Ludwig Mayer, avait prononcé le lendemain de mon départ, entre deux leçons, pour donner essor au sentiment général. Il y avait si bien réussi, paraît-il, que Krabbe crut devoir confier le manuscrit de cette harangue à l'imprimeur de son père. J'ai sous les yeux cette pièce touchante, et je transcris¹ :

Adieux

à

PHILIPPE GODET

Discours prononcé par Ludwig Mayer

le 26 juin 1866.

Camarades ! Un condisciple estimé et aimé de tous nous a quittés ces derniers jours. Rappelé par son père, qui ne voulait pas le laisser plus longtemps en Allemagne à cause de la guerre imminente, il est rentré dans sa patrie. Son brusque départ fait saigner quelques cœurs et cause aux autres de sincères regrets ; car il s'était acquis — et cela à un degré rare — l'amitié de tous, pendant les quelques mois de son séjour à l'étranger. En effet ceux que n'entraînait pas sa gaieté constante et jamais blessante, ne pouvaient demeurer insensibles à sa bonté et à la noblesse de ses sentiments. Il a atteint une popularité que l'esprit propre à sa nation ne lui aurait, à lui seul, jamais value. Notre ami, d'ailleurs, ne s'est pas seulement fait aimer et apprécier

¹ [Nous nous permettons de traduire en français le texte original, dont on trouvera le fac-similé page 144].

dans notre cercle, mais de tous ceux qui ont été en relations avec lui.

Mais pourquoi nous livrerions-nous à cette heure à de funèbres lamentations, puisqu'il n'est pas parti pour la patrie céleste, mais seulement pour la Suisse, sa patrie terrestre? — Comme il a paru nous quitter avec des sentiments de reconnaissance, nous pouvons espérer qu'il se souviendra de nous dans son beau pays et fera à la classe, dans laquelle il a trouvé si bon accueil, le plaisir de lui écrire bientôt. Et, qui sait, peut-être le reverrons-nous dans quelques années d'ici, soit en Allemagne, soit en Suisse, — non plus sous les espèces du « petit veilleur de nuit », mais devenu un grand jeune homme plein de promesses.

Cette dernière phrase fait allusion à un surnom (Der Kleine Nachtwächter) qu'on me donnait, sans doute parce que j'étais moins endormi que mon voisin de classe, le pauvre Beutter, fils d'un vétérinaire campagnard, dont la lenteur à traduire exaspérait M. Holzer : *Weiter! Weiter!* J'entends encore l'accent de nervosité du pauvre maître malade pressant l'honnête Beutter. Mais mes camarades m'appelaient surtout *s'Französle* (le petit Français). Ils savaient cependant fort bien que j'étais Suisse; mais la langue, pour eux, primait tout, et je passais à leurs yeux pour un représentant authentique du « caractère français ».

XI

A mon retour de Stuttgart, je fus sévèrement et justement grondé pour avoir perdu en route mon billet de chemin de fer. J'avais dû payer à double le trajet Fribourg-Bâle, encore qu'un brave voyageur, mon voisin, soutint que mon bulletin de bagages devait suffire à prouver que j'avais été porteur d'un billet, comme je l'affirmais. Cet incident m'est resté dans le souvenir parce que la perte des 10 ou 12 francs, que je dus avouer à l'arrivée, donna une triste idée de mon « sérieux », et que les reproches que j'essayai gâtèrent la joie de mon retour.

Au reste, la maison était assez triste : notre grand'mère s'affaiblissait de plus en plus.

Le dimanche 19 août vers midi, je lisais dans ma chambre un roman de Dickens lorsqu'on vint m'annoncer qu'elle venait d'expirer. Née en 1778, elle avait atteint l'âge vénérable de 88 ans. Elle était fort impotente et incapable de parler, mais son cœur se révélait encore dans ses mouvements et ses regards. Peu de jours après, tante Sophie mourait à son tour.

C'était la fin d'un long passé, la liquidation d'un ménage

qui était depuis bien des années établi dans cette maison du faubourg, centre de la famille, qui s'y était réunie si souvent.

Ce fut dans l'automne 1866 que se fit notre déménagement des Terreaux à la rue St-Honoré¹. Nous y étions installés quand je repris la filière des études, interrompue pendant une année. Ma chambre donnait sur la rue St-Honoré; elle est occupée maintenant par le concierge de la Société immobilière de Belles-Lettres. Je m'y étais arrangé à ma guise, heureux d'avoir enfin une chambre à moi seul; car, dans la maison des Terreaux nous partagions, Henry, Georges et moi, deux chambres contiguës. Un canari en cage — j'en eus plusieurs, auxquels je m'attachais toujours — amusait ma solitude et mêlait son gazouillis à mes exercices de violon, auxquels je donnais toujours une grande part de mon temps; et puis j'écrivais force vers : j'en ai tout un recueil manuscrit qui date de cette époque. C'est le moment, en effet, où je me sentis irrésistiblement porté vers la poésie. Déjà l'année précédente, j'avais formé un recueil d'essais que je possède encore et que j'avais donné à Georges lors de son passage à Stuttgart en mars 1866, 26 pièces, du reste fort médiocres, datées de l'année 1865. La plus sentie est la *Tombé de ma mère*. L'année 1866 à 1867 et la suivante surtout m'ont laissé le souvenir d'une sorte de rêve joyeux dans un pays de merveilles. Tout se réunissait pour faire de ma vie un enchantement. J'étais rentré au pays; j'avais retrouvé de bons camarades avec qui je suivais les leçons délicieuses du père Prince. J'avais arrangé ma chambre à ma guise et j'y passais de longues heures à rêver et à écrire des vers, qui avaient, à défaut

¹ [N° 3.]



JUSTE OLIVIER
D'après une photographie.

Voir page 155.



M^{me} ERNST
D'après une photographie.

Voir page 283.

d'autre valeur, un certain mérite de fraîcheur et de spontanéité. De ce moment datent quelques pièces que je ne voudrais pas n'avoir pas écrites, parce que j'ai dû les écrire, et qu'il m'est impossible de relire aujourd'hui sans que revivent pour moi les heures où je les ai conçues. C'était d'ordinaire le soir, sitôt ma chandelle éteinte (car la *chandelle* éclairait encore nos veillées), que l'inspiration me saisissait; et vingt fois j'ai dû rallumer la chandelle pour ne pas laisser s'évanouir les strophes composées dans ma tête. Ou bien les rimes venaient pendant une promenade. Il me semble être encore à un dimanche d'automne à Monruz, où j'étais allé avec papa et où, resté seul dans le verger, je composai d'un jet ces vers recueillis dans mes *Premières poésies* :

*J'allais errant sous les noyers,
Le cœur souffrant, l'âme accablée....*

J'ose dire qu'il y eut pour moi, à cette heure d'adolescence, toute une humble mais charmante floraison de poésie qui constitue le plus cher de mes souvenirs intimes. Et ce souvenir, il se mêle étroitement à ceux de mes lectures et de mes études. Au nouvel-an 1867, je reçus en cadeau les *Chansons du soir* de mon poète Juste Olivier : peu de jours après je savais par cœur mes pièces préférées, *La Trompeuse*, *L'Eau dormante*, *Souvenirs d'enfance* (?), etc. Cette poésie n'a jamais, j'ose le dire, été sentie et comprise jusqu'au fond par personne mieux que par moi. J'adressai à Juste Olivier quelques strophes qui figurent dans mon premier recueil, en réponse à cette strophe poignante de la *Chanson dernière* :

*J'ai chanté pour mes amis,
 Pour tous ceux que j'aime ;
 J'ai chanté pour mon pays,
 Et sur plus d'un thème.
 Chants d'automne ou chants d'avril,
 Quelqu'un s'en souviendra-t-il?...*

« Oh ! oui, quelqu'un s'en souviendra », disais-je très simplement, et un peu platement, j'en conviens. Cela se passait, si je me souviens bien, en janvier 1867. Ce n'est que plusieurs mois après que je reçus une réponse du poète ; il avait longtemps cherché en vain l'auteur de ces vers. Car j'avais eu le plus grand soin de ne pas les signer et même d'éviter tout ce qui aurait pu me trahir. — De nos jours, un rimeur de 17 ans écrirait à un aîné de 60 ans sur un ton de condescendance et de protection, et ce ne serait peut-être pas pour le remercier de son œuvre, mais pour lui dire des sottises. Nous n'étions pas faits ainsi : nous avions le respect naturel de nos devanciers, et les admirer ne nous coûtait rien. Les mœurs littéraires ont bien changé depuis un demi-siècle, avec les petits faiseurs qui ont envahi le monde de la presse et des lettres, pour la plupart pitoyables cacographes gonflés de présomption.

Juste Olivier mit en campagne son ami Georges Berthoud, de Neuchâtel, lequel finit par apprendre que je professais un culte pour Juste Olivier et devais être l'auteur des vers qui l'avaient touché.

Un jour de l'été 1867, je reçus la lettre suivante, qui me causa une grande joie :

Monsieur,

On m'assure qu'ils sont de vous ces vers si aimables et si bien tournés qui me sont arrivés anonymes de Neuchâtel, à propos des Chansons du soir. J'ai connu les pères¹, et je savais que les fils marchaient sur leurs traces, mais n'étant plus là je ne pouvais pas deviner. Enfin, de question en question, tout s'est éclairci, et je puis, bien tard, mais un peu par votre faute, vous remercier, très cordialement, je vous assure.

Ce témoignage de sympathie m'a été fort doux, et je l'apprécie d'autant plus qu'il me vient d'un confrère qui s'entend au métier. Comme me le disait à votre âge un de mes devanciers en poésie, je pourrais donc vous dire : Perge, puer. Il ne manqua point d'ajouter : Sic itur ad astra; mais les astres ne se mêlent guère de nos destinées, n'étant plus même bien sûrs de la leur. Quoi qu'il en soit, le fait est que je n'y suis point allé. Ne nous en tourmentons point, la grande affaire est d'aller à Dieu.

Veillez me rappeler au souvenir de Monsieur votre père, et croyez, Monsieur, je vous prie, à toute ma reconnaissance et à mes meilleurs sentiments.

Paris, ce 5 août 1867.

Juste OLIVIER.

On peut imaginer combien cette lettre me stimula. J'avais décidément pris un goût très vif pour la littérature, que nous enseignait alors M. Fritz Borel dit Cupidon. Cet ancien

¹ [Il entend la génération précédente; il avait séjourné à Neuchâtel de 1830 à 1833.] Voir la planche, page 152.

pasteur, qui n'avait guère eu de paroisse que l'asile de Pré-fargier, dont il fut chapelain quelque temps, était un homme aimable et un peu précieux, de portée médiocre, mais avec une certaine finesse de goût. Il avait la culture que pouvait avoir à Neuchâtel un ancien disciple des Pétavel et des Monvert : il ne faut pas la mépriser ; elle est, malgré toutes ses timidités et ses étroitesse, si évidemment supérieure à celle d'aujourd'hui ! M. Borel nous faisait un cours sur le XVI^{me} siècle dont je ne sais plus que ceci : il consacra plusieurs semaines à nous parler de Marot, dont « l'élégant badinage » était l'aliment qui convenait à son esprit enjoué et un peu puéril. Il prenait intérêt à ses élèves ; il nous invita un jour chez lui — il demeurait dans la toute petite maison voisine de la propriété Alphonse de Coulon, au faubourg : elle existe encore pareille à ce qu'elle était. C'est là que nous fûmes réunis un jour autour d'une table, pour entendre Cupidon nous initier à une méthode de classement des extraits et citations que nous tenions à conserver. La base du système était une nomenclature embrassant tous les sujets possibles, des cahiers renfermant les extraits faits au cours des lectures, et un répertoire avec renvois ingénieux, grâce auquel on pouvait retrouver très vite le morceau qu'on cherchait. Je ne crois pas qu'aucun de mes camarades plus que moi se soit appliqué à la pratique de cette méthode, que M. Borel-Cupidon devait tenir de M. Monvert.

Notre professeur préféré était alors M. Prince, avec qui j'ai lu les *Épîtres* d'Horace et les *Perses* d'Eschylé. — De toutes mes lectures classiques, aucune ne m'a si profondément charmé que les *Épîtres* d'Horace expliquées par

M. Prince. Qui n'a pas assisté à ces leçons ne connaîtra jamais dans sa plénitude le sens du mot *exquis*. Le père Prince nous faisait sentir, dans une sorte de causerie infiniment riche et pittoresque, toutes les nuances, toutes les plus fines intentions du texte latin : c'était un vrai régal des dieux. Quant aux *Perses* d'Eschyle qui font le sujet du seul ouvrage qu'il ait publié, nous avons vécu avec lui l'enfantement de ce commentaire plein de conjectures hardies et d'intuitions géniales, ou que nous jugions telles. Nous faisons de bons rires, mais qui n'ôtaient rien à notre respect du maître, quand il nous confessait naïvement, entre deux prises de tabac, ses perplexités d'exégète ; que, le regard perdu dans le vide, il disait en son parler savoureux à propos de quelque lacune ou interpolation dans le texte d'Eschyle : « J'ai longtemps cherché la médecine du contexte ! L'autre jour, en montant à pied aux Geneveys, pour aller voir mon gendre Breitmeyer à la Chaux-de-Fonds, j'ai cru trouver le démêloir.... Voici une idée.... » Et il nous proposait une conjecture, tout en citant toutes les variantes des commentateurs, Heyne, Hermann, Parson, Blomfield, Heimpsoeth..., prenant à partie ces démêleurs du « contexte », les secouant d'importance à l'occasion, parlant à eux bien plus qu'à nous, qu'il ne voyait plus, qu'il oubliait ; disputant avec ardeur avec ces fantômes de philologues et de grammairiens dont l'essaim semblait tourbillonner autour de lui.... Ce monologue prenait un accent et des proportions qui tout à la fois nous saisissaient et nous faisaient pouffer. Et quand il s'apercevait de mon rire, et surprenait les plaisanteries à mi-voix que je me permettais, il m'interpellait : « Philippe Godet, vous êtes comme une petite clochette qui tin-

tinnabule dans le « contexte »!... Et de rire de plus belle, et notre maître de repartir pour les nuages! C'était délicieux.

C'est alors que je me liai de façon très intime avec mon camarade Auguste Parel; exactement mon contemporain (né à La Chaux-de-Fonds le 28 mars 1850); il était fils d'un honnête horloger montagnard qui demeurait rue de la Treille, à côté de la Poste d'alors. Sa chambre donnait sur la cour où étaient remisées les voitures jaunes, où l'on entendait le piétinement des chevaux et les jurons des postillons. Sur tout ce bruit s'élevait le chant d'un merle en cage dont je crois encore entendre la mélodie préférée. Nous faisons ensemble, Parel et moi, nos traductions, lectures et préparations. J'étais tous les soirs à travailler avec lui. Souvent, vers 10 heures, le brave père Parel quittant son établi, redressant sa haute taille maigre, venait nous rejoindre, portant la miche de pain et la bouteille de blanc : il nous invitait à partager son *pouce-nion*, et nous racontait de bonnes histoires du crû. C'était le type de l'horloger intelligent, plein de sens, de raison et d'humour. Je connus mieux par lui l'esprit de la Montagne.

J'en avais eu déjà l'avant-goût par un séjour fait en l'été 1864 à La Chaux-de-Fonds, chez les grands-parents de mon camarade Fritz Robert-Theurer. J'aime à me souvenir des promenades faites avec son aïeul, l'ancien membre du gouvernement provisoire de 1848, qui me conduisit au *Tchapet-reubia* (un sommet voisin de Pouillerel, dont le nom, me dit-il, signifie le *chapeau oublié*, ou *perdu*). Et je me souviens aussi qu'il me prit avec lui au sermon; et voyant monter en chaire M. Victor Humbert, récemment consacré, il fit à mi-voix cette réflexion : « C'est le petit diacre; nous allons nous embêter. »

Nous avons, mon ami Parel et moi, fait ensemble de nombreuses lectures. C'est ainsi que j'ai connu l'*Emile* et le *Contrat social*. Nous avions un tel appétit de poésie latine que nous allions chercher à la Bibliothèque les auteurs qui ne figuraient pas au programme du Collège : nous lûmes ensemble les *Eglogues* de Virgile et les *Satires* de Juvénal. Je n'aurais pas goûté sans cela dans le *contexte* (pour parler comme le père Prince) le *Inde irae* ou le *Maxima puero debetur...* Ces lectures volontaires laissent des souvenirs bien plus doux que celles que l'on fait à la tâche.

Nous nous promenions aussi beaucoup ensemble ; et rien n'était plus amusant que de se promener avec Parel : très observateur, d'un esprit très original et drôle ; plein d'idées très arrêtées dont rien ne le faisait démarrer, ayant à foison les mots pittoresques et les expressions comiquement savoureuses, c'était une nature assez ordinaire et terre à terre, j'en conviens, et de peu de distinction véritable ; mais il était de ceux avec qui on ne s'ennuie jamais. Il disait les choses les plus imprévues avec un air mi-sérieux qui était irrésistible pour moi : ce qu'il m'a fait rire n'est pas croyable. Sa sensibilité était médiocre, mais son commerce extrêmement agréable. Je ne pouvais me passer de lui.

Dans des notes de ce temps-là, je retrouve des indications sur les excursions que nous faisions : le vendredi 11 octobre 1867, nous partîmes à 8 heures du matin à pied pour Morat ; nous y arrivions au milieu du jour ; et après avoir mangé un morceau de fromage arrosé d'une chope, nous voilà repartis sans avoir visité Morat, à pied, par la même route du marais, qui est assommante. Nous arrivions à Neu-

châtel de nuit, vers 7 heures du soir, et heureusement un cocher conduisant un *char de côté* vide voulait bien nous permettre d'y monter à Monruz. Nous n'en pouvions plus, mais nous étions ravis. Nos promenades n'étaient pas toutes aussi bêtes.

Le lundi 14 octobre (nous jouissions des vacances des vendanges, sinon des vendanges elles-mêmes, auxquelles des « prolétaires » comme nous n'avaient rien à voir), nous voici partis, toujours à pied, pour la Béroche, afin d'y voir les pierres druidiques dont nous avons ouï parler (le *Musée neuchâtelois* en était alors à ses premiers et brillants succès, et le goût de l'archéologie était dans l'air). Nous errâmes une heure et demie au-dessus de Bevaix, cherchant Cerf, où devraient se trouver des *menhirs*. Mais la propriétaire, M^{me} Jeanjaquet, nous renvoie à Vauroux, où il y aurait des tombeaux druidiques!... Nous n'y voyons qu'un peu de terre fraîchement remuée. A Châtillon, nous trouvons un vieux fermier, nommé Pernet, qui nous indique le chemin du Devens, où il y a quelque chose à voir : « Allez, nous dit-il, jusqu'à ces deux gros z'hêtres là-bas; depuis là, z'il n'y a plus qu'à suivre en ligne directe le chemin qui se dirige vers z'un monticule. Il faudra tourner z'autour du monticule, z'et vous trouverez une grande pierre qu'on a z'épargnée quand z'on a *défruché* la forêt. »

En effet, nous trouvons au milieu d'une prairie une « pierre levée » qu'on peut voir encore aujourd'hui. Nous étions un peu déçus après tant de fatigues : « Ce n'est que ça. » Nous descendons à Gorgier, gagnons Bevaix; et je lis dans mes notes d'alors : « Une chopine de vin et une ration de fromage

Encore me fallait-il ^{faire} ~~une~~ appel à tout leur courage pour ~~la monter~~ la porter en mer.

J'ai réussi sur ce, bien sûr, parce qu'ils correspondaient à des sentiments plus profonds qu'il ne semble. Quand je parle au revoir les impressions que j'ai ressenties au départ, et que de ma vie, je suis frappé de ~~se~~ reconnaître ^{combien} j'ai toujours tenu pris au jeu. Je ~~me suis~~ ^{me suis} ~~donné~~ ^{donné} tout moi-même et tout entier à ce que je faisais, ^{à l'époque} dans ~~l'attente~~ ^{l'attente} à ~~mon~~ ^{mon} enthousiasme ~~et~~ ^{et} ~~un~~ ^{un} grand ~~besoin~~ ^{besoin} de ~~travail~~ ^{travail} nécessaire à une extraordinaire ^{conscience} ~~conscience~~, ~~et~~ ^{et} ~~de~~ ^{de} ~~simplicité~~ ^{simplicité}, incapable d'aimer ou de détester avec nuance. J'ai mis cette bonne foi un peu folle dans la politique, ^{et} dans bien d'autres choses, donc je me suis occupé de "l'a-t-on pas reproché, récemment, en ce, de "désoliser les Belges"? Je suis, le plus fidèle et le plus aveugle des amis, mais par là même, ~~parce que~~ ^{parce que} quand j'ai été ~~de mes amis~~ ^{de mes amis} trompé, je deviens féroce et hostile. Quelques-uns l'ont ~~et~~ ^{et} ~~provoqué~~ ^{provoqué}, je n'ouïs, dans doute j'ai compris à quel point ce ~~les avait~~ ^{les avait} ~~provoqué~~ ^{provoqué}.

longtemps espérées, nous montrent que tout n'est pas trompeur ici-bas.... Nous revenons à Neuchâtel, Parel les pieds enflés, et moi pas mal *équissé*. » Comme on voit, nous faisons d'assez fortes courses à pied. Vers le même temps, je fis avec Philippe Quinche, complètement à pied, la course de Noiraigue, de là aux Ceillons et au Soliat, et descente par la Grand'Vy à Bevaix, puis retour à pied à Neuchâtel. Nous étions partis à 4 heures du matin et rentrions vers 7 heures du soir, n'ayant presque rien mangé de la journée. Mais j'étais si fatigué que le lendemain matin, pendant le culte de mon père, je tombai évanoui. La famille fut fort effrayée; ce n'était rien d'ailleurs.

C'est sans doute la même année, ou la précédente, que je fis une course à la Sagne, par la Tourne, avec mes camarades Parel et Guillaume Favre. Nous revînmes à pied par la Charbonnière et le Val-de-Ruz. Forte trotte; mais le voyage ne nous coûta pas cher : à la Sagne (que je voyais pour la première fois), nous fîmes un dîner excellent à la Maison de Commune, à raison de 50 centimes par tête : je me souviens qu'il y avait des « tartelettes » au dessert. Ce jour d'exploration des Montagnes m'a laissé comme une lumière dans le souvenir. Favre est mort, Parel est mort....

Ce qui marqua dans ma vie durant l'été 1867, ce fut mon entrée dans la société de Belles-Lettres et ma première communion. Les vacances débutèrent fort gentiment pour moi par un voyage en Suisse avec mon père et son cousin Paul Gallot : Zurich, concert de la Société helvétique, puis Zoug, Engelberg, les Surènes, etc. Mon instruction religieuse fut faite par M. Robert-Tissot, alors pasteur de St-Blaise, où je

descendais tous les matins; je retrouvais à la cure mes deux amis Robert de Chambrier et Louis DuPasquier, qui passaient leurs vacances le premier à Souaillon, le second à Marin. Après la leçon de M. Robert, nous allions nous baigner, et souvent prenions, au sortir du lac, une bonne tranche de gâteau au beurre chez le boulanger. C'est ce que je me rappelle de plus clair de mon instruction. Je n'y mettais aucun mauvais vouloir; j'y apportais même ce que j'avais de sérieux. Mais que j'étais enfant, et que les impressions les meilleures étaient passagères! Et puis, M. Robert ne sut vraiment pas toucher mon cœur et l'engager à s'ouvrir: j'aurais eu bien des choses à lui dire: il ne m'en donna ni l'envie ni le courage, dans l'entretien intime qui couronna l'instruction, et où il m'aborda sur un ton à la fois ironique et gêné (ironique parce que gêné, car cet orateur puissant était timide): «Eh bien, Philippe, qu'est-ce que tu dis?» — Je ne dis rien du tout.

Il ne me parlait pas, je ne lui disais rien :

Ainsi se termina ce fameux entretien.

Ce n'est d'ailleurs pas M. Robert qui présida à notre ratification: il eut la douleur de perdre un enfant la veille du grand jour, et mon père le remplaça. C'était le dimanche 1^{er} septembre 1867 après-midi. Outre mes deux camarades et moi, il y avait deux ou trois jeunes filles d'Hauterive, dont j'ai oublié les noms et qui avaient reçu aussi de M. Robert une instruction particulière. Un nombreux public assistait à la cérémonie. Je voyais au premier rang notre cousine Péter-Châtelain, d'Hauterive, et la bonne greffière Henry, de Cor-

taillod, également notre parente. Mon père fit un sermon sur le *Cep et les sarments*, plein de cette profonde expérience religieuse qui me dépassait beaucoup, et me dépasse encore.... J'étais en somme assez peu ému, très enfant, plein de bonnes dispositions, qui ne tirèrent pas à conséquence.

Mon entrée dans l'Eglise m'avait beaucoup moins ému que mon entrée en Belles-Lettres, qui avait eu lieu immédiatement avant les vacances d'été. Mon ami Parel m'y avait précédé dès le mois de décembre, et mon père m'avait déclaré qu'il me donnerait la permission de coiffer aussi la casquette verte si je travaillais sérieusement et faisais de bons examens. J'en fis de très bons qui couronnèrent assez heureusement une vie de collège piètrement commencée. Nous étions peu nombreux dans cette classe supérieure que nous allions quitter, et où nous avions pour maîtres, outre MM. Prince et Borel-Cupidon, M. A. de Chambrier (Histoire), M. Porret (Philosophie), Sacc (Chimie), Vielle (Physique et Mathématiques). Mes principaux camarades étaient : Aug. Borel, Emm. Henry, G. Wavre, Gust. Henriod, etc.

Les examens écrits me réussirent bien, et furent en général une preuve du zèle studieux et de l'émulation que l'admirable enseignement de M. Prince entretenait parmi nous. Chacun était tenu de faire, à choix, au moins une composition : prose française, vers français, prose latine, vers latins, philosophie. Plusieurs d'entre nous firent deux compositions, un autre en fit trois ; je ne crus pas pouvoir me contenter à moins des cinq. Le sujet du travail français en prose était : les *Epîtres d'Horace*. Je le traitai d'enthousiasme, non sans donner à entendre combien M. Prince nous avait fait aimer

le poète latin. Pour les vers français, le sujet était à notre choix : j'écrivis un poème que je possède encore et où il y a un souvenir du « contour des noyers ». J'avais mis à ma diatribe contre le progrès et l'orgueil humain, une épigraphe tirée des *Perses* d'Eschyle et signifiant que « l'homme mortel ne doit pas rêver l'impossible.... » Pour la prose et les vers latins, le sujet donné était *La famille*, que je célébrai sous les deux formes. Je ne me souviens pas quel était le sujet de philosophie que j'eus le toupet de traiter. Mais je sais que j'eus trois prix sur mes cinq travaux : philosophie, composition latine et composition française. On me donna pour ces trois branches un stupide volume de Gaullieur intitulé *la Suisse pittoresque*, si j'ai bonne mémoire. Le moindre volume de poésies eût mieux fait mon affaire.

Rassuré par mes petits succès sur mon goût pour le travail, papa me permit enfin de présenter ma candidature à la Société de Belles-Lettres. J'y fus reçu dans la dernière séance de l'année scolaire, le 9 juillet 1867, avec Jean Spiro. Il me semble encore arpenter avec angoisse le corridor du collège latin tandis que la société votait sur notre candidature : j'avais la naïveté de me demander si je réunirais une majorité favorable. En vérité, personne ne songeait à me refuser. Mon travail de candidature, *Une heure à ma fenêtre*, avait été bien accueilli. D'ailleurs les Bellettriens me connaissaient depuis longtemps. Mon père ne me permettait pas de fréquenter leurs séances, mais nous demeurions en face du collège où elles avaient lieu, et j'étais à portée d'en suivre les péripéties. Durant l'hiver, j'avais envoyé à la société des strophes anonymes (qui parurent dans la *Revue de Belles-Lettres*) où j'ex-

primais mon impatience d'y être accueilli, et l'absence de signature n'avait pas empêché mes futurs collègues de deviner l'auteur de ces vers pleins de ferveur. Ma prose avait déjà affronté la tribune sous un anonymat plus soigneusement gardé, et pour cause : G. C., entré dans la société en novembre 1866, soit huit mois avant moi, se sentant incapable de pondre le travail exigé par le règlement, me demanda mon aide : en une soirée, je brochai une composition très sentie sur *Juste Olivier*, qui valut au soi-disant auteur des compliments que j'aime à croire mérités.

Sitôt après notre réception, nous avions la *thune* de fin d'année à la Brasserie Muller, dans cette salle du bas qui existe encore et où il y a un joli plafond peint. Mon père, qui était en ville avec moi (toute la famille était déjà à Voëns) m'avait autorisé à assister au second acte jusqu'à 10 ½ heures du soir ! C'était presque dérisoire ; il ne se doutait pas que cette permission équivalait à une interdiction ; car enfin, la fête commençait à 9 ½ heures et ne se mettait en train que vers 10 heures. Il fallut donc me résigner à la quitter au plus beau moment. J'eus cependant le temps de recevoir le baptême, et mon parrain, Aug. Parel, me dénomma Pipolet, parce qu'on ne m'avait jamais vu arriver de Voëns sans un œillet de chartreux à la boutonnière. Je me souviens de l'amitié que me témoigna ce soir-là un de mes camarades, le Suédois Axel Thornwaerd qui, ayant fini son temps d'études à Neuchâtel, allait nous quitter pour toujours. Je ne l'ai jamais revu.

Pourquoi ai-je un si vif souvenir de mon retour à Voëns, le lendemain de ma réception en Belles-Lettres, et de la

joie intense que j'éprouvais, en dépit de la rigueur paternelle qui m'avait si cruellement privé de la fête de la veille ! Je me vois encore sur le char du laitier Fritz Grau, qui contemplant avec respect le ruban que je portais en sautoir, et semblait se demander à quoi cela pouvait bien rimer. Mais, chose qu'on aura peine à comprendre et que je ne comprends guère non plus, je *n'osai pas* arborer la casquette verte. Je reculai devant je ne sais quel ridicule, non point pour moi, mais pour la société qui m'avait accueilli, et que je craignais de compromettre : car j'avais l'air bien plus jeune que mon âge, et je me sentais encore un enfant, — un gamin, pour dire le mot — non seulement par l'aspect extérieur, mais par une insuffisance de maturité d'esprit dont j'étais d'ailleurs nettement conscient. Je me disais que ceux qui me verraient en casquette d'étudiant ne pourraient plus prendre au sérieux la société dont je faisais partie. Ce ne fut qu'à la rentrée d'automne, trois mois après, que, sur les représentations de mes camarades, je m'enhardis à acheter ma première casquette verte. Encore fallut-il faire appel à tout mon courage pour la porter en rue ¹.

J'ai insisté sur ces niaiseries parce qu'elles correspondent à des sentiments plus profonds qu'il ne semble. Quand je passe en revue les impressions que j'ai ressenties aux diverses époques de ma vie, je suis frappé de reconnaître combien j'ai toujours tout pris au sérieux. Je me suis donné naïvement et tout entier à tout ce que je faisais, sans mêler jamais à mon enthousiasme le grain nécessaire d'ironie. J'ai une âme extraordinairement convaincue, simpliste, incapable d'aimer

ou de détester avec nuances. J'ai mis cette bonne foi un peu jobarde dans la politique, et dans bien d'autres choses dont je me suis occupé. Ne m'a-t-on pas reproché, récemment encore, « d'idéaliser » les Belges ? Je suis le plus fidèle et le plus aveugle des amis. Mais par là même, quand j'ai été trompé, je deviens féroce ment hostile : quelques-uns de mes amis l'ont éprouvé, et n'ont sans doute pas compris à quel point je les avais d'abord surfait. Mieux eût valu sans doute les voir d'emblée tels qu'ils étaient. Cette déplorable candeur (j'emploie un terme poli) m'a fait beaucoup de tort aussi dans les affaires, comme on le verra, quand je parlerai de mon passage au barreau. Je ne crois pas que personne ait été plus aisé à duper que moi. Il m'est presque impossible de mettre en doute ce qu'on me raconte ; il me semble toujours que la parole soit nécessairement conforme à la pensée.

J'ai apporté dans la Société de Belles-Lettres cette ferveur ingénue des sentiments, et l'ai reportée en bloc sur tous ceux qui en faisaient partie. C'est à elle que j'ai donné pendant quelques années le meilleur de mon temps, de mon cœur, de mes facultés. On s'est plu à me représenter à cet égard comme une espèce de fanatique et de toqué. C'est voir très faussement un phénomène particulier dans ce qui est un trait essentiel de mon caractère. J'ai mis constamment en pratique le précepte que nous inculquait le père Prince : « *Age quod agis.* » Je me suis donné sans réserve à tout ce que je faisais.

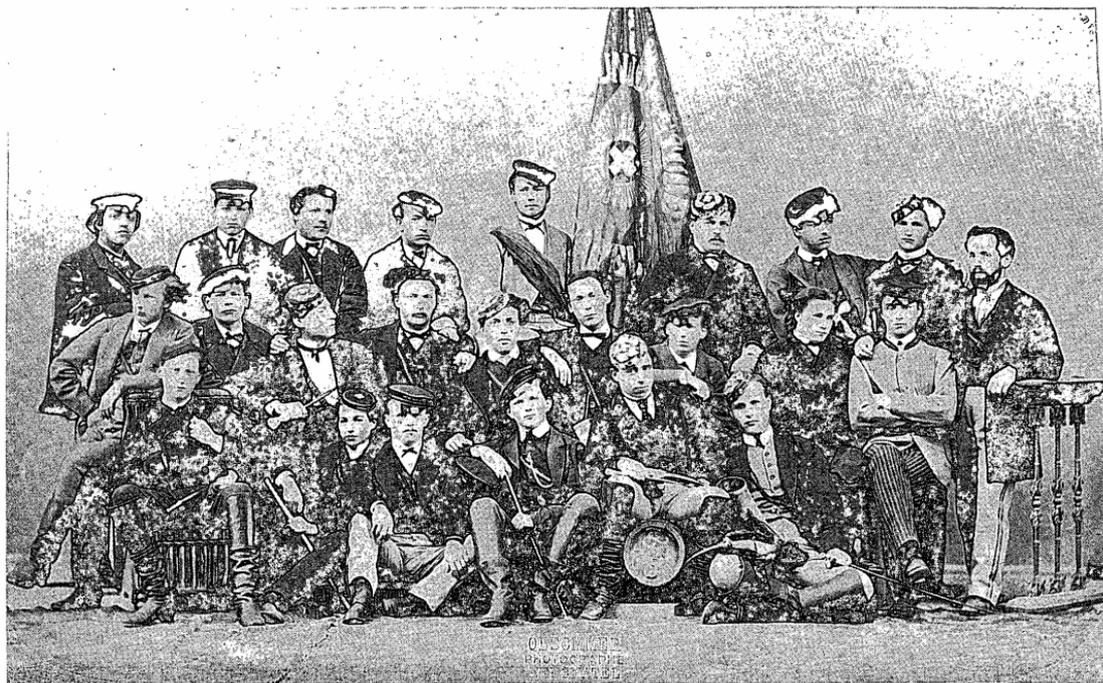
XII

Mon temps de Belles-Lettres dura plusieurs années; mais je n'en jouis pleinement et sans autre préoccupation que dans l'hiver de 1867-1868, qui fut une courte et merveilleuse lune de miel. Elle fut brusquement interrompue par la cruelle et en somme fâcheuse décision de mon père, qui m'envoya à Bâle y commencer mon droit. Il ne se doutait pas à quel point je manquais de la maturité d'esprit nécessaire. Que ne me laissait-il poursuivre à Neuchâtel ma douce vie d'études littéraires!

J'ai retrouvé récemment une sorte de journal intime¹ que je commençai au lendemain de ma ratification, le 2 septembre 1867, jour où je reprenais mes cours en ville. J'y exprimais dès la première page l'amer regret de quitter Voëns, et la vive joie de retrouver mes camarades et nos séances de Belles-Lettres : « Si je quitte Voëns d'un œil sec, c'est dans l'espoir d'y rentrer avec des larmes de joie. C'est aussi parce qu'à Neuchâtel je retrouverai bien des choses que j'aime : les cours de M. Prince, ceux de M. de Chambrier, mes amis, mes confrères bellettriens, nos séances amicales. »

Le mardi 3 septembre, nous partions, mon père, Georges

¹ Voir la planche, page 216.



LA SOCIÉTÉ DE BELLES-LETTRES EN 1870-1871, PRÉSIDIÉE PAR MAURICE GUYE

D'après une photographie.

(Philippe Godet assis à gauche, jambes croisées.)

Voir page 168.

et moi, pour la Pidouze, où nous invitaient M. et M^{me} Henry de Coulon, et nous y passions une journée charmante, où j'entendis notre hôte lire quelques-unes des fines et spirituelles « poésies d'un forestier ». Le « poème de la Pidouze » me fut-il un encouragement ? — Rentré en ville, je commençai le 6 septembre mon petit poème du *Vallon*, qui s'appelait primitivement *Henri*, comme celui que je mettais en scène.

J'y travaillai pendant la fin du mois, et retournai plus d'une fois retremper mon inspiration à Voëns, où la famille séjournait encore. C'est le 16 septembre qu'elle fit ses adieux au hameau, et de tristes adieux, car mon père nous annonça que nous n'y reviendrions plus. La veille, qui était le jour du Jeûne, il avait célébré un culte pour les habitants chez M^{me} Perret-Ducommun, alors locataire de la maison du Bas. Mon journal note qu'il y avait 26 personnes, entre autres Jean-Pierre et la bonne Lise. Le soir, j'allai avec mon violon à la ferme, et nous donnâmes, Henri Grau et moi, un petit concert qui charma fort les fermiers et les domestiques. Lise avait les larmes aux yeux en me disant, au départ : « Voilà ! encore un souvenir !... » — Le bon Jean-Pierre était si consterné à l'idée que nous ne reviendrions plus à Voëns, qu'il offrait, si nous y passions les prochains étés, de nous déménager gratis....

Je me sentais d'ailleurs fort heureux à Neuchâtel. Les séances de Belles-Lettres faisaient le charme de ma vie. Elles étaient singulièrement vivantes et animées, comme mon journal en fait foi.

L'événement bellettrien qui marqua surtout durant cet hiver fut le banquet célébré à l'Hôtel du Faucon le 16 jan-

vier 1868. J'ai plusieurs motifs d'en avoir gardé un souvenir tout particulier. D'abord, c'est le jour où je rencontrai pour la première fois mon excellent ami Ed. Secrétan¹. Nous nous liâmes aussitôt d'une cordiale amitié. Il avait débarqué du train de Lausanne avec un camarade français, étudiant en théologie qui jouit parmi nous à cette époque d'une grande popularité. Alzas était borgne — et avait un esprit amusant; il fut un membre très actif du Comité central. Quant à Secrétan, nous devons nous lier étroitement quelques années plus tard, et j'aurai sujet d'y revenir.

Mais ce qui rend mémorable pour moi ce banquet de 1868, c'est qu'il fournit à la Société de Belles-Lettres l'occasion de témoigner au père Prince sa vénération et sa reconnaissance. L'Académie radicale venait d'être créée, sous prétexte de ressusciter celle d'avant 1848. Je dis à dessein « l'Académie radicale », car cet établissement d'enseignement supérieur n'était pas autre chose, pour les tristes politiciens d'alors, qu'un instrument de règne. Telle n'avait pas été, il est vrai, l'intention du promoteur de l'institution, Edouard Desor, qui était moins borné et plus éclairé que son entourage. Mais les êtres haineux et incultes qui exécutèrent sa pensée étaient incapables de s'élever au-dessus des plus basses considérations de parti; et lorsqu'il s'agit de nommer les professeurs de l'Académie nouvelle, ils ne songèrent qu'à assouvir leurs haines et qu'à écarter les hommes de talent qui n'étaient pas inféodés à leur politique². C'est ainsi que le Conseil d'Etat écarta nos trois professeurs les plus dis-

¹ [Le futur colonel et directeur de la Gazette de Lausanne].

² [Voir lettre de Desor : *Frédéric Godet*, p. 341-2].

tingués, Charles Secrétan, Charles Prince et Alfred de Chambrier. Charles Secrétan retourna à Lausanne. Quant à Charles Prince et Alfred de Chambrier, ils furent attachés par la ville de Neuchâtel à la Classe supérieure créée à ce moment comme une concurrence trop justifiée à l'Académie radicale.

Celle-ci avait comme professeur d'histoire le Fribourgeois Daguët et comme professeur de littérature grecque et latine, le vaniteux et ridicule Allemand Neumann. Nous étions mieux servis à cet égard dans la Classe supérieure organisée par la ville. Mais il y avait à l'Académie un maître de grande valeur dont la plupart d'entre nous suivaient les cours : c'était Ferdinand Buisson¹, que je suis fier de pouvoir appeler mon maître.

Nous ne nous doutions pas que le père Prince, dont les cours nous passionnaient, arrivait au terme de sa carrière, lorsque nous lui préparions l'ovation qui devait le toucher si vivement. On peut dire, en effet, qu'il fut le héros de notre fête bellettrienne où il était entouré non seulement de ses élèves enthousiastes, mais de ses vieux amis, comme mon père. Salué par nos acclamations à son arrivée, il s'entendit célébrer par son plus ancien étudiant, Georges Berthoud, dans une chanson que je voudrais bien entendre et dont je n'ai retenu que quelques vers :

*A Pétavel succéda Prince,
Ce qui sauva l'antiquité ;
Son mérite n'était pas mince :
Que chacun porte sa santé.*

¹ [Le professeur et homme politique français bien connu.]

*Que chacun remplisse son verre,
 Qu'aucun gosier ne reste sec :
 Buwons à la santé si chère
 De ce bon professeur de grec!*

Le père Prince, très ému de l'hommage enthousiaste que nous lui rendions, nous répondit par une improvisation qu'il eût fallu sténographier : c'était ses *ultima verba* à la jeunesse de son pays. Il n'était pas orateur au sens rhétorique du mot, mais il avait la noblesse de la pensée et une âme antique. Quand il prononça cette métaphore un peu étrange : « Les étincelles de notre amour rejaillissent sur votre bannière », il y mit un accent si tendre et si ardent, que nous n'en demandâmes pas davantage et qu'il fut acclamé avec une juvénile frénésie. Notre vieux maître se sentit bien vengé par la jeunesse neuchâteloise de l'ignoble affront par lequel un gouvernement de primaires avait récompensé trente ans d'enseignement incomparable.

Aussi, le lendemain, l'Allemand Neumann, qui se prenait pour un homme illustre et qui avait assisté avec un dépit extrême à nos manifestations en l'honneur du philologue neuchâtelois, disait-il amèrement, avec son accent germanique : « Ce banquet n'a été que la glorification de M. Prince... » — Certes, oui, nous le glorifiâmes, et il le méritait.

Mais l'injustice subie avait porté à notre cher maître un coup mortel : « Ces misérables, écrivait mon père à Arnold Guyot, lui ont fait bien du mal, en récompense de tout le bien qu'il nous avait fait. » Un peu plus d'une année après le banquet dont je viens de parler, Charles Prince s'éteignait

doucement. Je le revis peu de jours avant sa fin, en revenant de Bâle aux vacances de Pâques. Il me parla de *ses enfants*, c'est-à-dire ses étudiants, dans les termes les plus touchants¹. Cette mort, arrivée le 17 avril 1869, fut un très grand deuil pour mon père et pour tout ce qui, à Neuchâtel, avait quelque goût de culture.

Je n'ai pas achevé le récit de ma première année bellettrienne. Quand vint le printemps, mon père me permit, non sans peine, de participer à la fête de Rolle, en prélevant à la Caisse d'épargne les 30 francs nécessaires. Cette fête fut particulièrement brillante. Je garde un vif souvenir du voyage, de l'arrêt à Lausanne, où nos amis vaudois nous offrirent à déjeuner, et de la course en bateau à vapeur jusqu'à Rolle : — J'avais 18 ans, et je voyais Lausanne et le Léman pour la première fois!

On discuta fort, à Rolle, sur la *Revue de Belles-Lettres*, dont l'existence était mise en question, et qui disparut en effet pour quelques années. Je rencontrai à cette fête beaucoup de gentils camarades, et y nouai de durables amitiés. J'y retrouvai Georges Favéy², mon cousin issu de germain, que je connaissais à peine. J'y vis pour la première fois, si je ne fais erreur, Alfred Ceresole³, qui était déjà un « vieux »; j'y entendis avec admiration un discours tout à fait brillant d'Emile Redard, de Genève, qui depuis.... eut une fièvre typhoïde, dont il sortit tout à fait plat et intellectuellement ratatiné. C'est alors que je conçus une affection qui dure

¹ Voir *Fréd. Godet*, p. 365.

² [Plus tard juge fédéral].

³ [L'écrivain vaudois].

encore pour mes deux plus chers camarades genevois, Adrien Lachenal¹ et Frédéric Raisin²; étudiant en droit. Autour d'eux, il y avait bien d'autres aimables garçons. Louis Barbault, entre autres, mort prématurément vers 1880 et qui se distinguait par un profil charmant, dont il offrait libéralement la photographie à tout le monde. Il y avait aussi à Rolle toute une bande d'étudiants en théologie français, qui mettaient dans nos fêtes — ces théologiens! — une note un peu bohème : le grand Choquard, qui apprenant au débarcadère de Rolle que j'étais fils de Godet, commentateur de St-Jean, ne m'appela plus que *Logos*; Carle, qui avait écrit une chanson que j'entends encore.

*Et lon lon la,
Après l'exégèse,
Mettons-nous à l'aise
Et risquons un petit gala;
Et lon lon laire,
Ça fait notre affaire;
Qu'un joyeux refrain
Nous mette tous en train.*

Il y avait aussi François, à qui ses amis avaient plaisamment fait une réputation sans doute fort injuste : ils l'accusaient à voix basse de « voler toutes les chemises de nuit ».

Mais le souvenir le plus précieux que je garde de cette première fête de Rolle, c'est la rencontre de Marc Monnier. Il devait prendre part à la course au Signal de Bougy. Nous

¹ [Le futur Conseiller fédéral].

² [Avocat et bibliophile].

fûmes tous, le dimanche matin, attendre au débarcadère le bateau qui nous amenait l'auteur du *Vrai belletrien*. Il était dans tout l'éclat de la renommée qu'il devait à son livre retentissant : « *L'Italie est-elle la terre des morts?* », à ses poésies et ses inimitables comédies de marionnettes, qui traduisaient en vers funambulesques toutes les péripéties de la politique européenne. Aussi, comme il fut acclamé à son arrivée! Il portait gaillardement sa quarantaine, qui ne lui pesait pas plus qu'à nous nos vingt ans. Il avait arboré son vieux « ruban bicolore », souvenir de son ami vaudois Victor Perrin :

*Si notre nom doit vivre dans l'histoire,
Nous porterons, guerriers ou citoyens,
D'autres rubans attachés par la gloire,
Mais leurs reflets ne valent pas les tiens.*

Enfin, il souriait joyeusement à la vie, il était « gai par nature et par principe », et ce furent des heures charmantes que nous passâmes groupés autour de lui, sous les ombrages du Signal. Nous l'écoutions avec cette vénération enthousiaste des jeunes pour un devancier dont les succès sont la gloire de la confrérie et l'honneur du drapeau.

Notre brillant camarade Auguste Poulain, de Genève, le plus superbe garçon qu'ait jamais coiffé une casquette verte, poète plein de fougue et de verve, dont la voix de cuivre faisait sonner à merveille les alexandrins d'Hugo, donnait la réplique à Marc Monnier avec une assurance qui nous remplissait d'admiration.... Trois ans plus tard, Poulain succombait aux suites de sa campagne de franc-tireur.

Marc Monnier n'oublia pas cette journée de Rolle, ni ceux qu'il y avait rencontrés. Il m'écrivait, plusieurs années après : « Cette fête, mon dernier jour de jeunesse, m'est restée dans le cœur. »

Je revins tout triste à Neuchâtel, après avoir fait escale, au retour, à Lausanne, chez Emile Dutoit (il est mort voici peu d'années), et à Yverdon chez la bonne tante Vouga. Je savais que mon père jugeait qu'il était temps de me mettre sérieusement au travail et de faire choix d'une vocation. Il avait abordé une ou deux fois ce sujet, que je m'efforçais d'écarter. Je n'avais aucun goût bien net; j'eusse voulu ajourner toute décision, — et rimer, en attendant. Au fond, la seule étude qui m'eût attiré, — si cette étude avait été connue alors à Neuchâtel, — c'eût été celle des langues romanes. J'en avais l'instinct, si je puis dire ainsi. Dans le sein de Belles-Lettres, j'avais formé une petite « section du patois », dont l'idée m'était venue en entendant un de mes camarades, le pauvre Jules Dubied, des Geneveys-sur-Coffrane, parler à l'occasion le patois de son village. Avec lui et Parel, nous avons passé des heures à noter des conjugaisons dont les paradigmes doivent exister encore dans mes papiers. Ma voie était là. Mais l'idée ne m'en vint pas un instant, parce que, dans ce temps-là, l'étude des langues romanes, déjà répandue en France, commençait seulement à gagner Genève et n'était guère connue à Neuchâtel, ou du moins ne paraissait pas promettre une carrière profitable et un gagne-pain.

J'eus quelques vagues vellétés d'entrer en théologie. Mais ce ne fut pas bien sérieux. Quand je m'examine rétrospecti-

vement, je suis obligé de convenir que ce qui m'eût séduit, dans cette étude, c'eût été la perspective de rester deux ou trois ans de plus à Neuchâtel, c'est-à-dire dans la Société de Belles-Lettres, qui était la grande affaire de ma vie; car en elle se résumait ma seule véritable vocation : la littérature.

Mais la littérature, aux yeux de mon père — qui avait raison du reste — n'était pas une profession. Avant d'écrire — écrire quoi? — il faut vivre; c'est de la vie pratique et vraiment *vécue* que doit naître l'œuvre littéraire.

Mon père m'invitant à décider quelle étude spéciale je voulais entreprendre, je répondis sans aucun enthousiasme : « Le droit. » — « En ce cas, mon enfant, tu vas partir pour Bâle, où tu pourras commencer ton droit sous la surveillance de mon vieil ami Schnell.... » — Ainsi fut fait; en fort peu de temps, ma pension fut trouvée à Bâle, et mon père, heureux d'y revoir ses amis, tint à m'y conduire et m'y installer lui-même.

XIII

J'ai passé un an et demi (trois semestres) à l'Université de Bâle. J'y ai été très heureux. J'y ai fait de bonnes et solides amitiés. J'y ai écrit beaucoup de vers; et je n'y ai point pris le goût du droit, malgré les efforts loyaux que j'ai faits pour y mordre. Ce n'est pas que je fusse dénué du sens du droit; je possède au contraire à un haut degré l'instinct juridique; mais c'est qu'un autre intérêt, celui des belles-lettres, primait tout pour moi.

M. Schnell, ami de mon père depuis son temps de Berlin, avait fortement contribué à me faire venir à Bâle; et c'est lui qui avait trouvé la famille dont je devins le pensionnaire.

M^{me} veuve Heussler habitait le Petit-Bâle, à l'extrémité de la ville d'alors, Claragraben, 50, une jolie maison, avec son frère, M. Gottlieb Bischoff, chancelier d'Etat; ce vieux célibataire, à la fois bourru, cordial et bon vivant, faisait un singulier contraste avec sa sœur, très bonne personne aussi, mais austère et toute confite en dévotion. M. Bischoff était à Bâle un personnage fort connu. Il avait la spécialité de prononcer, dans les banquets et les fêtes, les harangues officielles, d'où son surnom de *Jubel-Gotti*. C'était un homme de haute taille et de robuste santé, grand liseur, fort cultivé et de com-

merce agréable; il représentait bien la tradition de ces vieux bourgeois de Bâle, aimant l'humanisme et un certain confort de vie domestique. La salle à manger de mes philistres était toute décorée de vieux portraits peints à l'huile, représentant une longue suite — j'allais dire toute une dynastie — de Bischoff. La table était sans faste, mais fort bonne, et l'excellente cuisine bourgeoise de M^{me} Heussler était arrosée d'un vin blanc du Margraviat (*Margraefler*) qui m'inspirait beaucoup d'estime. M. Bischoff rentrait chez lui vers 5 heures après-midi, s'installait dans son confortable cabinet, et lisait la *Revue des Deux-Mondes*, à moins que le temps ne fût assez beau pour inviter à la promenade. Il me proposait alors de sortir avec lui : suivis ou précédés de son chien Boppi, nous gagnions la campagne : nous allions soit dans le Wiesenthal, soit à Arlesheim ou à Muttenz : je me souviens d'un souper charmant fait dans l'auberge de ce dernier village. M. Bischoff ne prenait jamais son repas du soir à la maison : il soupaît dans la règle au Casino, situé au bout du Pont du Rhin, du côté du Petit-Bâle. Je prenais donc le repas du soir avec M^{me} Heussler et son fils Hans, jeune collègue d'environ 14 ans, qui venait souvent me demander mon aide pour traduire son *César (De bello gallico)*. Ce pauvre garçon, qui était gentil et bien doué¹, se révéla par la suite déséquilibré. Lorsque j'allai revoir M^{me} Heussler, il y a une dizaine d'années, je trouvai la pauvre mère fort mélancolique dans sa solitude, avec ce fils qu'il fallait périodiquement faire interner dans une maison de santé. Devenue presque aveugle, elle passait ses journées assise près de la fenêtre du rez-de-

¹ [Il devint professeur de philosophie, et fort estimé.]

chaussée; et comme je lui demandais à quoi elle pouvait encore s'occuper, elle me répondit : « *Beten!* » (Cette réponse fit beaucoup rire M^{me} Gr. à qui je la contais, sans que j'aie pu concevoir ce qu'elle y trouvait de drôle.)

J'avais à Bâle un camarade de Neuchâtel, Emmanuel Henry, qui commençait ses études de médecine. Nous n'avions pas, en Belles-Lettres, grande sympathie l'un pour l'autre, et je crois qu'il en avait encore moins pour moi que je n'en éprouvais pour lui; mais l'exil (si j'ose employer ce mot un peu excessif) nous rapprocha beaucoup. « *Manu* » — c'était son petit nom de Neuchâtel — demeurait dans un quartier lointain, près de la maison des missions, chez M. Girard, ancien pasteur et professeur de littérature à l'Université.

C'était un brave homme à figure naïve et vénérable, dont je crus devoir suivre le cours; il ne m'en est resté qu'une très faible impression : tout ce que je m'en rappelle, c'est qu'il disait avoir vu Chateaubriand à Lausanne vers 1825 : le ministre tombé considérait la fête des Promotions au bois de Sauvabelin.

Quant à *Manu*, que son père, le diacre Henry, avait tenu avec une extrême sévérité pendant son temps de Belles-Lettres, lui interdisant *thunes* et fêtes, il goûtait à Bâle les premières joies de l'émancipation. Il en abusa un peu : le brave garçon se grisait effroyablement en toute occurrence. Nous étions très vite entrés, l'un et l'autre, dans le monde des étudiants bâlois, qui étaient peu nombreux et fort liants. Nous avons retrouvé parmi eux un ancien camarade, Alfred Gilliéron¹, fils d'un professeur de la *Tæchterschule* de Bâle,

¹ [Père du célèbre romaniste.]

plus anciennement maître au collège de la Neuveville; j'avais connu Gilliéron dès l'enfance, à cause de mes attaches avec la Neuveville, puis au collège de Neuchâtel.

Il était intimement lié à Bâle avec un autre étudiant en philologie, un certain Cornu, qui devint plus tard professeur à Prague et acquit un sérieux renom comme romaniste. Ils me proposèrent de lire avec eux du Sophocle, ce que nous faisons dès 5 heures du matin, pendant le semestre d'été 1868. Nous avons lu ainsi *Oedipe Roi*.

Gilliéron faisait partie de Zofingue. Mes amis de la faculté de droit, Robert Grüninger, Wilh. von der Mühl, Tobler, en étaient membres aussi, de même que les Barth, les Miescher, les Oeri, dont Manu était le camarade en médecine. Nous fûmes donc tout naturellement introduits à la *Kneipe* de Zofingue, où nous allions souvent le samedi soir. Nous partagions aussi tous les plaisirs et divertissements *extra muros*, c'est-à-dire les *Bummel* de tout genre. C'est ainsi que nous prîmes part à une excursion charmante en radeaux jusqu'à Istein, rive droite du Rhin, aujourd'hui place de guerre, alors simple village agreste, où il y avait au bord du fleuve une délicieuse auberge à la Uhland (« Es zogen drei Burschen über den Rhein... »). J'ai un souvenir très vif de notre embarquement près du Pont-du-Rhin, sur les radeaux conduits par des flotteurs de bois; de cette descente du Rhin, durant laquelle la plupart d'entre nous s'étaient donné le plaisir de se déshabiller et de suivre les radeaux à la nage; enfin des flacons de vin frais vidés sous les ombrages d'Istein....

Une autre fois, nous fûmes associés, Manu et moi, à l'excursion de Pentecôte (*Pfingst-Bummel*). Nous avons quitté

Bâle le samedi après-midi, pour gagner les hauts parages du Jura. Je ne puis me rappeler dans quelle auberge au milieu des pâturages, nous avons passé la nuit, sans y dormir beaucoup, il est vrai, car on dansa fort tard avec les servantes de la maison, qui étaient accortes. Le lendemain, après une course très belle à travers prés et bois, nous arrivions pour l'heure du dîner à la Bechburg¹, où nous attendait le banquier Riggenschach et sa famille. La table, dressée sur la magnifique esplanade ombragée d'arbres centenaires, était chargée de jambons et de pain bis; les tonnelets de bière furent vivement mis en perce par les *Füchse*, et ce fut un festin dont Rabelais eût été content.

Il y avait parmi nous un certain Frey, étudiant en théologie, qui se piquait d'éloquence et de bel esprit; il s'était placé, en cette qualité, à côté de la belle — très belle — M^{me} Riggenschach. Un peu animé, au dessert, par cet intéressant voisinage et par les libations, exalté par la poésie moyenâgeuse de la vieille *Burg* où nous étions, il adressa à notre hôtesse ce madrigal à double tranchant : « Ach! Sie sind wie eine Ruine : Sie werden immer schöner! »

C'était le moment de partir : des chars à échelles nous reconduisirent à la gare d'Olten, d'où le train nous ramena à Bâle.

Il y avait aussi à cette excursion le bon Lohnert, vieux *Bursch* à tête léonine, cheveux en crinière et barbe de Gambrinus, qui devait en être à son 10^e semestre et dont la spécialité était d'improviser, le verre en main, des vers intaris-

¹ Antique château du moyen-âge, restauré par son propriétaire M. Riggenschach-Stehlin.

sables, bachiques, lyriques et frénétiques. Ici encore, on croyait voir s'évoquer toute la vieille Allemagne d'Umland. Ce brave Lohnert finit par devenir maître secondaire à Berne où il est mort l'an dernier, à ce que me racontait récemment (1917) le conseiller national Speiser, que j'ai aussi connu à Bâle, où il achevait son droit quand nous le commençons.

Il y avait encore parmi nos camarades quelques théologiens qui, comme bons garçons, n'avaient pas leurs pareils : Jacob Probst, le gros Probst, surnommé *Mutz*, qui devint plus tard le fameux pasteur Probst, de Horgen, orateur populaire remarquable. Sa voix de basse profonde, sa bonhomie, sa verve joviale qui s'assaisonnait de beaucoup de véritable esprit, sa foncière bonté, faisaient de lui le meilleur et le plus amusant des camarades. Je l'ai revu, il y a quelques années, avec un extrême plaisir chez mon ami Grüninger : il était déjà bien malade, et mourut l'année suivante. Peu avant sa fin, il eut la visite de son vieil ami Lichtenhahn, et ils prirent congé l'un de l'autre en s'appelant par leurs vieux sobriquets d'étudiants : « Adie, Mutz ! » « Adie, Strick.... » Je trouve cela touchant et beau.

Ce Lichtenhahn, devenu pasteur à Bâle, est mort aussi : il avait beaucoup d'humour et de drôlerie, et s'amusait à déformer calembouriquement les mots pour me donner le fou rire. Il disait *Bauchbinder*, au lieu de *Buchbinder*, et *haarschweinlich* pour *wahrscheinlich*.... Il avait heureusement de plus sérieux mérites : c'était un cœur plein de délicatesse et de bonté vraie, et l'égalité de son humeur lui assurait une grande popularité.

Quant au grand Oeri, étudiant en médecine, il était fils d'un ancien ami de mon père, le pasteur de Lausen (Bâle-Campagne). Lié particulièrement avec Emmanuel Henry, il nous invita avec lui, Gilliéron et moi, à passer un dimanche d'été dans le presbytère paternel. Il y avait là un délicieux verger en coteau, bien ombragé, — *die Matte*, — où nous passâmes l'après-midi à vider des bouteilles que nous allions remplir aux tonneaux de la cave. Nous étions un peu éprouvés le soir, à l'heure du souper, et je ne fis pas grande figure auprès des demoiselles Oeri, qui ne nous contemplaient pas sans un sourire légèrement ironique....

Mais le meilleur ami que j'aie trouvé à Bâle est Robert Grüninger; c'est un des plus agréables caractères que j'aie rencontrés. Fils d'un tonnelier du *Rümelins-Platz*, il m'avait pris à gré dès notre première rencontre, me conduisit chez lui, où nous lisions ensemble le *Corpus juris (De obligationibus et solutionibus)*, et où je jouais du violon, accompagné au piano par une charmante jeune fille de 16 ans, pensionnaire neuchâteloise, une petite brune au joli profil, dont je devins amoureux. Bientôt elle quitta Bâle; elle mourut huit jours après être rentrée dans sa famille à Fleurier. J'en fus extrêmement ému et troublé, mais je n'ai jamais su et Grüninger n'a pu me dire quel mal mystérieux l'avait si brusquement emportée.

J'avais fait très bonne amitié avec les cinq ou six autres étudiants qui, avec Grüninger et moi, composaient tout l'auditoire de la Faculté de droit. Aussi conçoit-on que l'idée me soit venue d'entrer dans la Société de Zofingue pour sceller plus complètement mon intimité avec mes camarades bâlois.

Je m'en ouvris à Gilliéron; mais il me dissuada de donner suite à ce projet, en me représentant que ma situation serait très fautive à Neuchâtel, quand je m'y retrouverais comme affilié à deux associations qui y vivaient à couteau tiré.... L'objection était juste, je crois, et je finis par m'y rendre. Mais si je l'avais dédaignée, je me serais sans doute épargné les tracasseries infinies et les ineptes calomnies dont ma vie a été si fidèlement abreuvée.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de nos plaisirs d'étudiants : j'étudiais aussi un peu, quand je résistais à l'attrait d'un Molière, que j'avais trouvé sur un des rayons de ma chambre et que je lisais avec ferveur. Je le comprenais mieux que mes cours de droit, qui étaient pour moi de l'hébreu, ou pis encore. J'y arrivais sans aucune préparation, et la difficulté de la langue aggravait pour moi l'obscurité de la matière. Je n'entendais rien au cours de notre professeur de droit romain, le jeune et timide Hartmann, que nous appelions Hartmännle, et qui nous lisait son cours d'une voix étranglée, sans oser lever les yeux sur nous. Je faisais de mon mieux pour bien tenir mes cahiers, et j'y réussis, comme en font foi mes deux cours reliés des *Institutes* et des *Pandectes*, que j'ai conservés pieusement. Je prenais la peine de chercher dans mon *Corpus juris* et de transcrire dans les marges de mes cahiers tous les passages auxquels renvoyait le professeur.

Mais le charme de nos leçons était ailleurs : la toute petite salle affectée aux cours de droit, dans cette modeste et antique université qui domine le Rhin, donnait sur le fleuve, au delà duquel s'étalait le vaste horizon de la Forêt-Noire. Cette vue à la fois ample et riante était un spectacle toujours nou-

veau pour moi et j'en ressens encore le charme après cinquante années.

☒ C'est là que nous entendions les cours du criminaliste Binding, un Saxon élégant et disert, les graves leçons d'André Heusler, aujourd'hui octogénaire, que j'ai revu plusieurs fois, entre autres au jubilé de l'Université de Bâle (1910), et qui me montra toujours, avec beaucoup de bienveillance, un scepticisme un peu narquois à l'égard des études que je croyais faire.

C'est dans la même petite salle que le père Schnell nous donnait ses cours de droit suisse.... à 6 heures du matin. Je n'invente rien. M. Schnell, ainsi que sa femme et ses deux filles, était toujours levé à l'aube et couché avec les poules; il estimait que, pendant le semestre d'été, 6 heures était le bon moment pour donner et recevoir des leçons. Il nous en donnait, si je me souviens bien, deux heures consécutives. Après quoi on allait déjeuner, pour revenir à 9 heures à l'Université. Cette heure matinale était un peu dure quand nous avions eu la veille quelque beuverie d'étudiants au Cardinal, chez Thoma ou au Brändlin.... Tel ou tel de mes camarades manquait parfois le cours du père Schnell; mais je ne pouvais, moi, prendre une telle licence, car le brave homme, inquiet pour son protégé, n'eût pas manqué d'accourir chez moi chercher de mes nouvelles. La tête parfois un peu lourde, j'allais donc avec ponctualité écouter, sinon entendre, les savants développements du maître sur l'organisation des communes, les *Allmend*, et le reste.

A côté de ces cours de droit, j'en suivais un, sur les antiquités romaines, d'un vieux professeur, nommé Gerlach, qui

passait pour avoir des mœurs un peu libres, car on assurait que son goût des amours « ancillaires » faisait de lui la terreur de toutes les bonnes de son quartier. Ce vieux satyre avait une autre passion, plus certaine, car il s'y livrait devant nous avec frénésie : c'était une haine féroce, effroyable, incoercible, pour l'illustre Mommsen, alors dans tout l'éclat de sa gloire. Le père Gerlach devait avoir eu quelque terrible querelle de savant avec le grand historien de Rome; car, à tout propos, il se livrait à une de ces sorties virulentes dont certains professeurs allemands sont coutumiers. Les étudiants, sentant monter la colère du maître, posent leur plume, se croisent les bras et se promettent un moment de douce joie. Le vieux Gerlach, ayant affirmé son point de vue, avec preuves à l'appui, rencontrait soudain devant lui l'image de son rival exécré; il râlait alors : « Aber der Mommsen, dieses Schandmaul.... » J'ai oublié, hélas! la suite de la tirade vengeresse, mais je savoure encore les délices de notre fou rire.

Un cours plus sérieux était celui de Jacob Burckhardt : l'illustre auteur du *Cicerone* parlait littérature comme un livre, c'est-à-dire avec une volubilité que rien n'arrêtait pendant une heure; je crois bien qu'il parlait sans notes; sa langue était d'une élégante clarté. C'était moins une leçon qu'une conférence que nous écoutions avec un vif plaisir. C'est bien ma faute si j'en ai si peu retenu.

Je n'avais pas abandonné mon violon; j'avais trouvé un bon professeur, au jeu correct et un peu froid, M. Bargheer, qui m'eût fait faire de plus sérieux progrès, si j'eusse pu travailler davantage. Mais ma vie d'étudiant comportait trop de distractions. Ce fut surtout le cas durant mon second et

mon troisième semestre, où la colonie neuchâteloise s'accrut notablement.

Je dis « colonie neuchâteloise », parce qu'il y avait alors à Bâle, outre Henry et moi, quelques-uns de nos anciens camarades faisant leur apprentissage de commerce dans des bureaux : c'était Charles Claudon, aimable garçon de nature un peu effacée, mais de sentiments délicats et que nous aimions beaucoup ; c'était Albert Junier, de St-Blaise, ancien et brillant officier de cadets, fils de M. et M^{me} Junier-Murner, dont il était l'orgueil, et qui l'avaient visiblement un peu gâté ; bon camarade, du reste, naïvement pénétré de son importance de fils de famille, à qui rien ne manque, surtout pas l'argent. Il avait une passion malheureuse : celle d'écrire des vers. Il remplissait des cahiers bleus d'élégies en alexandrins dont la banalité s'annonçait déjà par une écriture d'un aspect tristement commercial. Il venait parfois me lire ses œuvres les plus récentes, où il y avait un mélange d'inspirations religieuses très conventionnelles et d'effusions familiales dont sa mère était seule à goûter tout le charme. Elle lui avait inculqué de bons principes de conduite, auxquels il s'efforçait de rester fidèle, parmi des camarades de bureau beaucoup moins austères. Le brave garçon me confiait ses perplexités, qui me donnaient pour lui beaucoup d'estime.

Un autre de nos camarades était Georges Jeanneret. Cet étrange garçon, très renfermé, un peu énigmatique, un peu solitaire et bizarre, avait des talents. Il a fait de jolies gravures sur bois (voir l'illustration de son séjour à l'île de St-Pierre) ; à Paris, où il a vécu longtemps, il devint socialiste et prit part, avec prudence, d'ailleurs, si j'en crois ses amis, à l'insurrec-

tion communarde; il se mit à écrire, et, revenu à Neuchâtel, attaqua dans des pamphlets d'une verve grossière divers personnages. Ce pauvre garçon finit par dérailler et on dut le faire interner. A Bâle, il était timide, sauvage même, et ses camarades faisaient de lui leur plastron. Pour ma part, je n'eus avec lui que des relations pacifiques; lorsqu'il revint de Paris, tout imbu de socialisme, il me fit présent de son livre de souvenirs sur la Commune, et, en me le remettant, me dit : « Je te prie de me pardonner la dédicace : *Au citoyen Philippe Godet*; mais mes principes m'interdisent de t'intituler autrement.... » Je le rassurai de mon mieux. Mais — où diable les principes vont-ils se nicher?!

Parmi les Neuchâtelois que je voyais à Bâle, figurait un certain Albert Brunner, fils d'une brave veuve qui était jardinière dans la propriété de la chanoinesse de Pierre à Champ-Bougin. Brunner, ses classes faites, entra au bureau Clerc, puis jugea utile de faire un peu de droit à Bâle, où il passa un semestre ou deux. C'était un garçon très bien doué, mais plein de lui-même et susceptible comme peut l'être un autodidacte.

Un autre camarade de Bâle qui me tient de plus près, c'est Th. C. J'avais été avec lui en Belles-Lettres et le retrouvais à Bâle. Mais il promettait déjà de devenir ce qu'il est aujourd'hui : un vieux garçon solitaire et casanier; plein d'ailleurs de sensibilité, de sentiments et de goûts élevés; caractère sûr et droit, mais un peu fermé. Il jouit d'une juste estime dans son village, auquel il a rendu d'obscurs, longs et précieux services comme gérant de la Consommation. Nous lisions ensemble Juste Olivier dans sa chambre de la Canonengasse, où mon récit me ramènera bientôt.

J'ai toujours aimé à « faire avec » (*mit machen*), à me mêler à la vie collective, et je ne m'en fis point faute à l'Université de Bâle. Je pris part de tout mon cœur à la fête de St-Jacques, qui se célèbre chaque année, au mois d'août, et ne manquai pas d'assister au « Commers » (ainsi les Allemands et Suisses allemands déforment nos mots et les détournent de leur sens) que célébra la Société de Zofingue. C'eût été fort ennuyeux, comme sont toujours ces solennelles beuveries, avec leurs rites invariables, si *Manu* n'eût fait des siennes. Il faisait très chaud, par conséquent très soif ; nous avions bu beaucoup de chopes ; mon camarade en avait déjà absorbé plus que de raison quand s'ouvrit le sacré « Commers ». Probst, le *Mutz*, ouvrit la séance en lisant de sa voix de basse-taille le récit de la bataille de St-Jacques par Jean de Muller. Le moment était d'une solennité religieuse. Le lecteur, debout sur une table, harnaché comme un étudiant allemand, dans son justaucorps à brandebourgs, que barrait le ruban blanc et rouge, son « *cérévis* » perché au sommet de son individu, ses mollets serrés dans de hautes bottes à l'écuyère, eût imposé le respect à tout autre qu'à un Bellettrien émêché. Or voici que notre *Manu*, quittant sa place une chope à la main, s'avance en titubant vers la table où Probst articulait avec un redoublement de gravité : « Nos âmes à Dieu, nos corps aux Armagnacs », — et prestement, avant qu'on pût prévenir son geste sacrilège, vide sa chope dans la botte du *Mutz* ! Ce fut un scandale affreux ; on emmena dans la cour le trouble-fête, qui riait aux larmes de sa bonne plaisanterie. Jean de Muller avait du plomb dans l'aile.... Moi, je ne savais où me mettre, sentant combien mon camarade avait

compromis ces *tra-la-la* de Welches. Mais nos amis Zofingiens étaient si bons garçons, et Manu si aimé de tous les étudiants, que l'incartade n'eut aucune suite fâcheuse, si ce n'est que Manu perdit cette nuit-là une canne précieuse qu'il tenait de son père et qu'il regretta jusqu'à la fin de sa vie.

J'avais cru devoir entrer dans deux sociétés universitaires : l'*Akademischer Männerchor*, et l'*Akademischer Turnverein*. La Société de chant donna une soirée fort gaie, où l'on applaudit fort le *Enderle von Ketsch* et la *Guano-Insel* de Scheffel, et qui fut suivie d'une copieuse beuverie. La Société de Gymnastique prit part à la fête cantonale, et mon seul regret fut que le père Schnell, mon mentor, me pria instamment de ne pas prendre part au grand banquet final, dont je me promettais beaucoup de plaisir. La surveillance de ce digne ami de mon père me gênait un peu dans mes plaisirs, du reste assez innocents. Heureusement il ne les connaissait point par le menu. Il ignorait les bonnes parties de quilles que nous faisions à l'auberge de la *Wiesenbrücke* ou dans un charmant petit cabaret au bord du Rhin, où la bière était parfaite et la sommelière avenante comme celle que décrit Marc Monnier :

La blonde enfant qui rit toujours....

M. Schnell ignorait aussi les *fruchsoppe* avec radis noirs qui nous faisaient tant de bien et que nous prenions dans la cour de la Brasserie Braendlin, c'est-à-dire au local de la Société de Zofingue.

En revanche, Mentor m'approuvait beaucoup de prendre part le samedi après-midi, durant la belle saison, aux excursions

sions botaniques que dirigeait le professeur Schwendener¹. Ce n'est point l'amour de la botanique qui m'avait associé à ces savantes promenades, mais le simple goût de la société et du plaisir. Nous visitions des sites charmants; nous prenions les « quatre heures » dans quelque bon cabaret rustique; que veut-on de mieux? M. Schwendener, quand je lui fus présenté, s'écria : « Godet! seriez-vous parent de l'auteur de la *Flore du Jura*?—C'est mon oncle, Monsieur le professeur. — Alors, vous devez être fort en botanique. » Je confessai mon ignorance totale, qui ne resta pas tout à fait *totale*, car j'ai appris dans ces excursions à connaître et à nommer en latin trois fleurs : la *Coronilla vulgaris*, la *Saponaria officinalis*, et le *Dianthus cartusianorum*, plus gentiment appelé *pipolet*.

Non content de fréquenter Zofingue, j'assistai quelquefois aux réunions bachiques, véritablement assommantes, d'un *Corps* qui existait alors à Bâle sous le nom d'*Allemania*. Il se composait de Suisses, comme Zofingue, mais de Suisses hostiles à Zofingue par des raisons que je ne démêlais pas bien. Il y avait dans cette *Allemania* le fils d'un médecin de campagne, nommé Gelpke, grand paresseux et grand buveur; un nommé Freyvogel, aux allures insolentes; un nommé Schardt, que ma casquette verte, que j'avais continué à porter, agaçait fort, parce que la couleur de sa société était aussi le vert; un nommé Sury, de Soleure, gentil garçon, et enfin Rudi Banga, de Bâle-Campagne, un des plus aimables étudiants de la Faculté de médecine, qui nous témoignait à nous, Welches, une amitié particulière. Il alla en Amérique et doit

¹ Devenu célèbre, et professeur à Berlin.

y être mort il y a quelques années, puisque j'ai lu dans un journal bâlois qu'une demoiselle Banga avait fait à la ville de Liestal je ne sais quel don philanthropique en souvenir de son père, médecin, mort en Amérique.

Quand vint l'été de cette année 1868, je fus autorisé à revenir à Neuchâtel. Les vacances de Bâle étaient alors coupées en deux : un mois de vacances de juin à juillet, puis deux mois de septembre à octobre. La fête de St-Jacques, (fin août) marquait le terme du semestre. Je passai la première tranche de vacances à Montlési, sur Couvet, dans la propriété que M. Ed. de Pury avait prêtée à mes parents.

Le séjour de Montlési était agréable. Il y avait des voisins intéressants ou aimables : nous voyions M. Gretillat, pasteur à Couvet, M. H. de Rougemont, pasteur aux Bayards, et M. H. DuBois, pasteur à Travers. Je me souviens d'une course au Creux-du-Van que nous fîmes alors. Nous, c'était papa, mes sœurs et les pensionnaires, dont les plus notables étaient M^{lles} Lucile et Amélie Berthoud. Je me souviens aussi d'avoir accompagné une de mes sœurs à la Brévine, et être revenu le lendemain, après une nuit passée à l'auberge du village ; mon oncle Louis, en séjour à Montlési, était venu au-devant de moi, et c'est alors que nous rencontrâmes près des Sagnettes la plus jolie jeune faneuse que j'aie jamais vue, et que je ne devais jamais revoir, mais dont j'ai conservé le nom, tant ses yeux noirs, et ses cheveux bouclés, et toute son apparition m'avaient impressionné : elle s'appelait Victorine Bailod.

Non loin de Montlési, dans une ferme isolée, vivaient plusieurs vieilles femmes, les sœurs Leuba, qui m'intéres-

saient extrêmement par leur originalité encore intacte de montagnardes sans contact avec le monde extérieur. Elles parlaient le patois, et je recueillis, par l'intermédiaire d'une institutrice qui était leur nièce, plusieurs proverbes et dictons curieux : ces notes sont malheureusement perdues. Non loin de ces vieilles, demeurait une autre antiquité, la Mère Gatoillat, à qui M. Fritz Berthoud a fait une sorte de célébrité en colportant dans tout le Vallon les discours, si comiques, qu'elle tenait avec l'accent montagnard le plus prononcé qu'il y ait jamais eu.

Nous eûmes aussi le plaisir de voir plusieurs fois le vieux docteur Morel, de Fleurier, figure originale de médecin de campagne d'autrefois, avec son parler de bourru bienfaisant. Je me souviens que j'habitais à Montlési, avec mon frère Georges, la chambre où un siècle auparavant avait logé Rousseau. Le malheur est que la maison de Montlési avait brûlé depuis; mais on affirmait qu'elle avait été reconstruite identique....

Le souvenir de Jean-Jacques était resté attaché à divers sites. Il y avait, si je me souviens bien, une certaine « Combe des philosophes », et une autre dite la « Combe des jeux et des ris », qui devaient, assurait-on, leur nom à l'auteur d'*Emile*. Les copies des lettres qu'il avait adressées au colonel Abram de Pury étaient conservées dans un petit recueil relié, qui sans doute existe encore dans la Bibliothèque de Montlési.

C'est de ce séjour, et d'un autre fait quelques années plus tard, chez mon ami Ch. Jacottet, aux Grands Champs, que datent mes quelques notions sur la région qui domine au

nord le Val-de-Travers. Avec mon père, toujours promeneur infatigable, nous explorâmes tout le pays, depuis la glacière de Montlési au Crêt de l'Oura et au moulin de la Roche, autant de sites pittoresques et curieux.

Je ne me souviens pas, chose bizarre, où je passai la seconde partie des vacances ; à Neuchâtel, sans doute. Ce qui est sûr, c'est qu'en regagnant Bâle au début du semestre d'hiver, je ne retournai pas chez M^{me} Heussler. Non que je m'y trouvasse mal ; mais il me semblait que je pouvais assurer à mes parents une notable économie en me mettant en chambre garnie et prenant mes repas dans quelque pension alimentaire. J'en connaissais une à la Kanonengasse, où mangeaient une bande de Romands, qui étaient fort bien nourris à un prix ridiculement modeste. C'était une brave dame Haefliger, qui avait été élevée à Valangin, où ma belle-mère l'avait fort bien connue, et qui avait épousé un brave confédéré. M^{me} Hæfliger était la bonté et la sollicitude mêmes pour ses pensionnaires. Ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'elle nous nourrissait pour 1 franc par jour : le repas de midi coûtait 60 centimes et celui du soir 40 centimes. Pour ce prix nous avions à dîner une viande et deux légumes, et à souper quelque viande froide avec salade ou un plat d'accompagnement. On pouvait se faire servir pour 10 centimes un verre de vin. Si l'on prenait le premier déjeuner, il en coûtait 30 centimes de plus. La cuisine était des plus simples, mais excellente et saine. La société était de moindre qualité : il y avait là deux Vaudois, un voyageur de commerce, nommé Bertholet, inepte et saligaud, dont la conversation était immonde, et un nommé Gmelin, gymnaste et commis dans

un magasin de tabac, qui n'était pas moins vulgaire. A côté d'eux, un bon petit Meylan de la vallée de Joux, honnête et gentil, qui s'est rappelé à mon souvenir il y a deux ou trois ans; puis quelques Neuchâtelois, déjà nommés, A. Junier, Brunner, Th. Colin.... Le milieu n'était que médiocrement intellectuel. Quant à ma chambre, je l'avais trouvée au Petersgraben, à côté de l'hôpital et en face de l'église de St-Pierre, où Thomas Platter, le cordier-humaniste, afficha, selon son propre récit, l'annonce de son cours en 1528¹. Mon philistre était un courtier en soieries, Allemand, nommé Hermann, père d'une postérité nombreuse et grouillante. Il m'avait loué au rez-de-chaussée une grande pièce dont les deux fenêtres ouvraient au nord sur un joli jardinet.

Au début du semestre, nous nous retrouvâmes, Manu et moi, avec du renfort consistant en deux camarades bellettriens, Auguste Borel, surnommé Gugu, et Guillaume F., tous deux arrivés à Bâle pour y commencer leurs études de médecine.

L'arrivée de Guillaume F., fils d'un vieil ami de mon père, est demeurée mémorable pour nous. Il avait trouvé chambre et pension dans la famille d'un de mes camarades, étudiant en droit, nommé Tobler, demeurant tout près de la cathédrale. Nous fûmes recevoir F. à la gare; à peine débarqué, nous le conduisons se restaurer à la brasserie; il commence à crâner, vide chope sur chope, menace de se griser effroyablement: nous jugeons qu'il convient de le conduire chez sa bourgeoise avant que le mal soit plus avancé; il l'était déjà trop! Quand nous arrivons chez M^{me} Tobler,

¹ [Petite erreur. L'annonce fut affichée par Oporinus, à l'insu de Platter.]

Guillaume, l'œil allumé et la langue plus pâteuse encore que de coutume (car il avait à son ordinaire de la bouillie dans la bouche), interpelle la bonne dame avec une familiarité déplorable :

— Bonjour, madame Toben. Raccommodez-vous les bas?

Cette question saugrenue était une bribe des instructions maternelles qui surnageait dans son cerveau brouillé : sa mère lui avait recommandé de s'informer si M^{me} Tobler se chargerait de ravauder ses bas, où s'il devait les envoyer à Neuchâtel.... Nous étions derrière le malheureux F.; nous pouffions de rire tandis qu'il bafouillait.... Ce fut une entrée désastreuse, qui ne prévint pas en sa faveur. La suite fut digne du début. Emancipé trop brusquement, comme Manu, F. ne savait pas se rafraîchir sans excès. Toutes les fois que nous faisons une course, une petite fête, il passait la limite et faisait des sottises ridicules. Un soir que nous nous étions réunis pour célébrer je ne sais quel anniversaire bellettrien, il rentra tellement émêché, reconduit péniblement par nous jusqu'à sa porte, qu'une fois arrivé dans sa chambre, incapable de se gérer et de faire de la lumière, il causa un désastre sans nom : s'accrochant au tapis de table, il fit choir une lampe dont l'huile se répandit sur le parquet, mêlée au contenu d'un encrier, et le malheureux s'effondra dans ce mélange hideux, auquel s'ajoutèrent ses propres déjections.... Ne le voyant pas paraître le lendemain, nous allâmes à la tombée du jour prendre de ses nouvelles : il était pitoyable, en proie à un *Katzenjammer* profond; sa bourgeoise lui avait témoigné un mépris sans bornes et l'avait accablé de justes

reproches. Il était dégoûté de sa vie dissolue, et jurait de ne plus jamais boire une chope, naturellement!... Pauvre F.! c'était un esprit faible et une volonté nulle. Avec cela, beaucoup de cœur, serviable, généreux.... Il ne se corrigea guère, mais se vengea de son irrésistible penchant sur les poules de M^{me} Tobler, qui picoraient dans une courette sous sa fenêtre et auxquelles il s'amusait, par les dimanches de pluie, à jeter des boulettes de mie de pain, trempées dans du vin de Neuchâtel que sa mère lui envoyait pour le « fortifier ». Il nous invitait à déguster avec lui cet excellent rouge 1865 (une grande année!) et nous nous divertissions à voir les poules chanceler dans la courette.

Quant à Borel dit Gugu, il avait commencé sa médecine avec une belle ferveur, qui trouvait son expression visible dans un magnifique squelette dont il avait fait la dépense. Ce particulier, coiffé d'une casquette verte, grimaçait dans un coin de sa chambre. Gugu promettait d'être un étudiant sérieux. Il fut tout le contraire; il devint un de ces étudiants perpétuels qui n'arrivent jamais au terme de leurs études, et après une cinquantaine de semestres à Heidelberg et à Genève, après une longue vie de bohème, dont la fausse poésie se résumait pour lui dans la *Chanson de Musette*, qu'il chantait d'une voix tonitruante, — un jour, en 1893, il prit son rasoir et se coupa la carotide. C'est la seule opération qu'il ait réussie.... Destinée lamentable, qui eut son secret : j'en ai été le confident. Borel avait été épris d'une brave fille, Pauline G., qui fut emportée par une fièvre typhoïde. Ce fut l'effondrement de tous les rêves d'avenir du pauvre Gugu : son courage à l'étude s'évanouit; il se mit à faire la fête ba-

chique pour se consoler, partageant les plaisirs des « volées » de jeunes qui se succédaient, devenant toujours plus incapable de se remettre au travail, dégoûté toujours plus de sa déchéance, jusqu'au jour où il ne put plus la supporter. Il avait de belles qualités naturelles de franchise, de bonté, de fidélité; il eût pu devenir un excellent médecin de campagne, capable de tous les dévouements. Il avait l'humour particulier du Val-de-Travers dont son frère Albert était un autre représentant remarquable. C'était le camarade le plus cordial et le plus amusant. Son bon rire sonore était irrésistible. Quand nous entrions dans quelque auberge campagnarde et qu'il tapait sur la table en criant : « Une chopine et douze verres ! on attend des amis ! » on riait, non de cette plaisanterie assurément médiocre, et cent fois entendue, mais de la joie naïve que le jovial Gugu éprouvait toujours à la refaire. Et puis, je l'ai vu sanglôter dans le grand malheur qui brisa sa vie, et j'ai toujours eu pour lui la profonde pitié dont il était digne.

Pendant que j'accomplissais à Bâle mon second semestre (1868-1869), il se passait à Neuchâtel des événements mémorables : mon ancien et cher maître M. Buisson, par sa conférence intitulée *Une réforme urgente dans l'enseignement primaire*, déchaînait le mouvement du christianisme libéral, qui devait avoir un si grand retentissement et des conséquences si graves dans notre pays. Mon père devenait alors le champion actif et le défenseur puissant du christianisme évangélique. Il multipliait les conférences, où accouraient des foules, réfutait au pied levé, avec une science égale à sa dialectique et à son éloquence, les commis voyageurs du libéralisme, les

Pécaut, les Leblois, les Fontanès et les Réville. Ce fut une campagne magnifique, dont je n'eus à Bâle que les échos. Cependant aux vacances de Pâques de 1869, j'eus le plaisir d'entendre la conférence par laquelle mon père défendit la résurrection de Jésus-Christ et mit littéralement en miettes l'argumentation de ce bavard de Réville. Ce fut un triomphe auquel il me fut particulièrement doux d'assister. C'est alors (avril 1869) que je vis pour la dernière fois M. Prince, comme je l'ai raconté plus haut.

Puis je retournai à Bâle. Au moment d'en partir, j'avais remis ma chambre du Petersgraben, pour ne point payer le mois de vacances, et me logeai au retour dans une jolie chambre à deux fenêtres de la Wallstrasse, chez un menuisier du nom de Schaefer. J'étais le proche voisin de la famille Rigggenbach, où j'allais toujours de temps à autre, mais où j'avoue que je m'ennuyais fort, surtout quand l'excellent M. Rigggenbach m'emmenait pour une longue promenade en tête à tête.

L'été 1869, nous étions de nouveau à Voëns : si je ne me trompe, c'est alors que je demeurais dans la petite maison du haut, tandis que la famille occupait pour la première fois la maison du bas.

Mon troisième semestre achevé à Bâle, j'eus l'idée de revenir à Neuchâtel à pied par le Jura bernois. Je proposai ce petit voyage à mon camarade Brunner. Par un temps magnifique de septembre, ou plutôt par une belle nuit — il était 4 heures du matin — nous quitions Bâle, sac au dos, nous gravissions les pentes du Jura dans la direction de Soyhières (Saugeren) et de Laufon. Le brouillard une fois dissipé, ce fut une journée de toute splendeur. Très légers

d'argent, nous ne fîmes d'autre repas qu'un morceau de fromage arrosé d'une chope. Nous jouissions infiniment de cette marche à travers un pays nouveau; en entrant dans les villages, je jouais une marche sur mon accordéon, — car je m'étais privé de petit déjeuner pendant tout le semestre d'été pour réunir la modique somme nécessaire à l'acquisition de cet instrument, qui m'avait coûté 6 à 7 francs. Nous rencontrâmes la diligence qui parcourait le Jura bernois, encore exempt de la plaie des chemins de fer : le postillon Schorpp, qui était de Neuchâtel, me salua par mon nom, ce qui me fit plaisir. Vers 4 heures du soir, nous arrivions à Moutier-Grandval, où nous nous arrêtâmes à la cure, afin d'y voir le fils du pasteur, mon camarade bellettrien Alphonse Silliman : nous avions l'espoir d'y prendre de bons « quatre heures »; on nous offrit un doigt de vin rouge et un biscuit ! Sur quoi nous nous remîmes en route, pour arriver à Tavannes vers 8 heures du soir. Nous avons nos quinze lieues de marche dans les jambes. Repartis le lendemain sans déjeuner, nous avalons une tasse de café à Sonceboz, dînons d'une chope et de fromage à St-Imier, et passons au Val-de-Ruz par les Pontins et le Bugnenet. Voici Dombresson, Savagnier, Fenin.... Vers 7 heures du soir, nous sommes au passage à niveau de la Boine. Cinq minutes après, je m'assieds, affamé et ravi, à la table de famille, rue St-Honoré, et je retrouve ma vieille chambre d'étudiant. Le lendemain, pour me reposer, je montai à Chaumont avec mon père et le fils de son ami Curtius que j'allais retrouver à Berlin.

XIV

Je partis pour Berlin en octobre 1869 pour y passer le semestre d'hiver. Je m'arrêtai quelques heures à Francfort dans la famille Bonnet où je soupai avant de repartir vers minuit. C'est la seule fois que j'aie vu cette maison du *Trutz*, célèbre dans ma famille et où Georges s'était retrouvé comme à la maison. C'est la seule fois aussi que j'aie vu Ernest Bonnet, toujours malade (il était asthmatique de naissance) et qui jouissait dans les cercles amis d'une réputation d'homme infiniment spirituel : on citait ses « mots » de Grandchamp à Neuchâtel. J'ose à peine avouer que le phénomène ne répondit pas à mon attente, et qu'en général cette maison du *Trutz*, dont j'entendais parler depuis si longtemps comme d'un lieu extraordinaire, me parut plutôt ennuyeuse. Si j'en fais la remarque, c'est pour constater combien différent les goûts, les sympathies et les enthousiasmes des générations : tel milieu, telle personnalité qu'admirent les parents n'ont plus aucun attrait pour leurs enfants ; le tour d'esprit, les formules et les mots dont s'égayaient les premiers sont sans saveur pour les seconds : autre temps, autre goût ; et puis le charme des souvenirs communs !

Arrivé à Berlin à 11 heures du matin, après 12 heures de chemin de fer, je descendis sur la recommandation d'un compagnon de route, dans une vilaine gargote, en attendant d'avoir trouvé une chambre, ce qui ne tarda guère. J'étais recommandé à la famille Curtius, dont je venais de voir le fils à Neuchâtel. Malheureusement, la mère du jeune homme, qui ne m'était rien moins que sympathique, avait mis sous son bonnet que nous logerions ensemble dans le quartier de l'Université. (Il s'agissait pour l'étudiant berlinois de *profitieren* au point de vue du français.) Il me fut impossible de me soustraire à la volonté de cette femme autoritaire, dont le mari était trop lié avec mon père pour qu'il me fût permis de résister. C'est ainsi que nous louâmes, le Curtius et moi, deux chambres contiguës, rue de la Markthalle, E, chez le cordonnier Bartsch. Je n'eus pas à me louer de mon voisin qui était complètement dénué d'esprit, pédant, susceptible, et supportait aussi mal la bière que la contradiction; je dus plusieurs fois l'assister de mes soins quand se posait pour lui, après quelque beuverie, «la question de cabinet». Dans notre voisinage, logeaient trois étudiants de Lübeck, qui faisaient leur droit en même temps que leur service militaire (volontariat d'un an). Curtius voulait faire l'homme avec eux; je l'ai vu plusieurs fois abominablement ivre; il tombait alors dans des accès de rire niais, entrecoupé de hoquets et de vomissements, où personne n'eût su pressentir le futur président du Consistoire de Strasbourg. C'est comme tel, en effet, et par son opposition très estimable à l'autoritarisme prussien que Frédéric Curtius s'est fait connaître peu avant la guerre. Je n'ai jamais revu ce personnage, pour qui je

n'avais pas la moindre sympathie. Ses amis de Lübeck étaient antiprussiens et ne s'en cachaient pas, surtout le plus gentil des trois, nommé Rieke, dont je possède encore la photographie, enrichie de ce distique :

Es grüsst dich Oskar Rieke.

Es lebe die Republik...e!

Les Curtius m'invitèrent souvent, mais je ne me plaisais guère dans ce milieu, où seul M. Curtius, avec sa belle tête aux traits réguliers, son regard lumineux et son sourire accueillant, avait su me plaire. M^{me} Curtius était une grosse matrone, aux allures familières, mais de sentiments, je le crains, assez communs; elle était de ces Allemandes qui pensent que la bonhomie consiste à dire aux gens, d'un ton dégagé, des choses offensantes. Un dimanche que je dînais là, elle se mit à se moquer de cette petite Suisse, de ses prétentions à l'indépendance, et finalement elle conclut : « *Einmal stecken wir Sie alle in die Tasche ein.* » — Je perdis patience et quittai brusquement la table. Le brave et charmant père Curtius courut après moi dans le vestibule et me ramena dans la salle en m'assurant que sa femme plaisantait. C'était précisément ce qui m'avait exaspéré.

Une autre maison où j'étais reçu était celle du « véritable conseiller intime » de Gruner. Je me rappelle sa tête respectable de vieux fonctionnaire; je me rappelle surtout sa femme, une petite boule, toujours roulant de çà de là, d'une activité dévorante, d'une serviabilité empressée; d'un altruisme insupportable mais sincère, — au fond très bonne, mais horriblement fatigante : elle passait son temps à des œuvres de

charité, dont elle se délassait en organisant des divertissements saugrenus, tableaux vivants tirés de Lohengrin!... avec le concours d'un lieutenant qui s'appelait, je crois, Rosenthal, et de sa fille adoptive Emilie Ferchel (la future épouse du philosophe Paulsen). C'est chez les de Gruner que je célébrai la fête de Noël, où je fus vraiment fort bien reçu et où l'on me bourra congrûment de « Marzipan » et de « Pumpernickel », arrosés de vin du Rhin. Et c'est là que je vis un étudiant pauvre (comme moi, d'ailleurs) se prosterner devant la bonne dame en répétant après chaque mot qu'elle daignait lui dire : « *Ja, gnaedige Frau wirkliche Geheimrätin!* »

J'eus l'honneur de passer une soirée chez M. de Sydow, bien connu des Neuchâtelois, qui le renvoyèrent à Berlin en 1848¹; puis une soirée chez M. de Bethmann-Hollweg : ce devait être le père de l'inventeur des « chiffons de papier », un ancien ministre, si je ne me trompe, en tous cas un chrétien fort rigide, car il me déconseilla d'aller entendre l'opéra de Faust de Gounod, par la raison que c'était une *sinnliche Musik*....

Je vis aussi à Berlin un certain M. Loup, Neuchâtelois, dont je ne parlerais pas si je n'avais rencontré chez lui trois étudiants japonais, dont un, nommé *Aoki*, fils du médecin de l'empereur du Japon, est plus tard devenu un des personnages politiques importants de son pays : j'ai souvent revu son nom dans les journaux.

Je fus immatriculé à l'Université par le recteur DuBois-Reymond, un Neuchâtelois devenu Prussien et dont le père a joué le rôle que l'on connaît. En me donnant la poignée de

¹ [Il avait été 2 ans gouverneur de la principauté.]

main réglementaire, il ajouta : « de Neuchâtel.... sans doute », ou quelque chose d'analogue, et ce fut tout. Je crois qu'il avait été en relation avec mon oncle Charles, et qu'on ne s'était pas trop bien entendu. Je n'avais qu'un camarade neuchâtelois, Louis Lamazure. Je ne le recherchai pas beaucoup. J'étais alors déjà si ardemment helvétique et d'un nationalisme si exigeant, que je conçus l'idée de réunir les étudiants suisses qui pouvaient se trouver à Berlin. J'y fis connaissance d'Adrien Naville avec qui j'ai conservé depuis d'amicales relations, fortifiées pendant son séjour à Neuchâtel. Je crois bien me souvenir que c'est avec lui que je fis afficher au tableau noir de l'Université une invitation aux étudiants suisses de se rencontrer tel soir dans telle brasserie. Il y vint une cinquantaine de compatriotes. Nous instituâmes un soir de *Kneipe* : tous les samedis, nous soupions ensemble d'une choucroute, puis l'on causait.... Parmi mes camarades en droit, je dois citer Eugène Huber, qui dès lors devint célèbre comme compilateur du code civil suisse : je l'ai revu une seule fois à Neuchâtel, où siégeait la Commission du Code civil. Il y avait aussi, je crois, Meili, de Zurich, et un certain Escher, beau garçon mélancolique, qui un jour se jeta par sa fenêtre du 4^{me} étage. Je connus aussi un Fribourgeois, bon garçon assez bête et très noceur, Biemann, devenu grand politicien radical et rédacteur du *Confédéré*. En fait de Suisses romands, il y avait quelques Genevois : un Lombard, médecin, un Bonnet, un Ador. J'ai connu alors aussi Emile Doumergue, grand ami de Naville, et Franz Leenhardt, devenu plus tard professeur à Montauban, où je fus son hôte.

Nous eûmes une ou deux fois à notre *Kneipe* du samedi

le colonel Hammer, alors ministre de Suisse à Berlin, homme absolument charmant, type du Vieux Suisse allemand non encore germanisé. Il avait pour secrétaire un Mercier de Glaris, très cordial, et A. Claparède qui devint ministre de Suisse à son tour et a cessé tout récemment de l'être. M. Hammer invita un soir tous les étudiants suisses, nous reçut avec une cordialité parfaite, et nous abreuva de vins qui furent jugés d'autant plus exquis que bien peu d'étudiants étaient en état de s'accorder du vin.

Notre vie était frugale. Nous dînions pour 75 centimes au restaurant Stiem, dont le régime était supportable à vingt ans. Le matin, avant de partir pour mes cours, je me faisais une tasse de thé ou de cacao; le soir, je soupais chez moi de quelques tranches de charcuterie, arrosées de thé; avec le pain noir, très bon quand il était frais, et le beurre salé de Berlin, cela faisait un fort agréable repas.

J'essayais de travailler mon droit. Mais je n'y mordais vraiment pas avec beaucoup d'ardeur et d'intelligence. Je suivais consciencieusement mes cours : le vieux Beseler, un rageur sinistre, qui nous lisait d'une voix morne la dernière édition de son manuel (droit privé, je crois) : il ne m'en est rien, mais rien resté. Quant au professeur Berner, je ne me rappelle même pas ce qu'il enseignait. Le seul cours dont j'aie gardé un souvenir d'ailleurs tout superficiel est le droit pénal de Holtzendorff; il était amusant par l'esprit d'opposition à la royauté qu'il affichait dans ses cours. Il procédait par des allusions que les étudiants trouvaient fort spirituelles, qu'il soulignait d'un clignement d'œil et d'un rictus malin dissimulé sous sa moustache grise. Par exemple, quand il

arriva au crime de lèse-majesté (*Majestäts beleidigung*), il prit la peine de définir la notion de majesté, remonta à l'antiquité, et rappela que Virgile a parlé de la *majesté des bœufs* (*majestas boum*). Et les étudiants de souligner la malice par ces frottements de pieds qui équivalent pour les Allemands, à battre des mains.

Outre mes cours de droit, je suivais ceux de Curtius (histoire grecque) et de Mommsen (antiquités romaines), où il y avait foule. Il ne m'en est rien resté non plus : tout cela me passait par-dessus la tête : j'étais encore un véritable gosse, et ces études supérieures trop tôt commencées, furent une très grave erreur de mon père.

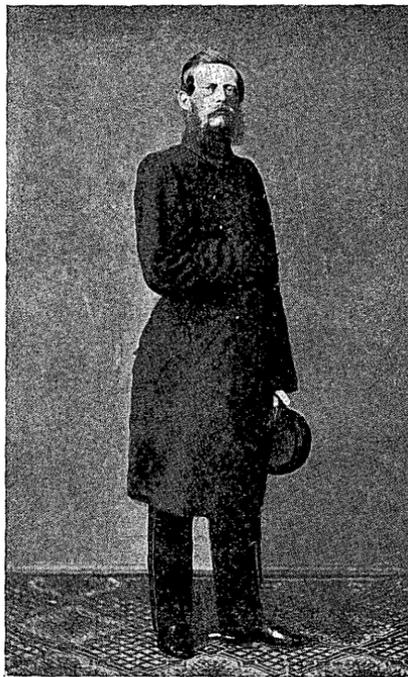
Je n'ai retiré que peu de chose de ce semestre de Berlin au point de vue de ma culture générale. Le seul développement qui se soit accompli en moi à cette époque est sans rapport avec l'Allemagne et avec mes études. On m'avait conseillé de ne pas fréquenter les cafés à Berlin, mais plutôt certaines confiseries, où l'on trouvait nombre de journaux. J'allais de temps en temps prendre une tasse de chocolat mousseux chez Spargnapani, un Grison dont la confiserie, établie de vieille date *sous les Tilleuls*, était alors fort connue. Mes stations dans cette confortable boutique ont contribué à m'initier aux choses de France. J'y lisais la *Revue des Deux-Mondes*, les *Débats*, le *Temps*, et, régal suprême à ce moment du déclin de l'Empire, pour un fervent de Victor Hugo, la *Lanterne* de Rochefort. Tout cela commença de me passionner, et je vivais en réalité beaucoup plus à Paris qu'à Berlin.

C'est alors aussi que j'entrepris des recherches au sujet de notre famille. Assistant au dîner annuel de la colonie



JENNI, LE SOURD-MUET
D'après une photographie.

Voir page 57.



LE KRONPRINZ, VERS 1870
D'après une photographie.

Voir page 210.

suisse, je m'y étais trouvé voisin de table d'une personne blonde, fort belle et fort aimable, qui n'était autre que M^{me} Spargnapani. Au cours de la conversation, elle m'apprit qu'elle était une Godet, fille de Jean Godet, joaillier de la cour, Place des Gendarmes. Son père détenait les registres de la colonie française; je fis la connaissance de cet orfèvre, un petit homme noiraud et grisonnant, qui savait fort mal le français. Il était cependant originaire de Cortailod, d'où l'un de ses ascendants était venu s'établir à Berlin comme horloger. Il me mit au fait de sa filiation; il me prêta les registres de la colonie française et j'en fis des extraits que je possède encore; ils sont intéressants parce qu'on y trouve la mention d'un assez grand nombre de Godet qui ont fait partie du Refuge de 1685. Ils venaient surtout de la région de Sedan, et, chose curieuse, plusieurs étaient catholiques romains. Les industriels huguenots quittant la France entraînaient donc avec eux, sans distinction de confession, un grand nombre de leurs employés et ouvriers. Je ne sais si le fait a été souligné par les historiens du Refuge; mais je ne puis douter qu'ils l'aient mis en relief.

Il est étrange que pendant mon séjour à Berlin, j'aie si peu songé à voir les lieux dont mes parents nous avaient constamment parlé. Je n'ai vu ni Potsdam, ni Babelsberg, ni Siethen¹. A mon retour, mon père ne me cacha pas qu'il était attristé de cette indifférence, que je ne sais pas bien moi-même à quoi attribuer. En vérité, je crois que je n'aimais ni Berlin, ni les Prussiens, et que je m'efforçais de vivre

¹ [Frédéric Godet avait passé plusieurs années dans ces lieux comme précepteur du prince Frédéric-Guillaume qui devint l'empereur Frédéric III.]

par la pensée, par mes lectures, dans les choses de France....

Je fus pourtant à la Cour; je vis de près l'ancien élève de mon père. Un jour, rentrant de l'Université, je suis reçu par M^{me} Bartsch haletante : *Herr Jôdett* (Godet)!! balbutiait tout émue la pauvre femme.... Et elle me conte qu'il est venu tout à l'heure un laquais du Kronprinz.... Il apportait une invitation du prince¹ à l'aller voir le lendemain matin à onze heures. Mon père avait prévenu son ami que je passerais l'hiver à Berlin, et comme le prince venait de recevoir l'annonce du mariage de ma sœur Marie avec Ehrhard Reineck, il en prenait occasion pour me faire venir en audience au Palais. Je m'y rendis, selon l'étiquette d'alors, en habit noir et cravate blanche; on m'introduisit dans une chambre où le Prince parut presque aussitôt. Il me dit en me tendant la main :

— Bonjour, mon cher Philippe, comment allez-vous?... Mais, il fait ici une température des Alpes; venez.... »

Dans la pièce suivante, il s'écria : « Ici la cheminée fume.... Passons plus loin.... » Et il me reçut dans son cabinet de travail, très confortable :

— Maintenant, dit-il, que je vous félicite du mariage de votre sœur!... Mais racontez-moi *la légende de ces amours*.

Je dus lui dire le peu que je savais de ce petit roman : Ehrhard Reineck, séjournant à Neuchâtel et invité chez mon père, qui invitait tous ceux qui le venaient voir, avait remarqué ma sœur aînée, était parti de Neuchâtel en pensant à elle, et sitôt en possession d'une situation fixe à Smyrne², l'avait demandée en mariage. Ce simple récit achevé, je dus donner

¹ Voir la planche, page 208.

² [Pasteur de l'Eglise de Smyrne.]

au prince des nouvelles de toute la famille, d'Henry, en particulier, qui s'était trouvé si gravement malade en 1863, quand le prince dîna chez nous à Neuchâtel; il me demanda aussi :

— Et le petit Georges, est-il toujours un peu pâlot?

En un mot, il fut aussi gentil et simple que possible, et je n'ai pas fait à Berlin de visite moins intimidante. J'attendais le geste qu'il ferait pour me congédier; mais il continuait ses questions et ses récits. Il me parla de la guerre de 1866, du chagrin qu'il avait éprouvé de devoir se battre contre je ne sais plus quel archiduc autrichien qui était son ami d'enfance. Il ajouta qu'ils s'étaient revus, une fois la paix conclue, et que l'archiduc, parlant du temps où ils étaient ennemis, s'écriait : « Das war eine Hauptschweinerei! »

L'entretien durait depuis trois quarts d'heure, quand le prince me fit signe qu'il ne me retenait plus. Puis il se ravisa pour réparer un oubli : — « Ah! à propos, *ma maman* serait bien aise de vous voir. » — Et il montrait du pouce le palais voisin où résidaient Guillaume et Augusta. — « Elle vous attend tel jour, à telle heure. »

J'allai donc au Palais du Roi. Je fus reçu par la reine de Prusse, debout, majestueuse et bienveillante. Elle me parla surtout de mon père : « C'est un si digne homme! » — Je m'inclinai avec approbation. Elle me demanda quels étaient mes professeurs. Quand je nommai le criminaliste Holtzendorf, elle fit une moue significative. Je l'assurai qu'il était fort intéressant.... L'audience fut courte.

Tels sont mes rapports avec la cour de Berlin. Je dois ajouter que, rentré à Neuchâtel avant la fin du semestre, j'y reçus une lettre renvoyée de Berlin, arrivée chez le cordon-

nier Bartsch après mon départ : c'était une nouvelle invitation du prince à l'aller voir. — Quant à son père, le futur — et très prochain — empereur Guillaume, je ne l'ai point vu de près, mais je l'aperçus plus d'une fois passant seul sous les Tilleuls, dans une petite voiture découverte, genre « panier », par 20 degrés de froid ; enveloppé dans sa capote militaire, il portait la main droite à son casque à pointe pour répondre au salut de ses sujets. Il était en si simple équipage que je ne l'eusse pas reconnu, si un agent de police, me frappant sur l'épaule, ne m'avait invité à « saluer le roi ».

L'hiver fut particulièrement rigoureux. Je me souviens d'un jour où il y eut 22 degrés, avec une bise enragée qui nous coupait la figure. C'est dire qu'on patinait ferme. Je m'en donnais à cœur joie des après-midi entières, soit sur les étangs du Thiergarten, ou plus volontiers encore dans l'immense étendue solitaire des marais du Moabit.

Naville m'y accompagnait quand il pouvait se résoudre à quitter les trois demoiselles Lepsius, brunettes fort avenantes, filles du célèbre égyptologue, entre lesquelles son cœur faisait des « balancés ». Il paraît que toute une ville nouvelle couvre maintenant ces vastes espaces alors déserts de Moabit. J'y avais rencontré une patineuse fort aimable, dont je vois encore la jolie figure et la robe bleue : c'était la fille du maire de Moabit ; je me montrai fort empressé auprès d'elle, quoique sans rival, et la fis patiner de longues heures. Naville m'a longtemps taquiné au sujet de cette fille du maire, et je lui répondais par les trois demoiselles Lepsius.

Un jour l'idée nous vint d'aller entre Suisses français déjeuner à Spandau en suivant les canaux : c'était tout un voyage,

qui fut fort gai, quoique un peu périlleux, car il y avait des ponts sous lesquels la glace n'était guère solide.

C'est une des rares excursions que j'ai faites hors de Berlin.

Je n'étais guère en état de m'offrir des plaisirs. J'allai une ou deux fois au Concert Bilsse, alors en grande vogue : c'était un immense restaurant où l'on soupait en écoutant du Beethoven. A l'opéra, j'entendis *Faust*, le *Figaro* de Mozart, où la célèbre Lucca chantait à ravir, et le *Postillon de Lonjumeau*, rôle où l'on admirait fort un ténor dont j'ai oublié le nom, et qui, disait-on, avait été postillon lui-même. Je vis aussi le petit théâtre royal, l'*Ecole des vieillards*, assez joliment jouée, puis, dans je ne sais quel théâtre de genre, *La Belle Hélène*, d'Offenbach, qui venait de faire fureur à Paris. Fallait-il être bête pour aller entendre une opérette parisienne traduite en allemand ! Mais mes préoccupations se tournaient vers Paris, invinciblement, et je négligeais tout ce qui était proprement berlinois.

Au fond, il me tardait de quitter cette immense petite ville qu'était le Berlin d'alors, avec son ruisseau sale et puant qui bordait les deux trottoirs de l'avenue des Tilleuls. Je saisis la première occasion d'en partir. Ma sœur devait se marier le 23 février : je suppliai mon père de me permettre d'écourter mon semestre, qui devait durer trois semaines encore. Il y consentit non sans peine, à la condition que je compléterais mes notes de cours d'après les notes d'un camarade sérieux. Je choisis bien mon homme : Eugène Huber me promit de me prêter ses cahiers pendant les vacances de Pâques, et il tint parole. Mais j'aurais aussi bien pu m'épargner la peine de recopier ces leçons auxquelles je n'entendais rien et dont rien n'est resté dans ma pauvre cervelle.

Je quittai Berlin, si j'ai bonne mémoire, le 21 février. Un ami d'enfance m'accompagna à la gare : c'était Stanislas Sandoz. Il avait quitté Neuchâtel à peu près au moment où j'en parlais moi-même pour Stuttgart. Après avoir vaguement étudié le droit à Lemberg, il était revenu à la musique, sa grande passion, et se trouvait à Berlin pour y prendre les leçons de Joachim. Il m'apporta des nouvelles des miens, et nous renouâmes de notre mieux l'amitié d'enfance. Mais au fond elle ne reposait sur aucune communauté de sentiments : je cherchais en vain à comprendre sur quoi avait bien pu se fonder notre intimité d'autrefois. Stanislas tenait peut-être encore moins à moi que je ne tenais à lui ; mais il avait alors sur moi un ascendant auquel il prenait plaisir. Il avait un an et demi de plus que moi, et j'avais pour lui une admiration ingénue à laquelle sa vanité était sensible. Quand nous nous retrouvâmes à Berlin, je n'étais plus sous le charme, et manifestai une certaine indépendance d'esprit qui ne contribua pas à nous rapprocher. Il vivait d'ailleurs de la façon la plus bizarre, se nourrissant au hasard, achetant le matin un pain qu'il suspendait au plafond de sa chambre par une ficelle s'amusant, entre deux bouchées, à tirer dans la miche avec un pistolet flobert. C'étaient les intermèdes de ses exercices de violon, qu'il poursuivait avec ferveur. Je crois me rappeler que Joachim lui trouvait un talent original. Il alla plus tard au Conservatoire de Bologne, où il obtint en 1872 le 1^{er} prix de violon. Mais sa santé était déjà bien altérée par des imprudences de plus d'une espèce, et il mourut l'année suivante à Cracovie.

XV

J'arrivai à Neuchâtel, si je me souviens bien, le mardi matin, veille du mariage de Marie. La « soirée des bouquets », alors de mode à Neuchâtel, me réclamait. Cependant je préférerais assister à la séance de Belles-Lettres et revoir mes amis. (Je rentrai le 22 février dans la Société, dont j'étais sorti le 27 octobre 1868 et j'y fus jusqu'au 29 avril 1873.)

La noce de Marie est une des plus jolies dont je me souviens. Elle était peuplée de gens d'esprit, et le dessert fut un feu de file de choses charmantes; oncle Louis ne fut jamais mieux inspiré que dans les jolies strophes qu'il nous lut, et dont j'ai retenu celle-ci :

*Te souvient-il de certaine pelote
Que tu me fis un jour de bonne humeur
(Car on sait bien que tu n'es pas manchote
Quand un bon vent te souffle sur le cœur)....*

C'était le tour aisé et piquant du XVIII^{me} siècle, qui vaut bien, à tout prendre, le galimatias obscur des écrivailleurs de vers d'aujourd'hui (je n'ose dire rimeurs: ils ne riment même plus!). — Félix Bovet, parrain de l'épouse, fut étincelant;

M. Robert-Tissot, pasteur, et M. Charles Marval [de Monruz], vieil ami de la famille, y allèrent chacun de leur petit discours.... Et je risquai moi-même une sorte d'épithalame, d'ailleurs parfaitement idiot, mais que deux ou trois traits heureux relevèrent suffisamment à la lecture pour qu'on en réclamât l'impression. Albert Godet y pourvut. Ce sont les premiers vers que j'aie imprimés¹; il m'en reste un exemplaire, que je devrais avoir le courage de détruire.

Peu de temps après, j'entrais dans la vie pratique et neuchâteloise. Je n'en suis plus sorti depuis.

Il s'agissait, après avoir fait quatre semestres de droit, de commencer mon stage dans une étude d'avocat. C'est par là qu'il eût fallu débiter; un peu de connaissance des affaires m'eût préparé aux études théoriques et universitaires, auxquelles je ne compris rien et dont je ne tirai aucun profit.

J'entrai (comme stagiaire) dans l'étude d'Henri et Paul Jacottet, rue du Musée 7. En même temps, je m'inscrivis à la Faculté de droit où mes patrons enseignaient le droit neuchâtelois, et M. Michaud le droit pénal. La poésie avait un peu languï hors de l'air natal qui me mettait en goût de chanter. Je m'y repris de plus belle, et j'écrivis alors quelques petites pièces qui figurent dans mes *Premières poésies*, par exemple les *Poissons d'avril*, datée du 3 avril 1870. En même temps, je me jetai avec ardeur dans la politique libérale, c'est-à-dire dans la défense de toutes les idées et toutes les institutions dont m'a toujours paru dépendre le salut du pays de Neuchâtel; deux mots les résumant : démocratie et libé-

¹ Je ne parle pas de nombreux morceaux, prose et vers, parus dans la *Revue de Belles-Lettres*.

11 Octobre. Aujourd'hui la littérature a
gagné la dépay. de voir paricite. - Il faut trop
beau temps pour étudier une procédure. C'est
ce legs naturel.

Un Victor Chabuliez avec sa femme et
son fils. Fête intelligente, nez-pêche noir,
regard vif et observateur; porte longrons. Salator
bon clair; femme un peu sèche, - un physique

Le bureau néambeta. Il faut y revenir.
Une réelle nuit - je allé faire dans cette galère?

Commencé ce matin l'ordre sur la Fontaine;
Le fait politique. Sujet piquant. Pas un mot
à ce sujet de M. F. Doves un billet avec le
ordre de M. Dôme la Fontaine et la fable.

Reucombr l'undi (9 Oct.) M. F. Doves
en M. Acuel. Homme aimable. Complètement
sangreny et alambiqué (mais qui parle
quand même).

FAC-SIMILÉ D'UNE PAGE DU JOURNAL INTIME DE PHILIPPE GODET

en 1870.

Voir pages 168 et 213.

ralisme. Je n'étais pas entré pour rien à l'école de ces maîtres incomparables : Henri et Paul Jacottet.

C'est de ces deux grands hommes de bien que je parlerai dans ce chapitre ; je leur dois l'hommage le plus respectueux et le plus reconnaissant : ils m'ont appris que dans les deux carrières d'avocat et d'homme politique, si dangereuses pour les caractères mal trempés et les hommes sans principes solides, il est possible de respecter toutes les délicatesses de la conscience la plus scrupuleuse et toutes les exigences du christianisme évangélique le plus sincère et le plus vrai. Pendant trois ans, j'ai partagé leur vie d'hommes d'affaires : je n'ai pas vu un geste, un acte, une démarche, je n'ai pas entendu une parole de ces maîtres admirables qui ne fût la révélation de la plus haute distinction morale. De tels hommes sont l'éternel honneur d'un pays, et le produit achevé de sa tradition religieuse et intellectuelle.

Ils étaient cependant très dissemblables par le caractère et les talents.

L'aîné, Henri¹, né en 1828, avait quarante-deux ans, quand j'entrai à l'étude. Il jouissait dans tout le pays d'une confiance illimitée, qu'il devait à sa loyauté et à sa droiture incorruptibles, à sa science juridique de premier ordre, à la netteté et à la décision de son esprit, à sa courtoisie parfaite, égale envers tout le monde. Il se possédait par une force intérieure qu'on devinait dès le premier abord, par un contrôle vigilant sans cesse exercé sur lui-même. Et pourtant cet homme grave, qui « se tenait » si bien, n'avait rien de sec, d'abrupt ou de tendu : il était la grâce et l'amabilité mêmes ;

¹ Voir la planche, page 224.

son sourire, qui laissait voir des dents superbes, avait un charme de bienveillance d'autant plus prenant que l'on se sentait en face d'un homme très supérieur au niveau commun.

Ce patron si maître de lui était aussi pour nous le meilleur des maîtres. Il se respectait trop lui-même pour ne pas respecter également la personnalité de ses plus humbles employés; en vrai libéral, il aimait surtout la liberté des autres. Il poussait très loin ce sentiment : quand il nous avait confié une rédaction, il se faisait scrupule d'y rien changer à moins d'une nécessité tenant au fond des choses. J'ai rédigé sous sa direction bien des pièces de procédure, où je me livrais à ma fantaisie littéraire : il lisait en souriant, prenait la plume comme pour biffer, ... puis laissait subsister l'inutile saillie ou le trait superflu. Il se disait sans doute avec Cicéron : *Amo in adolescente quod resecuri possit*. « J'aime dans les jeunes gens ce qu'ils ont de trop. » Il fut pourtant bien forcé d'émonder la première lettre que je rédigeai par son ordre. Mon brouillon était d'un ridicule achevé : il s'agissait d'envoyer un document quelconque au notaire Comtesse, de Fontaines (père de Robert Comtesse); c'étaient quatre lignes à écrire pour accompagner la pièce en question : mon ignorance des affaires était telle que j'avais élaboré toute une épître où j'entassais les phrases vaines et les répétitions oiseuses. Il m'expliqua avec son bon sourire que dans la littérature spéciale des affaires il suffisait de dire *une fois* ce qu'on avait à dire.

Il possédait lui-même au plus haut degré le double don de la précision et de la concision. Toute l'étude admirait ses rédactions, où il exposait ou discutait les questions les plus difficiles sans une hésitation de la plume, sans une rature,

sans un repentir, de son écriture ferme et fine, nette et régulière, j'allais dire lumineuse.... Nous n'arrivions pas à comprendre ce qu'il nous voulait quand il nous apportait une de ces pièces impeccables et définitives en nous priant de la « mettre au net » : notre copie ne serait jamais si nette que la minute du patron. J'eus la simplicité de le lui faire observer un jour très respectueusement. Il rit de toutes ses dents, et me dit : « Si je vous fais copier cette pièce, c'est pour être sûr que vous la lirez : elle vous apprendra peut-être quelque chose.... »

A cet égard, son frère cadet différait sensiblement de lui. Paul Jacottet, né en 1830, était un esprit non moins distingué, mais que son extrême finesse, jointe à une grande défiance de lui-même, rendait un peu hésitant. Il n'avait pas cette rapidité de décision, cette vision intérieure si sûre, qui dispensait son aîné de chercher en tâtonnant la forme de sa pensée. Le père Paul — ainsi nous appelions ce maître de quarante ans — retouchait à l'infini tout ce qui sortait de sa plume, même une simple lettre. Quand il nous apportait une rédaction à mettre au net, hérissée de corrections en marge, nous avions coutume de dire : « Ne nous donnons pas trop de mal pour la copie; ce n'est que la première.... » En effet, cette copie, livrée au patron, subissait à son tour tant de retouches qu'il fallait une nouvelle mise au net, et même parfois deux ou trois autres, pour atteindre à la forme définitive.

Ce qui revient à dire que l'un des frères rédigeait dans sa tête et l'autre sur le papier. Mais, à cette différence de méthode près, tous deux donnaient dans leurs rédactions la

mesure de leur belle organisation cérébrale. C'étaient deux maîtres dialecticiens, qui ont accompli, et comme avocats et comme journalistes — car ils ont beaucoup agi sur l'opinion par la presse — une œuvre considérable. Ils n'ont pas été moins influents par leur parole : leur éloquence n'empruntait rien aux effets de phrase ; ils ignoraient ou plutôt dédaignaient les artifices de la rhétorique ; mais leur discours, qui trahissait, par la correction et la pureté de la forme, une culture étendue et solide, respirait une telle conviction, un tel sérieux, une si irréprochable probité, que leur autorité morale s'imposait avec une force indiscutable.

Ce n'est qu'après la mort — si imprévue et si soudaine — d'Henri Jacottet (1873), que son frère, jusque-là demeuré modestement au second plan, donna sa pleine mesure et devint le chef incontesté du libéralisme neuchâtelois. Paul mourut à son tour, à 57 ans, laissant son parti sans guide sûr. Il est permis de dire que s'il était de taille à remplacer son frère, il ne fut jamais remplacé lui-même. Ce qui a manqué à tous les honnêtes gens qui ont dirigé après eux le parti libéral, ce n'est pas seulement cette hauteur de vues et cette rigueur de pensée qui caractérisaient les Jacottet, mais plus encore, hélas ! la fermeté des principes et la foi dans la toute-puissance de la liberté. Ce n'est pas un Henri ou un Paul Jacottet qui eût jamais consenti, par je ne sais quel opportunisme sentimental ou par quelle peur de passer pour un doctrinaire attardé, au régime fiscal arbitraire et spoliateur que le peuple neuchâtelois avait repoussé par deux fois, et qu'il vient d'accepter au mépris de ses principes et de son passé (juillet 1917).

Depuis que j'ai connu ces deux hommes rares, il m'a toujours été insupportable d'entendre dire : « Tous les chefs politiques se valent ; tous les partis usent des mêmes procédés « douteux » ; ou encore : « Le métier d'avocat oblige à des fléchissements de conscience.... » — Je proteste contre de tels mensonges, non seulement comme petit-fils de Paul-Henri Godet, cet avocat qui fut un modèle de droiture et de désintéressement, mais encore comme élève de ces deux hommes d'irréprochable vertu que furent Henri et Paul Jacottet.

Jusque dans le détail des affaires, on sentait ce respect d'eux-mêmes, cette scrupuleuse propreté morale qui caractérisaient toute leur attitude. Aussi ne fallait-il pas s'aviser de mettre en doute leur délicatesse. Je me souviens d'un épisode qui fit une vive impression sur les stagiaires. Un particulier du Landeron vint au bureau pour acquitter une note d'honoraires qu'il devait à Henri Jacottet. Il se permit de dire, tout en tirant péniblement son argent de sa poche, qu'il trouvait la note un peu élevée. Sans dire un mot, Henri Jacottet prit sa plume, acquitta le compte et, sans accepter un centime, le rendit au bonhomme stupéfait : « Voici votre note acquittée, — et voici la porte. » L'autre s'esquiva sur cette leçon, que sans doute il ne comprit pas. Mais nous l'avons retenue.

Nous, c'étaient les stagiaires et employés. Le plus ancien était Jules Maret, un fort agréable camarade. Nous avons fait de bons rires avec ce garçon épanoui et insouciant, fort intelligent du reste et de bonne compagnie. Le bureau était sous la direction d'Auguste Roulet, notaire, qui y avait été

commis avant d'être associé. C'était un chef très actif, assez exigeant, un peu colère, capable même de mouvements violents, mais que j'ai cent fois désarmé par une plaisanterie qui le faisait pouffer au milieu d'un accès de fureur. Les commis étaient Ch. Franz d'Epagnier — de Creuze — dit Dupoil originaire d'Epagnier, gros garçon qui grossoyait avec fierté, et qui est aujourd'hui greffier du tribunal du Val-de-Ruz. A côté de lui, au même pupitre, travaillait Ch.-Ad. Montandon, de la Brévine, excellent employé, fort intelligent et de tout repos, qui devint aussi fonctionnaire judiciaire, mais qui se mit à boire et en mourut prématurément. Le milieu de radicaux mangeurs de tripes où il se trouvait à Cernier lui a été funeste. Nous étions bons camarades à l'étude Jacottet : je le revis de loin en loin, et je pus suivre les étapes de son déclin, qui m'affligea.

Ce qui est frappant, c'est que bon nombre des stagiaires et employés de l'étude Jacottet devinrent des radicaux de marque : tel Frédéric Soguel, le roi du Val-de-Ruz, où on l'appelait le Grand Frédéric; tels Robert Comtesse¹ et Jean Berthoud².... J'en faisais un jour la remarque à M. Paul Jacottet, qui me répondit : « Cela prouve peut-être la largeur de notre libéralisme, qui n'a jamais cherché à s'imposer à nos employés.... » Il est sûr que les patrons respectaient scrupuleusement la liberté d'opinion de leur personnel, et n'auraient jamais songé à faire parmi eux le moindre prosélytisme politique ou religieux.

Ils étaient d'ailleurs très soucieux d'entretenir avec nous

¹ [Le futur conseiller fédéral.]

² [Plus tard conseiller d'Etat.]

des relations personnelles; ils nous invitaient de temps en temps, par exemple à l'occasion des vendanges, et nous offraient des dîners copieux et largement arrosés, où le ton était d'une liberté toute patriarcale.

Ils furent pour moi pleins d'attentions et de prévenances. Un jour, un inconnu vint s'entretenir avec M. Henri Jacottet d'une affaire de succession. Les affaires terminées, le patron m'appela dans son cabinet et me dit : « Monsieur Godet, vous aimez la littérature : vous serez sans doute heureux de connaître Victor Cherbuliez. » C'est ainsi que je fus présenté à l'auteur du *Comte Kostia*, qui était venu à Neuchâtel pour recueillir l'héritage de sa tante Peneveyre¹. Cette relation ne me fut pas inutile dans la suite.

Un autre jour, M. Henri Jacottet, ayant à dîner son ami H. F. Amiel, ne manqua pas de me convier avec lui. Il me donna ainsi toute sorte de sujets de reconnaissance, comme son frère Paul le fit encore dans la suite.

Ce printemps de 1870 reste dans mon souvenir comme un des moments les plus heureux de ma vie. Mon activité de bureau me plaisait; j'avais à Belles-Lettres de bons amis; nos séances étaient animées, intéressantes; nous allions parfois les terminer à la Brasserie Muller; où nous nous rendions en bateau, car le lac baignait alors la terrasse de l'établissement.

La fin du semestre promettait à la ville de Neuchâtel de joyeuses journées : les préparatifs de la fête fédérale de chant nous occupaient tous : c'est d'alors que datent mes premiers rapports avec Aug. Bachelin, qui, en sa qualité de président

¹ Voir la planche, page 216.

du Comité des décors, me demanda des quatrains et des distiques pour les arcs-de-triomphe et pour la cantine¹. La fête fut brillante sous un ciel immuablement serein; nous eûmes la visite de bellettriers de Genève et de Lausanne, avec qui le temps passa gaîment; je me souviens surtout du cortège aux flambeaux qui clôtura la fête : les étudiants furent particulièrement acclamés, et je ressens encore un coupable mouvement d'orgueil au souvenir de toutes les fleurs que les demoiselles nous jetaient des fenêtres. A vingt ans, même plus tard, ces choses-là font plaisir.

La Fête fédérale des Officiers, puis la Réunion des Instituteurs suisses devaient faire suite à la Fête de Chant. Les officiers arrivèrent en grand nombre, mais repartirent avec plus d'empressement encore qu'ils n'en avaient mis à venir. On sait que c'est pendant leur premier banquet qu'éclata dans la cantine de fête la nouvelle de la déclaration de guerre. Ce fut une dispersion générale et soudaine : l'armée était mobilisée; chacun rejoignait précipitamment son poste

Les instituteurs se réunirent encore à Neuchâtel au milieu de ce grand désarroi; mais les préoccupations étaient ailleurs, et bientôt nous fûmes tout aux choses de la guerre. Le bataillon 23, partant pour la frontière, prêta serment sur la place du Gymnase, sous nos fenêtres. Je revis là mon ami Henri Grau, et bien d'autres connaissances. Pour moi, je ne parlais pas, puisque le Conseil de Réforme venait de me déclarer impropre au service pour faiblesse de constitution, et d'ailleurs atteint d'un « souffle rude de la pointe

¹ Située près du Port, à peu près à l'emplacement actuel de l'Hôtel des Postes.



M. PRINCE

D'après une photographie.

Voir page 71.



M. HENRI JACOTTET

D'après une photographie.

Voir page 217.

du poumon droit.» Je regrettais de ne pas servir; mais je ne pouvais me dissimuler que j'eusse été tout à fait incapable de porter le sac et de résister à des fatigues prolongées. Il m'a suffi de quelques courses alpestres sac au dos pour me rendre compte que mes forces ne m'auraient jamais permis de supporter le service militaire. C'est une humiliation que j'ai dû accepter, et je me résigne aujourd'hui d'autant mieux à ce renoncement, que beaucoup de mes camarades qui marchaient alors joyeusement à la frontière ont depuis longtemps franchi celle du monde invisible.

XVI

Sitôt la guerre déclarée, nous devions en ressentir le contre-coup sous des formes diverses. Nous étions, comme toujours, la terre de refuge. Les Allemands habitant la France en furent immédiatement expulsés, et ils nous arrivèrent en foule : les trains venant de Pontarlier étaient bondés de familles qui fuyaient et qu'il fallait accueillir, reconforter, héberger. Le hasard m'a fait retrouver, rue St-Honoré, une lettre que j'écrivais alors de la ville à maman, qui était à Vcëns avec la famille, car nous étions, papa, Georges et moi, demeurés à Neuchâtel pendant les fêtes, avec une vieille femme qui faisait notre ménage. Je donnais les nouvelles plus ou moins fantastiques dont le télégraphe nous inondait : c'était la destruction totale de Strasbourg, et vingt autres histoires pareilles. Puis je contais ce qui suit :

« Les Allemands émigrant de France arrivent toujours en foule. Hier et la nuit passée, près de mille. On en a rempli les collèges, et les particuliers ont offert leurs maisons. On rencontrait hier après-midi M. Robert-Tissot portant un berceau, et suivi d'une bande de marmots. Toute la ville en regorge. On se porte en masse à la gare pour recevoir ces malheureux, plus heureux cependant que les Alsaciens et

les Lorrains. Chaque maison en loge; nous en avons pris. Le train arrivait à minuit : Vania est venu veiller avec nous, et nous sommes allés les trois (Georges, Vania et moi) à la gare. Ces foules d'Allemands bénissent les Suisses et notre pays de liberté. Chacun choisissait les types qui lui plaisaient et les emmenait. Nous avisâmes une petite famille, un bon mari, sa femme et trois marmots à 2 heures du matin nous étions à la maison. Ils ont dormi dans votre chambre; nous avons mis un matelas par terre. Ils sont bien reconnaissants. Le père est un honnête Badois, très amusant et dont je vous parlerai. Madame Delachaux et les Mägdelfrau¹ en ont des foules. Ils couchent dans le corridor du galletas. Paul Godet, oncle Charles, tous en ont. C'est une avalanche d'Allemands.

« Hier est arrivée une lettre pour papa du Prince de Prusse, datée du quartier général, nous l'avons envoyée en grande hâte à Bâle, où papa l'aura reçue ce matin².

« Je vous écris aux sons du doux concert de nos trois enfants. Faut voir la mine de Georges ! Il me dit d'aller voir *s'ils ont bien mouillé les lits*. — Si la guerre n'amenait pas de plus grands maux !... Un de ces enfants est âgé d'un mois, l'autre de 2 ans et l'aîné de 4.... Enfin de tout ceci, ce soir à Voëns, *si possible*. Je ne suis pas sûr de pouvoir aller : ne m'attendez pas trop...»

Cet été de Voëns fut assez orageux. Notre famille était divisée par des sympathies contraires. Nos parents, qui

¹ Occupant les deux appartements du 3^e étage.

² Vers la fin d'août papa s'était rendu à Bâle et Strasbourg. (Voir *Fred. Godet*, p. 374).

croyaient, comme tout le monde à Neuchâtel, que la France était responsable de la guerre — on ignorait alors la falsification de la dépêche d'Ems et les autres diableries de Bismarck — nos parents, que tant de liens attachaient à la vieille et docte Allemagne qu'ils avaient connue, faisaient au début pour sa victoire des vœux très naturels. Il en était de même de presque tous les Neuchâtelois, qui n'aimaient pas la France impériale frivole, turbulente, et menaçante par ses vellétés annexionistes. Son succès apparaissait comme un grand danger pour notre indépendance, et aussi pour la foi protestante. Mais les jeunes membres de la famille, qui n'avaient pas avec Berlin le lien des souvenirs et d'anciennes relations affectueuses, éprouvaient et ne dissimulaient pas de vives sympathies pour la France. Oui, le gouvernement français avait déclaré la guerre; mais nous distinguions avec soin de son gouvernement la France pacifique et laborieuse, qui venait de voter le plébiscite, c'est-à-dire d'adopter la fameuse formule : « L'empire, c'est la paix. » Et parmi mes amis et camarades, il y en avait bien une douzaine qui raisonnaient ainsi et affichaient une francophilie ardente : c'était en particulier le cas de mes amis du Cercle Libéral, les Petitmaître, Favarger, Lichtenhahn, William Wavre, etc.,. Mais notre opinion se heurtait, au sein de la famille, à celle de nos parents; et ce conflit éclatait en discussions souvent très vives, surtout quand, à Voëns, dans la tonnelle qui nous abritait alors, se trouvaient réunis, avec papa et maman, mes oncles Charles et Louis, auxquels s'ajoutaient parfois les parents Marval. Je dois avoir dit alors un bon nombre d'impertinences.

Peu à peu, ces orages cessèrent, par la bonne raison que, sitôt l'Empire tombé, sitôt la France vaincue à Sedan, tous les cœurs neuchâtelois — ou peu s'en faut — dirent : « Halte-là ! » On trouvait la France assez battue, assez punie ; et l'Empereur était tombé... On s'indignait de voir l'Allemagne poursuivre une guerre qui ne pouvait plus être qu'une guerre de conquête ; et lorsqu'elle afficha l'intention d'annexer l'Alsace et la Lorraine, il n'y eut plus qu'une conscience neuchâteloise pour la condamner. Cette évolution de sentiment apparaît fort bien dans les lettres de mon père au prince de Prusse que j'ai publiées.

Il y avait pourtant à Neuchâtel quelques personnes qui s'étaient déclarées francophiles dès le début : Georges Berthoud, en particulier, qui avait passé à Paris ses plus belles années, comme d'autres à Berlin¹ ; et puis M. Louis-Philippe de Pierre, ce hobereau si original dont je voudrais savoir tracer le portrait. On ferait une piquante brochure des mots et des manies de cet homme divertissant. Il haïssait les Prussiens d'une haine insondable. C'est lui qui, en plein cercle du Musée, formulait à voix haute, en présence d'un professeur originaire d'Outre-Rhin, cette question : « Connaissez-vous rien de comparable à l'infatuation d'un savant allemand ? » Et il articulait des griefs : le terme d'« indo-germanique » le révoltait ; il lui substituait « indo-européen ». Il

¹ G. Berthoud vivait à Paris avec sa jeune femme, née DuPasquier, 1848. Aux journées de juin, il avait couru tout Paris avec elle, franchissant les barricades avec l'aide des insurgés, qui se montraient d'une courtoisie charmante. — M^{me} G. Berthoud avait la voix basse et un peu rude des DuPasquier : on raconte que passant devant l'aveugle du Pont des Arts, elle lui jeta son obole avec ces mots : « Tenez, mon brave » — L'infirme répondit : « Merci ! mon Général. »

appelait les Allemands « une horde de pillards et de nomades, qui n'ont jamais aimé à ensemençer les champs : Aussi, disait-il, voyez-les : ils ne mangent pas de pain ! » — Sa haine se concentrait spécialement sur les Hohenzollern. Un jour, je le vois dans la rue de l'Hôpital, foncer droit sur moi, l'index en arrêt, selon sa coutume quand il allait formuler un grief :

— Ce sont des voleurs !

— Qui, ça, monsieur ?

— Les Hohenzollern. Je ne nie pas leurs vertus de famille ; mais ils ont toujours convoité le bien d'autrui.... Guillaume, un brigand couronné....

Et, remettant ses mains derrière le dos, il tourna, sans plus, les talons. Il s'était soulagé.

Il n'était pas plus gracieux envers ceux qui partageaient ses sympathies. Un Français habitant Neuchâtel, le chapelier Lacoustène, qui lisait en même temps que lui, au Cercle du Musée, la dernière dépêche qu'on venait d'afficher, se permit de lui communiquer, sans y être invité, son sentiment à ce sujet ; il s'attira un : « Taisez-vous, Lacoustène ! » qui le fit rentrer dans son néant.

De même, le pharmacien Baillet, qui faisait tous les soirs sa partie de scat avec M. de Pierre, ayant appris que celui-ci mariait une de ses filles, s'embarqua dans un compliment sur cet heureux événement de famille.... L'autre, qui était en train de battre les cartes, lui tendit insolemment le jeu en disant sèchement :

« Coupez, Baillet ! » — L'apothicaire ravala son julep.

Grâce aux sympathies françaises qu'il me connaissait, ce

bourru m'avait pris à gré. Il me faisait volontiers part de ses colères, et j'entendis de sa bouche des boutades tout à fait savoureuses contre toute sorte de gens. Les pêcheurs de Chevroux venaient nuitamment relever les filets de ceux d'Auvernier : ceux-ci se mirent à l'affût et l'un d'eux tira sur un des pirates nommé Cuany, un coup de fusil qui lui emporta un doigt : — « Evidemment, me disait le père de Pierre, le « Vetterli » était de trop. Mais une bonne bastonnade de bois vert sur un râble de « marmet » a toujours eu le don de me divertir infiniment. » Il faut être du bord du lac pour comprendre le dédain que professait M. de Pierre envers les « marmets » d'en face.

Tel qu'il était, ce terrible homme était plus agréable à rencontrer, pour moi du moins, que certains prussophiles dont les sympathies revêtaient une expression vraiment exaspérante. M. R., par exemple, connu par sa dévotion, s'avisa, le jour où l'on apprit la défaite de l'armée de Mac-Mahon à Woerth, de m'aborder par ce cri d'allégresse : « Quelle rosée d'Hermon ! quelle rosée rafraîchissante ! » Mon ami Petit-mâitre, avec qui j'étais, lui lâcha en plein visage le mot de Cambronne....

D'autre part, il y avait des Français bien ridicules. Le père Fribout, chemisier de Besançon, qui faisait, malgré la guerre, la visite annuelle de ses clients, pérorait au Cercle du Musée, et lâcha, avec son accent comtois, ce propos monumental : — « Ces Allemands sont donc des brutes ! Nous leur déclarons chevaleresquement la guerre, et ils nous répondent par l'invasion ! »

Nous avions alors à Neuchâtel toute sorte d'épaves fran-

çaises ou semi-françaises. Je vois encore les deux frères Thurwanger, dont le père, Allemand, s'était établi à Paris, où il dirigeait un atelier de reproductions artistiques. Ces jeunes Allemands nés à Paris étaient ardemment Français de sympathies, mais n'avaient pas moins dû quitter la France. Fixés à Neuchâtel, ils demeuraient Place du Port, dans la petite maison Rubely, qui fut démolie il y a quelques années, à mon profond chagrin, et remplacée par une maison monstrueuse de 7 étages. Nous allions souvent, Petitmaître et moi, voir ces aimables garçons, et je me retrouvais avec plaisir dans la chambre qu'avait jadis occupée M. Heimsch et où je reçus mes premières leçons de violon. Joseph Thurwanger était assez nul, bavard et vulgaire; mais son cadet, Paul, très joli garçon aux yeux noirs, à l'expression fine, au parler élégant, avait du charme et un certain esprit. Nous lisions ensemble la *Vie de Bohème*; j'ai su par cœur le roman de Murger : je ne l'ai d'ailleurs pas mis en pratique, bien entendu...

Dans la même maison Rubely habitait un pauvre homme de lettres, maladif et illuminé, qui me collait un peu; G. V. Honoré Benoît écrivait des vers lamartiniens. Notre cité avait aussi l'honneur d'offrir asile à un ménage de comédiens, M. et M^{me} Lejeune, qui demeuraient dans la maison appartenant aujourd'hui à la Société de Zofingue. Je fus en relation avec M. Lejeune à l'occasion de la soirée que donnèrent les Etudiants neuchâtelois en faveur des blessés allemands et français (étions-nous assez neutres?).

Cette séance dramatique et musicale, qui remplaça la soirée de Belles-Lettres, eut lieu au théâtre. C'était une grande nouveauté, car, à cette époque, les « Séances générales »,

institution toute bellettrienne, avaient lieu à la salle circulaire du Collège latin : elles consistaient en récitations et lectures de travaux en prose et en vers ; une scène de Molière, un vaudeville de Scribe ou de Labiche, constituaient toute la partie dramatique, réduite ainsi à sa plus simple expression. La soirée d'octobre 1870 au profit des blessés aborda un plus vaste programme. Organisée par un comité dont je faisais partie avec Philippe Quinche et trois autres camarades, elle offrait au public une partie musicale assez brillante. Nous avions formé un petit orchestre que dirigeait avec conviction notre camarade Paul Schinz et qui enleva fort prestement l'ouverture de *Fra Diavolo*. Un chœur, dirigé par M. Munzinger, exécuta trois hymnes nationaux, la *Wacht am Rhein*, la *Marseillaise* et le *Ranz des Vaches* (toujours bien neutres, n'est-ce pas !). La pièce de résistance fut un drame rustique (en 4 actes, je crois) intitulé *l'Argent du Diable*, que les acteurs avaient étudié sous la direction de M. Lejeune et qui fut peut-être la pièce la mieux jouée que des étudiants aient jamais donnée à Neuchâtel. Les principaux rôles étaient tenus par un très gentil garçon, notre camarade bellettrien Moeri (Gilbert), qui est maintenant, et depuis de longues années, professeur de français à Carlsruhe ; Aimé Humbert, qui faisait Charmette, une gentille amoureuse rustique (Humbert mourut six mois plus tard, comme je le conterai) ; je mentionne encore Philippe Quinche, Emile Dumont, W. Wavre, et toute une bande de figurants ; j'ai gardé la photographie des acteurs, qui m'en firent cadeau parce que j'avais tenu l'office obscur et indispensable de souffleur. J'occupais néanmoins une place d'honneur au programme, puisque mes camarades

m'avaient chargé du prologue de la soirée. J'écrivis un poème qui n'a rien que de très médiocre. La partie grave fut dite par M^{me} Ernst (elle figure dans *Premières poésies*), et la partie badine par l'auteur.

M^{me} Ernst, à qui je dois un souvenir, s'était réfugiée en Suisse française, où elle faisait de fructueuses séances de déclamation. Elle eut à Neuchâtel tant de succès qu'elle s'y installa à demeure. Jules Sandoz, l'ex-pasteur éditeur, lui servait de cornac : rien n'était plus comique que de voir entrer dans la salle, au bras de ce petit homme agile et coquet, cette énorme femme qui se mouvait avec une pachydermique majesté. — Juive et Alsacienne, elle avait jadis débuté au Théâtre français; puis elle rencontra et épousa le violoniste Ernst, auteur d'une élégie alors célèbre. Un de nos camarades étrangers, qui jouait fort bien du violon, eut l'idée d'exécuter dans notre soirée ce morceau, que M^{me} Ernst appelait d'une voix frémissante de douleur, « l'élégie de mon bien-aimé mari ».

C'était une très brave femme que M^{me} Ernst, mais un peu indiscreète et encombrante : il était très difficile de s'en dépêtrer; elle « adhérait » prodigieusement. N'eut-elle pas l'idée de venir assister à nos séances de Belles-Lettres, où nous ne souhaitions pas le moins du monde sa présence ! Mais il y eut mieux. Notre président d'alors était Georges Calame, de La Chaux-de-Fonds, étudiant en théologie, qui fut consacré, puis après une suffragance d'un an à Paris, devint professeur à l'Ecole Monge, enfin collabora aux Guides Baedeker. C'était un esprit d'une originalité un peu bizarre, mais il avait l'amour et le sens des lettres; il goûtait très fort la littérature parnas-

sienne; c'est dans sa chambre, rue de la Serre, que nous nous réunissions les dimanches de pluie, pour lire Leconte de Lisle, Sully Prudhomme et Verlaine. Il s'était pris d'une passion respectueuse pour M^{me} Ernst, dont il était devenu le vice-cornac. Quand elle paraissait à nos séances, il courait chercher à la salle de la Commission un des sièges rembourrés, couverts de velours d'Utrecht, qui s'y trouvaient alors. Or il s'avisa, un beau soir, de proposer à la Société, et cela en présence de M^{me} Ernst, de conférer à celle-ci l'honorariat. Nous étions effarés et furieux. Mais le moyen de protester contre cette idée saugrenue, devant cette imposante personne, qui souriant béatement, paraissait attendre un vote par acclamations. Ce fut un moment très pénible. On décidait alors le titre de membre honoraire à l'appel nominal. Calame fit l'appel : il y eut plusieurs abstentions, deux ou trois *non* froidement résolus, et une série de *oui*, dont je fus. La plus élémentaire politesse m'eût interdit à moi qui voyais fréquemment M^{me} Ernst, de manifester mon véritable sentiment. Mais Calame essaya après la séance la bordée de reproches et d'injures qu'on se peut figurer. Il est à remarquer que le *Livre d'or de Belles-Lettres* n'a pas tenu compte de cette décision ridicule, prise sous l'empire d'une vraie contrainte morale : M^{me} Ernst n'y figure pas.

J'ai revu la bonne dame à Paris en 1874, comme je le raconterai. Elle est morte sans doute aujourd'hui; mais je n'ai rien su de ses dernières années. Je répète que c'était une brave femme. Elle avait du talent, une voix puissante, souple et chaude; malheureusement le Conservatoire avait gâté ses dons naturels. Elle disait fort spirituellement certains

morceaux : la *Rime* d'Amédée Pommier, *Sur trois marches de marbre rose* et *Le mie Prigioni* de Musset ; les *Premières amours de Charles Nodier*, récit en prose de Paul Féval, étaient charmants détaillés par elle. Mais dans le *Pélican* de Musset elle mettait un pathétique allant jusqu'au rugissement, qui était franchement insupportable. Telle qu'elle était, M^{me} Ernst a exercé une influence littéraire appréciable : c'est elle qui a fait connaître dans la province française et qui a popularisé en Suisse romande les grands poètes romantiques, Hugo et Musset surtout : elle a révélé leurs œuvres à tout un public qui, sans elle, les eût ignorées. Aussi disait-elle, avec cette naïve fatuité où se retrouvait la comédienne : « Alfred de Musset ? C'est moi qui l'ai inventé. »

Mon père, toujours hospitalier, et qui, en temps ordinaire, ouvrait sa maison et sa table à tout venant, fut pendant la guerre ce qu'on peut facilement imaginer : tous les malheureux, fugitifs et réfugiés de toute sorte, défilaient chez nous. Les Alsaciens surtout savaient qu'ils y étaient les bienvenus.

Durant cet hiver de 1870-1871, nous vivions naturellement dans la constante préoccupation de la guerre. C'était le moment où le Gouvernement de la Défense nationale, dont Gambetta était l'âme, sauvait par un magnifique effort l'honneur de la France. Nous avions acclamé, avec une joie immense, la chute de Napoléon et l'avènement de la République du 4 septembre ; le matin du 5, William Wavre, entrant au cours de M. F. Buisson, apporta la nouvelle de la Révolution qui s'était accomplie la veille à Paris. M. Buisson se leva brusquement, nous salua et sortit. Ainsi se termina

son enseignement à Neuchâtel. Il partit le soir même pour Paris, servit durant le siège dans la garde nationale, et ne reparut qu'au printemps 1871 à Neuchâtel, où son képi de garde national fit sensation.

Pendant ce dur hiver, nous suivions palpitants les épisodes du siège et de la guerre en province : Gambetta sortant par ballon de la capitale investie, organisant la levée en masse, suscitant des armées et des généraux ; les succès remportés par Aurelles de Paladine, Faidherbe, Chanzy, Bourbaki, Coulmiers, la reprise d'Orléans, Bapaume, Villersexel, tous ces noms faisaient battre puissamment nos cœurs de vingt ans. Déjà alors, nous avions l'intuition que l'Europe sans la France serait inhabitable.... Aussi, avec quelle anxiété nous suivions les péripéties de la campagne que l'armée de l'Est poursuivait tout près de nos frontières dans l'espoir de débloquer Belfort ! Bientôt elle dut battre en retraite, devant des forces supérieures, se replier vers l'ouest, et fut acculée à notre frontière.

Un matin, la nouvelle se répandit en ville que l'armée de Bourbaki demandait à se réfugier en Suisse. Le général Herzog, qui avait son quartier général à Neuchâtel, alla aux Verrières signer la convention pour le désarmement et l'internement des malheureux Français. Alors l'entrée des Bourbakis commença : pendant quinze jours ce fut un fleuve incessant de fugitifs que notre pays dut héberger, nourrir, vêtir et soigner. On a cent fois décrit ce temps extraordinaire, où notre train de vie habituel fut suspendu et toute notre activité consacrée à nos hôtes infortunés. Tous les cours étaient interrompus dans toutes les écoles ; les collèges transformés en can-

tonnements et en ambulances. Les étudiants avaient offert leurs services au commandant de place : on nous assigna comme poste de travail le Temple du Bas, où ne cessaient d'arriver de longues files de soldats désarmés, hâves, mourant de faim et de froid, malades, toussant à fendre l'âme, beaucoup se traînant à peine sur leurs pieds gelés. Le temps était affreux ; la neige couvrait les chemins. Beaucoup de ces malheureux tombaient d'inanition et de fatigue au bord des routes ; les chevaux affamés rongeaient les affûts des canons, les roues des chariots, l'écorce des arbres ; j'en ai même vu qui dévoraient la queue des chevaux voisins. On ne peut se faire une idée de ce qu'est une armée en déroute si l'on n'a vu ce pêle-mêle de toutes les armes, de tous les corps, de tous les uniformes, de toutes les souffrances.

La population du Val-de-Travers fut magnifique de dévouement et de courage : car il fallait du courage pour ouvrir ainsi sa maison à ces pauvres fiévreux et pour les accueillir à sa table et leur céder son lit : on risquait le typhus et la petite vérole ; mais les habitants de Couvet, de Môtiers, de Travers et des autres villages du vallon n'hésitèrent pas à recevoir ces hôtes infortunés et pourtant redoutables.

Tous ceux qui avaient encore la force de marcher descendaient vers Neuchâtel par cette route de France qui avait vu passer déjà tant d'émigrés, pendant la grande Révolution.

Les colonnes, à leur entrée en ville par l'Ecluse, étaient dirigées vers le Temple du Bas : quand on annonçait l'arrivée d'une escouade (ils étaient cent, cinq cents, mille parfois), vite on préparait la soupe dans de vastes chaudières ; la lugubre procession s'arrêtait sur la place au nord du Temple,

puis entrait en aussi bon ordre que possible. Les pauvres Bourbakis s'affalaient sur les bancs, qu'on avait eu raison de ne pas enlever; quelques-uns s'endormaient sitôt assis, la plupart, secoués par une toux effroyable, avaient à peine la force de prendre les gamelles de soupe que nous portions de banc en banc. Il y en avait pourtant d'assez alertes encore pour engager la conversation : ils nous faisaient de naïves questions; ils nous demandaient si les casquettes vertes ou blanches que nous portions étaient le képi de la garde mobile suisse. Ils nous demandaient si nous étions vraiment protestants. — « Mais oui, nous sommes protestants. — Ça m'étonne; notre curé nous a dit que tous les protestants avaient les dents vertes. »

Les moins déprimés, étaient les Zouaves; ils avaient gardé un moral excellent, racontaient des histoires et disaient des blagues amusantes. Il y en a un qui nous a beaucoup divertis mais qui, peu après son arrivée, fut saisi d'une forte fièvre; on le transporta au lazaret des Terreaux; quelques jours après il y mourait de la petite vérole. Je n'en fus informé qu'un peu plus tard et je sus qu'on l'avait enterré sans savoir son nom et inscrit à l'état-civil comme inconnu. Or, il m'avait dit au Temple qu'il s'appelait Pierre Vautier, et avait même tracé ce nom, d'une écriture informe, sur un bout de papier.

Beaucoup de soldats nous priaient d'écrire à leurs familles; nous avons expédié de très nombreuses lettres, et j'ai reçu plusieurs réponses que j'ai conservées. J'ai gardé aussi le souvenir de quelques figures; je vois encore celle d'Isidore Hameau, il avait une expression si triste et paraissait si ma-

lade, quand il me chargea d'informer sa femme qu'il vivait encore!... A-t-il jamais revu son pays?

La manière d'être et le ton de ces vaincus contribua énormément à faire aimer la France à Neuchâtel. On la connaissait mal, on la jugeait frivole, hâbleuse, agressive; et voici des hommes pleins de douceur, de modestie, de gratitude, de sentiments délicats et fins, de tact et de grâce innée. Qu'on lise la page que leur consacre mon père dans une lettre au prince de Prusse (*Fred. Godet*, p. 384-5), et l'on se rendra compte de l'impression produite par eux sur les Neuchâtelois : « Quel bon et aimable peuple! » Cette exclamation de mon père, c'était le cri général.

Ils avaient des mots délicieux. Un soir, ces pauvres gens commençaient à s'assoupir au milieu des accès de toux; nous nous préparions à aller nous étendre sur la galerie de l'orgue, où l'on avait mis pour nous de la paille. Quelqu'un eut l'idée de demander à M. Munzinger de jouer un morceau d'orgue; nos hôtes parurent goûter cette diversion. Puis on suggéra à l'organiste de jouer la *Marseillaise*, — ce qu'il fit. Nos braves « Bourbakis » dressèrent l'oreille, écoutant en silence :

— Vous ne chantez pas? dis-je à un mobile assis près de moi.

— Oh! monsieur, me dit-il avec un sourire douloureux, le *jour de gloire*.... n'est pas arrivé....

Un des plus curieux épisodes de l'entrée de l'armée de l'Est fut l'arrivée imprévue de prisonniers allemands. C'était un dimanche après-midi. Un détachement de l'armée de l'Est avait passé en Suisse, emmenant avec lui 57 Poméraniens pris dans les derniers combats au pied du fort de Joux.

tout le monde veut avoir des amis — mais qui
s'occupe d'en être un ?

Les femmes sont des êtres évidemment privilégiés : elles
savent tout, et, surtout, devinent tout. Elles ne se
trompent que quand elles réfléchissent.

 Neufchâtel le 15/1

Alphonse Karr

C'était un étrange tableau que celui de cette petite troupe descendant la route de la gare (car elle était arrivée par le chemin de fer) : au centre les Allemands, grands, gros, gras, bien nourris, bien vêtus, et fumant paisiblement leur pipe; puis, les encadrant, les Français hâves et dépenaillés, mais jetant un regard de satisfaction sur leurs captifs; enfin l'escorte des soldats suisses, seuls armés, maîtres des deux autres groupes.... Bachelin a fait de cette scène un tableau, qui fut acheté par Frédéric (dit le Baron) Schmidt.

Les Poméranien furent cantonnés dans la chapelle de la rue de la Place d'Armes (là-même où j'avais suivi l'école enfantine de M^{me} Rossier). Et nous fûmes tous les voir : c'était une procession de curieux devant ces gros hommes prospères et bons enfants. Les germanophiles de Neuchâtel les comblèrent de prévenances. Le vieux colonel Reynier, qui avait servi à Berlin, leur envoya 50 bouteilles de 65 rouge, notre meilleure année! *Margaritas ante porcos!*... (Le greffier Fornachon n'eût pas commis cette faute, lui qui refusait de vendre à un Schaffhousois du rouge de Neuchâtel, en déclarant : « Notre vin est *bien trop subtil!* ») M^{lle} Agathe Clerc donna, dit-on, à chacun de ces Allemands fr. 2.50 et un Baedeker pour les instruire durant leur captivité en Suisse. Ils quittèrent Neuchâtel le lendemain. (Voir *Fréd. Godet*, p. 385.)

Mais revenons à nos Français, qui éveillaient en nous la plus tendre sympathie. C'étaient presque tous des enfants du peuple, très ignorants, et rien n'était plus rare que de rencontrer parmi eux un officier. Je me souviens — cas unique! — d'un capitaine de francs-tireurs, un peu ivrogne,

un peu hâbleur, mais qui tint à coucher au Temple avec ses hommes, et nous raconta toute la nuit des histoires de guerre à dormir debout.

J'eus à ce moment l'occasion de voir un autre officier de francs-tireurs, qui n'était pas un inconnu : il s'appelait Alphonse Karr. Je le rencontrai chez le pharmacien Matthey, Place du Marché, où il était descendu sur la recommandation d'un ami commun. Jules Sandoz m'avait engagé à l'y aller voir ; je ne négligeais pas, en ce temps-là, une occasion de contempler un écrivain célèbre. Je trouvai assis dans l'officine, à côté de la porte, un grand vieillard à barbe blanche, superbement vêtu d'un charmant uniforme de fantaisie, qui me parut encore tout neuf : Alphonse Karr était vraiment très beau à voir ; très aimable aussi : il m'accueillit d'une façon toute paternelle et s'empressa de me donner l'autographe que j'eus l'indiscrétion de solliciter¹.

Je n'ai pas vu d'autres officiers parmi les déplorables débris de l'armée de l'Est. Il en entra cependant un grand nombre en Suisse ; mais ils estimaient qu'une fois désarmés, ils étaient dépouillés de toute autorité sur leurs hommes et n'avaient plus aucune raison de s'occuper d'eux. Ce détachement indignait beaucoup la population de Neuchâtel, d'ailleurs agacée par leurs allures hautaines et les mœurs qu'ils affichaient. Ils arrêtaient les passants pour leur demander où ils pourraient trouver « une maison de plaisir !... »

Un matin, il y eut deux de ces freluquets qui, vêtus de fourrures, les mains dans leurs poches et cigarette au bec, vinrent se camper au seuil du Temple du Bas. Ils nous regar-

¹ Voir la planche, page 240.

dèrent un moment distribuer de la soupe et des vêtements chauds, puis l'un dit à l'autre à haute voix : « Ils ont bon cœur, ces muffles-là.... »

*bonheur les
internés en
1917*

Telle était la France impériale, légère, frivole et grossièrement noceuse. Heureusement nous en avons une autre sous les yeux, la grande France éternelle à l'âme douce, humaine, résignée, souriante même jusque dans la douleur.... Cette France, à qui l'héroïsme est naturel, et qui n'entend point mourir, nous la connaissons, nous la voyons aujourd'hui, forte, unie, bientôt victorieuse. (Juillet 1917.)

Que sont devenus tant de jeunes Français que nous avons connus alors ? Qu'est devenu le joli Breton (il était de Rennes), François Denis, qui, je ne sais pourquoi ni à quel titre, logea quelque temps chez nous et partagea ma chambre d'étudiant ? Qu'est devenu le Dr Sédan, jeune médecin militaire qui assistait avec ferveur à nos séances de Belles-Lettres et parlait de solliciter du gouvernement français l'autorisation de remplacer son fâcheux nom de famille par celui d'Austerlitz ? Dans vingt ou trente ans, les jeunes d'aujourd'hui se poseront la même question au sujet de beaucoup des internés que Neuchâtel accueille à cette heure....

XVII

Cependant les événements marchaient. Le Siègè de Paris, qui se prolongeait depuis quatre mois, grâce à l'endurance inattendue d'une population vaillante, tirait à sa fin : on attendait de jour en jour la capitulation de la grande ville. Aussi ne faut-il rien voir d'extraordinaire dans le rêve « prémonitoire » que j'eus une nuit, et qui amusa ma famille. En venant déjeuner le matin, je dis d'un ton assuré : « Paris a capitulé. » Etonnement général : « Comment le sais-tu ? Qui te l'a dit ? » — « J'ai lu cette nuit en songe une dépêche de Gambetta au gouvernement de Paris, ainsi conçue : « Déposez votre gloire aux pieds de la tête blanche : Gomorrhe a fait son devoir. » — Le fait du rêve était vrai : j'avais « vu » l'étrange dépêche où Guillaume s'appelait « la tête blanche », où Paris — la « Babylone moderne », selon les germanophiles, — était qualifié de Gomorrhe. Quelques heures plus tard, les journaux nous apportaient la nouvelle de la capitulation. Je note cet incident pour montrer à quel point les événements de cette guerre oppressaient nos pensées.

Bientôt la paix fut conclue, cette paix qui arrachait à la France l'Alsace et la Lorraine avec 5 milliards. L'annexion

de ces deux provinces fut déplorée par l'opinion suisse unanime. Puis vint le triste drame de la Commune de Paris, qui nous valut un nouvel afflux d'émigrés, les insurgés vaincus. Et ce fut le rapatriement des internés de l'armée de l'Est et la douloureuse catastrophe de Colombier. J'ai un souvenir très net de cet événement, survenu dans la nuit du 22 mars 1871. J'avais passé la soirée chez M. Georges Berthoud, qui m'avait invité à souper avec Juste Olivier, réfugié en Suisse et devenu conférencier par nécessité. Je faisais alors du cheval, exercice que m'avait prescrit le D^r Ernest Reynier pour fortifier ma poitrine. Le matin à 5 ½ heures, j'arrive au manège : les élèves du cours devaient faire une sortie avec le père Tripet, notre maître d'équitation. Il nous dit : « Messieurs, nous allons à Colombier ; il y a eu cette nuit un grave accident de chemin de fer. » Vers 11 heures du soir, arrivait en gare de Colombier un train bondé d'internés rentrant en France, mobiles de la Charente, tout joyeux, riant et chantant ; une fausse aiguille engagea le train sur une voie de garage où se trouvaient des wagons chargés de charbon. Ce fut un choc effroyable, dont le bruit s'entendit jusqu'au village, puis s'élevèrent dans la nuit les cris et les gémissements des malheureux blessés. Il y eut une vingtaine de morts. Quand nous arrivâmes à Colombier le lendemain matin, on avait à peu près achevé le funèbre déblaiement, mais les wagons brisés, aux parois encore couvertes de sang, attestaient l'horreur de la catastrophe.

On en rendit responsable un brave aiguilleur, nommé Audétat, qui fut poursuivi en cour d'assises pour homicide par imprudence. Mais il fut acquitté. Son brillant avocat,

Louis-Constant Lambelet, prouva que la faute de ce malheur retombait sur la compagnie de la Suisse occidentale, qui faisait aux dépens de la sécurité des voyageurs des économies de frais généraux : le personnel des gares du littoral, très chargé à ce moment, où il y avait des trains supplémentaires presque chaque nuit, était d'une insuffisance manifeste : les vrais auteurs responsables de la catastrophe étaient les directeurs de la compagnie, qui surmenaient scandaleusement leurs employés. Le pauvre Audétat était seul à faire de jour et de nuit le service des aiguilles. Père d'une famille nombreuse, il devait, outre son travail réglementaire, accepter encore les travaux qu'on lui proposait au village. Il avait soigneusement fait son aiguille à 9 heures du soir ; si j'ai bonne mémoire, il fut établi qu'après son départ un enfant était venu toucher à l'appareil.... De ces circonstances plus qu'atténuantes, l'étourdissant avocat Lambelet tira un plaidoyer d'une incomparable puissance persuasive. Il fit tour à tour, à son ordinaire, rire et pleurer l'auditoire ; il eut de ces mouvements d'éloquence auxquels sa voix mordante et sonore prêtait une force étrange. Je l'entends encore adressant une prosopopée aux directeurs coupables : « Et vous, Laurent et Bergeron, couchés sur votre lit de roses, que vous importe l'humble employé couché sur son lit de cailloux ? — Pauvre aiguilleur, tu seras toujours la tortue du symbole hindou « supportant les quatre pieds de l'éléphant !... » Il fit, en passant, l'éloge de cette famille [Berthoud] de Colombier, « qui répand sur la contrée ses bienfaits anonymes » et qui s'efforçait de faire vivre le travailleur chargé d'enfants.... L'effet final fut prodigieux d'imprévu. Lambelet proclama son client

acquitté par le jury comme par l'opinion publique, et, quittant la barre, gagna le banc où pleurait l'accusé, le prit par la main, le conduisit auprès de M^{me} Audétat, qui sanglotait au premier rang des témoins, et lui dit avec un accent solennel : « Femme, je vous rends votre mari. » Tout l'auditoire était debout, applaudissant. Quant au Président de la cour, le papa Grandpierre, qui n'avait pas même eu le temps d'intervenir pour empêcher cette étonnante mise en scène, il essayait vainement de protester. L'effet était produit : le jury, après une courte délibération, rapporta un verdict d'acquiescement.

Lambelet était un avocat de cour d'assises incomparable. Tel était l'avis de François Beslay, qui vint se réfugier à Neuchâtel après avoir sauvé la Banque de France, dont il était gouverneur sous la Commune. J'ai beaucoup connu cet homme charmant, qui est mort à Neuchâtel en 1877 et que je voyais presque tous les jours au Cercle de Lecture. Il me disait : « Je n'ai jamais entendu à Paris, ni ailleurs, un improvisateur comparable à Lambelet. A Paris, on ferait queue pour l'entendre. » Aussi le vieux communal avait-il prié le greffe de l'aviser toutes les fois que Lambelet devrait plaider au criminel.

Puisque j'ai rencontré ici cet étonnant virtuose de la parole, je dirai quelques mots de mes rapports avec lui. Je le connus dès mon entrée à l'étude Jacottet ; il me prit en amitié, je ne sais pourquoi, et m'honora souvent de ces petits billets écrits au crayon, où il se livrait à des boutades et des confidences singulières, et qu'il terminait par « un escadron de salutations », suivi d'un paraphe figurant une tête grimaçante ou souriante, selon son humeur du moment. Ayant plaidé avec

succès la grosse affaire Ochsenbein, dans laquelle il avait attaqué plusieurs grands manitous du radicalisme, il m'écrivait à peu près : « Cher confrère, pour avoir fait acquitter mon client et bravé l'impopularité de mon propre parti, pensez-vous que je puisse demander.... fr. d'honoraires. » — Je ne me souviens pas du chiffre, mais il me parut fort élevé, de sorte que je me bornai à répondre : « Cher maître, votre éloquence n'a pas de prix. » — Un quart d'heure plus tard, son commis me rapportait un bout de papier où je lus : « Farceur, va ! » suivi d'une tête-paraphe que le rire fendait jusqu'aux oreilles.

Lambelet était un homme insaisissable; il pouvait être délicieux, obéir aux plus nobles inspirations, manifester les plus délicates nuances du sentiment; — mais sitôt que la haine ou quelque autre passion l'envahissait, il se montrait violent, inique et abject. En lisant le portrait de Mirabeau par Etienne Dumont, j'ai souvent pensé à Lambelet.

Sa verve était incomparable; sa parole, toujours savoureuse, pouvait atteindre à la grandeur, par l'effet de l'élévation du sentiment. Dans l'intimité, c'était un mélange d'abandon, de confidences touchantes sur sa vie, ses fautes, ses chutes dans la basse débauche, de sentiments graves et religieux, — de gamineries impardonnables et de propos cyniques. Nous avions plaidé un jour l'un contre l'autre à Boudry. J'allais, à mon ordinaire, rentrer à pied à Neuchâtel, quand il m'offrit une place dans sa petite charrette, son « tape-cul », qu'il conduisait comme un écerelé et qui manqua souvent lui rompre le cou. Nous voilà descendant la longue rue de Boudry. Lambelet est en veine de sentiment; il me dit combien il aime,

quoique peu vertueux, à voir se lever l'aurore, à admirer l'œuvre de Dieu, qui est si bon, en qui il croit de toute son âme de vieux pécheur.... Soudain, il avise à cent pas devant nous un fonctionnaire radical, Elie Gorgerat : alors, mettant ses mains en porte-voix, Lambelet clame de toute la force de ses robustes poumons : « Elie ! Elie ! Lamma sabachtani ! » mettant aux fenêtres tous les bourgeois de Boudry scandalisés.

Il avait, en cour d'assises, une tactique révoltante, mais qui lui valut des succès brillants : il accablait de ridicule les témoins à charge. Il était si désopilant, d'un comique et d'une mimique si irrésistibles, que toute l'audience se tortait de rire. Conséquence : quand il plaidait, les témoins, terrorisés d'avance, n'osaient plus dire la vérité ; ils contredisaient ou rétractaient les dépositions faites dans l'enquête ; ce qui donnait sujet au terrible avocat de les mettre en contradiction avec eux-mêmes et de les dénoncer comme des témoins sans bonne foi. Il s'en prenait surtout à ces pauvres gendarmes, qu'il turlupinait sans pitié, les livrant à la risée de l'auditoire. Je n'oublierai jamais une affaire dans laquelle il mit successivement en pièces toutes les dépositions à charge. Il avait gardé pour la bonne bouche celle du gendarme et introduisit ainsi le morceau qu'il lui dédia : « Maintenant, voici venir la morale en pompon.... » L'auditoire s'esclaffait. Mais bientôt le badinage tourne au réquisitoire violent ; l'avocat vitupère si féroce ment l'agent de police, que le président Grandpierre, de sa petite voix de tête, prie l'avocat de crier un peu moins fort. A quoi Lambelet, impertinent, réplique : « Veuillez m'excuser, monsieur le Président, si la nature ne m'a pas doué d'une voix aussi flûtée que la vôtre. »

Le public était dans un délire de joie; le pauvre président renonça à toute nouvelle observation.

Lambelet était capable d'indépendance; il y eut un moment, vers 1860, où il rompit en visière à son parti. C'est alors que l'opposition libérale imagina de le faire élire au Conseil national, ce qui fit dire à l'élus : « Père, pardonneur : ils ne savent ce qu'ils font. » — C'était, en vérité, la morale de cette élection saugrenue, qui jeta quelque ridicule sur le groupe libéral. Lambelet ne pouvait que nous glisser entre les doigts.

Sa vie fut étrangement tumultueuse et contrastée. Elle finit tristement. Endetté, vieilli, déconsidéré, Lambelet se donna la mort. Je le rencontrai huit jours avant, au Mail, où se célébrait le tir cantonal (1882). Il y était venu dans son cabriolet, pour voir un peu la physionomie de la fête. C'était le jeudi, jour officiel. Je lui dis : « Prendrez-vous part au banquet ? » — Il fit signe que non. « Oh ! dis-je d'un ton de regret, vous nous feriez un si beau discours ! » — Il renouvela son signe négatif, et me serrant la main : « Mon règne n'est plus de ce monde.... » Huit jours après, serré de près par ses créanciers, il envoya à son pharmacien un billet lui demandant « de la strychnine de quoi empoisonner un chien ». Il avait des chiens fort méchants, dont se plaignaient tous les voisins.... Le pharmacien ne crut pas devoir refuser de lui livrer le poison....

Le souvenir de l'avocat Lambelet m'a ramené de la guerre aux affaires. Mon stage se poursuivait régulièrement; mes patrons avaient pris confiance, sinon dans ma science et mes talents, au moins dans ma bonne volonté, qui était réelle. Je

prenais à cœur les intérêts de l'étude. J'allais souvent en justice de paix à Neuchâtel et ailleurs, au Val-de-Ruz, à Auvonnier, au Landeron dans le vieux bourg : j'eus l'honneur de comparaître encore devant le vénérable père Gicot, qui mourut presque centenaire peu de temps après. Mais les affaires pénales, plus « anecdotiques », me plaisaient particulièrement. C'est, je crois, pendant l'été 1870, que je fis mes débuts au tribunal correctionnel, c'est-à-dire devant M. Georges de Montmollin, en défendant une vieille voleuse, Mad. Thalmann. J'avais dû — tel était encore le décorum judiciaire en ce temps-là — endosser mon frac en l'honneur de cette triste cliente, dont je n'obtins heureusement pas l'acquiescement.

Je n'eus pas beaucoup plus de succès dans la défense du fermier Schreyer de Cottendart, qui avait menacé le major Pomey, lequel, avec un sans-gêne tout militaire, s'était permis de fouler sa luzerne. Cette affaire, qui offrait des circonstances assez amusantes, m'avait été confiée par l'avocat Charles Lardy¹, empêché de plaider lui-même. Pour m'y préparer, il m'invita à souper en tête à tête avec lui, m'offrit d'excellent vin et des cigares de choix, puis m'expliqua comment il fallait empoigner l'affaire et sous quel jour il convenait de la présenter. Le père Lardy était habile et plus qu'habile : il me fit une conférence tout à fait instructive, au cours de laquelle il me cita un mot de son ancien maître Mittermaier, le fameux criminaliste de Heidelberg, pour me montrer qu'aucun moyen n'est à dédaigner devant le jury : « Tous les arguments que vous énoncez en plaidant sont de petits

¹ Père du ministre de Suisse à Paris.

paquets qui vont chacun à son adresse ; ce qui n'est pas propre à impressionner tel juré fera peut-être de l'effet sur tel autre. »

L'étude Jacottet fut à cette époque particulièrement occupée. Nous eûmes de gros procès à soutenir contre les compagnies suisses de chemins de fer qui avaient accepté le transport de marchandises pour l'exportation au moment où Paris allait être investi. Beaucoup de ces marchandises, des soieries destinées à l'Angleterre, furent bloquées dans les docks de Paris, puis détruites sous la Commune après le siège. Nous en réclamions la valeur aux compagnies. Je me souviens de Fehr, Grossmann & Cie à Aarau, de Danzas & Minet (commissionnaires à Bâle), et d'autres noms qui m'étaient devenus familiers.... A peine si je garde de tout cela, après quarante ans de littérature, un souvenir assez précis pour n'avoir pas commis d'erreur en essayant de le fixer.

C'est au début de l'été 1871, si je ne me trompe, que nous fîmes un petit voyage en Oberland, avec M. Perret, pasteur à Coffrane, à qui papa voulait absolument faire voir la haute montagne. Je tenais absolument à assister à la dernière séance de Belles-Lettres avant les vacances, et mon père me permit de le rejoindre à Grindelwald. J'ai gardé de cette course solitaire un souvenir tout particulièrement vif et délicieux. Allant à pied d'Interlaken à Grindelwald, avec arrêt pour dîner à Zweilütschinen, je goûtais avec intensité le bonheur de la solitude et du rêve ¹. Quant à la suite du voyage, elle ne fut pas brillante : le temps se gâta pendant notre ascension du Faulhorn, que M. Perret faisait à cheval : ce fut toute

¹ J'ai écrit à ce sujet une petite nouvelle que doit avoir publiée la Revue de Belles-lettres.

une affaire de le hisser sur sa bête, d'où il regardait effaré la pente de la montagne. Tout paraissait vertigineux à ce sage ecclésiastique dont les plus téméraires prouesses consistaient à remonter de Neuchâtel à son presbytère de Coffrane par la forêt de Serroué. M^{me} Perret, bonne comme du pain, tremblait comme la feuille pour son mari chauve, myope et corpulent, qui n'était pas plus aguerri qu'elle. Il faut que papa lui inspirât une extraordinaire confiance pour qu'elle lui eût permis d'emmener ce précieux époux conservé depuis trente ans dans du coton. Aussi, papa, voyant M. Perret, juché sur son cheval, rougir et pâlir tour à tour à la vue des dangers qu'il affrontait, se demandait-il s'il avait sagement agi en infligeant à ce sexagénaire des émotions aussi nouvelles. Il se désolait en même temps en voyant le ciel se couvrir de lourds nuages.... Enfin nous arrivons vers 6 heures du soir devant la petite auberge du Faulhorn : l'hôtesse, une bonne femme, qui nous a entendus parler français, nous accueille avec le joli accent de nos montagnes. Je lui dis : « Madame, vous êtes Neuchâteloise. — Pardi! Je suis la veuve à Tell Dubois.... »

Qui était Tell Dubois? Que faisait là-haut sa veuve? Comment y était-elle arrivée? Je n'ai pas pu approfondir ce mystère. Mais ce qui est sûr, c'est que le ciel couvert ne nous accorda pas le splendide coucher de soleil que papa avait escompté pour son ami.

Le lendemain, nous descendîmes par la Schynige-Platte à Interlaken.

Je garde un bien doux souvenir de ce petit voyage alpestre avec papa. J'ai déjà parlé du premier en 1859, et de celui de

1867, où nous avons visité les petits cantons. Est-ce alors, ou une autre fois que nous avons exploré la vallée de Madéran? Est-ce plus tard ou plus tôt que nous fîmes une course manquée au Faulhorn (encore lui!) avec oncle Paul Gallot, mais en montant par la Schynige-Platte? Mon père avait pris pour guide le sacristain de Gsteig, qui avait eu le toupet de nous offrir ses services sans rien connaître de la route. Le brouillard nous surprit sur les pâturages au-dessus de la Schynige, nous errâmes longtemps, la nuit venait; nous étions tout à fait égarés, et le guide regardait autour de lui avec anxiété; tout à coup, papa lui saisit le bras et lui dit tragiquement: « Savez-vous où vous êtes? — *Né!* — Etes-vous jamais monté au Faulhorn? — *Né!* » Ayant fait volte-face, nous redescendons vers la Schynige: nous y arrivâmes par une nuit si noire que c'est miracle que nous y soyons arrivés en effet. Le guide nous fourvoya encore, et nous fîmes la dernière partie du trajet en dehors du sentier, sur la pente ardoisée qui côtoie l'abîme de la vallée. Un faux pas, et nous étions perdus. Quand, le lendemain, nous fûmes revoir l'endroit où nous avions passé, nous eûmes un bon petit frisson rétrospectif.

C'était un dimanche: nous le passâmes le plus agréablement du monde dans la paix de la montagne. Paix d'ailleurs relative, car l'après-midi il y eut une fête de lutteurs venus de toute la contrée et qui nous divertit beaucoup. Je crois bien me rappeler le nom du vainqueur, Johann Lohner, de Brienz. Ce dont je suis très certain, c'est d'avoir vu — chose vraiment extraordinaire! — mon père tellement heureux de se trouver parmi ces braves confédérés, qu'il s'attabla pour

trinquer avec eux, et leur offrit toute une série de bouteilles de Lavaux. Je n'en revenais pas. Je note en passant le fait que *je n'ai jamais rencontré personne qui eût l'âme aussi ardemment suisse que mon père.*

Un été charmant fut celui de 1874 que nous passâmes à Wilderswyl. Nous avions loué un chalet au milieu du village, et nous prenions nos repas à l'Hôtel de l'Ours. J'étais moi-même logé seul dans un autre chalet, où je vivais un peu indépendant de la famille. A 4 heures, chaque matin, les sonnailles du troupeau de chèvres du village passant sur la route et la trompe du chevrier me réveillaient. Je me hâtai de m'habiller et de partir à la découverte dans les environs. C'est ainsi que je connus une jolie petite vallée dont je n'ai jamais lu le nom nulle part : la vallée de Saxeten.

Je n'avais d'ailleurs que de courtes vacances à passer avec les miens. Elles s'achevèrent par quelques jours de course. Avec mon père et Georges (Paul Gallot nous avait abandonnés en route), nous passâmes le col et le glacier du Tschingel, qui est une forte et belle course. Je revois l'amusante escalade des rochers à pic du Tschingeltritt et le dîner que nous fîmes au sommet du glacier. Je n'ai jamais fumé de meilleure pipe que celle qui me tint lieu de dessert. Et je n'oublie pas que soudain, sur ce même glacier, Georges disparut à moitié dans une crevasse couverte de neige : nous étions encordés heureusement. Ce qui m'a laissé encore un vif souvenir, c'est le sauvage et abrupt aspect de la Blumlisalp vue par derrière : il est bon de connaître l'envers des choses.... La descente sur Kandersteg, par une moraine détestable, nous parut longue et pénible.

Mes parents furent encore l'été suivant à Wilderswyl, mais cette fois je n'y allai point et passai l'été à Neuchâtel : je venais de me fiancer, et Colombier seul m'attirait¹.

Avant d'en arriver à cette phase si importante de ma vie, j'ai à raconter le terme de mon stage d'avocat, mes débuts dans les lettres et mon séjour à Paris.

¹ [Il épousa M^{lle} Louise Leuba en 1875].

IV.

Oublier! -

Paigneur, conservez moi la mémoire
Ch. Dickens.^t

Oublier! dit de sa voix douce
L'onde qui chante et qui s'enfuit.

Oublier! dit la fleur qui pousse
Loin des passants et loin du bruit.

Oublier! murmura l'étoile
Lui scintille pâle au ciel noir.

Oublier! dit, mettant son voile,
La crépuscule d'un beau soir.

Oublier! dit en son langage
Le froid silence du tombeau.

Oublier, dit, sous la feuillage,
La voix mourante de l'écho.

Oublier! L'âme est satisfaite,
Lui dans l'oubli peut s'endormir!

Le puis-je? Répond la poète,
Mais richesse est le souvenir!

9 Juin 1869.

XVIII

Mon stage à l'étude Jacottet avait duré trois ans, durant lesquels j'avais fait autant de politique et de littérature que de droit. Je m'aperçois, en y songeant, que j'ai omis une foule de choses qui ont tenu dans mon existence d'alors une fort grande place, mais qui, à vrai dire, en occuperont une fort petite dans la mémoire des hommes. Il faut pourtant que je mentionne mes premières publications et mes débuts dans le journalisme.

En 1870, l'Institut genevois ouvrit un concours qui fixa mon attention. Il proposait un prix de 400 francs (ou 500?) pour quatre poésies. Je m'empressai d'envoyer les pièces que je publiai ensuite sous le titre : *Une Poignée de Rimes* (1871). C'est H. F. Amiel qui fut juge du concours. Il apprécia mes petits poèmes avec beaucoup de bienveillance : c'était le *Prisonnier sur parole*, récit inspiré par la guerre — et aussi un peu par François Coppée; puis *Poissons d'avril* que le bon Amiel jugea rappeler Ch^s d'Orléans, puis *Boutade*, et *Oubliez*¹.

J'avais rêvé le premier prix : ce fut, si je me souviens bien,

¹ Voir la planche, page précédente.

Berthe Vadier qui l'obtint. Mais il y eut un second prix partagé : 150 francs à M^{lle} Julie Annevelle, et 150 francs à moi. C'était toujours cela. Mon premier soin fut d'inviter la société de Belles-Lettres à une « thune » qui fut fort gaie et où William Wavre et moi nous présentâmes une facétie très médiocre, intitulée la *Bourbakiade*, qui fut imprimée plus tard dans le *Messenger boiteux*. J'ai un peu honte de penser que nous avons vingt ans bien sonnés quand nous comptions cette œuvre-là, à peine digne d'un second acte de Belles-Lettres....

Il me parut à propos de publier les poésies couronnées à Genève : Albert Godet imprima la petite plaquette *Une Poignée de Rimes*, qui fut bien accueillie et me valut quelques gentils articles, notamment celui de Marc Monnier, qui saluait, dans le *Journal de Genève*, mes premiers vers comme ceux d'un « apprenti qui sera bientôt maître ». Cet article fut le point de départ des relations excellentes que j'entretins dès lors avec Marc Monnier.

C'est à Neuchâtel que mes vers furent le plus froidement accueillis : *Nemo poëta in patria suâ*. J'ai eu, dès mes débuts, le fâcheux privilège d'agacer mes concitoyens. Je n'hésite pas à ajouter que ce fut ma faute : il y eut toujours, sans précisément que je l'aie voulu, dans mon allure quelque chose de provocant et d'agressif qui m'a valu des antipathies très vives.

Dans la *Poignée de Rimes*, il y avait un morceau qui irrita certains ultras du parti conservateur. C'est la *Boutade*, sorte de réquisitoire contre le XVII^e siècle. Elle contient, cette *Boutade*, deux ou trois strophes assez bien tournées, celle

sur M^{me} de Sévigné entre autres. L'ensemble de la pièce est ridicule, non seulement par les imprécations absurdes contre Boileau, Racine et leur temps, mais surtout par les strophes finales, où le pauvre opprimé « ouvre sa veine (?) au riche toujours affamé.... » Cela méritait une bonne étrillée; tel fut du moins l'avis de quelques messieurs réunis en un dîner à Wavre, chez M. Carbonnier. On s'éleva avec vivacité contre les idées subversives exprimées dans cette pièce, on me qualifia de « communard » (la Commune de Paris venait d'accomplir les exploits qu'on sait), et finalement un des convives, qui maniait une plume acérée, fut pressé de m'exécuter sans ménagement ni délai. Cet écrivain était Frédéric de Chambrier. Il n'avait pas encore publié ses spirituels pamphlets, *Nos finances cantonales* et ses *Mensonges historiques*; mais il avait écrit dans nos journaux quelques articles pleins de verve mordante. C'est dans la *Feuille d'Avis* que M. de Chambrier apprécia, sans aucune bienveillance, ma petite plaquette. Il y faisait moins la critique de mes vers que le procès de mes idées, ou du moins de celles qu'il m'attribuait; il prononçait même le mot de *communard*.

Chose curieuse, mon père s'émut de cet article beaucoup plus vivement que moi : il voyait déjà ma réputation et mon avenir compromis.... Je répondis avec une grande véhémence dans la *Feuille d'Avis*; M. Wolfrath s'émut de ma colère; M. de Chambrier m'écrivit pour préciser le sens de son article; je lui répondis une lettre assez insolente; sur quoi il m'invita à une entrevue d'explication : j'y allai de Voëns, où nous étions alors, et je passai un moment charmant, rue de l'Orangerie, chez ce gentleman homme d'esprit, très sourd,

mais causant avec une vivacité charmante, et qui m'exprima très gentiment son regret de m'avoir blessé. Je ne pus que m'excuser moi-même d'une susceptibilité d'ailleurs plus apparente que réelle; car, en somme, cette petite polémique m'avait fait plus de bien que de mal.

En tous cas, elle ne me dégoûta pas d'écrire et de publier : dès la fin de 1872, je faisais paraître les *Premières poésies*, où se retrouvent celles qui venaient de former la *Poignée de Rimes*. Albert Godet fut pour la troisième fois mon imprimeur. Il avait du goût, et ce petit volume, pour lequel il grava lui-même au couteau quelques « bandeaux » et culs-de-lampe, se présentait assez gentiment. Le volume réussit assez bien : tiré à 600 exemplaires, il se vendit en quelques mois. M^{me} Henri Jacottet en parla avec bienveillance dans un article de l'*Union libérale* alors rédigée par son mari, où elle rendait compte en même temps des *Poésies d'un Forestier* d'Henry de Coulon. Et j'eus aussi l'honneur d'un éreintement : Eugène Rambert signala mon début dans la *Bibliothèque universelle*. Il me dit beaucoup de choses très flatteuses, mais aussi quelques dures *vérités*, que je jugeai moi-même très vraies et dont je m'empressai de le remercier. Il m'a dit plus tard que cette expression de gratitude l'avait beaucoup étonné et ce fut la première et la dernière fois qu'on le remercia d'une critique sévère. Il montrait parfaitement bien que je m'étais beaucoup trop pressé de publier mes vers et prédisait avec une grande justesse que je m'en repentirais un jour. Il disait que lorsque je parviendrais (hélas ! quel rêve !) à produire du « pur cristal », je regretterais d'avoir pu mettre mon idéal dans des « tessons de bouteille ». Il remarquait quelques

vers heureux parmi d'autres, trop nombreux, qui manquaient de souplesse, de sonorité, d'envol, et qu'il appelait des *vers de bois*. Tout cela me parut excellent, quoique M. Charles Berthoud, pensant que j'avais besoin de consolation, m'eût écrit ce distique :

*Prenez tout uniment un de vos vers de bois,
Et sans tant de façons donnez-lui sur les doigts.*

Je n'en eus garde : au contraire, je considérai Rambert comme un excellent conseiller, et il devint pour moi un véritable et très cher ami.

C'est vers ce temps-là que je fis avec mon père et Georges un petit voyage à Gryon, d'où nous comptions monter aux Diablerets avec M. le pasteur Narbel. La course fut manquée; nous ne pûmes arriver jusqu'au sommet par suite de je ne sais quel contretemps. Mais j'avais eu l'immense joie de faire avec papa une visite à Juste Olivier, en son charmant chalet. Nous avions trouvé le poète attablé dans la cuisine avec Eugène Rambert; comme deux bons paysans, qu'ils étaient d'ailleurs, ils épluchaient des châtaignes et les arrosaient de vin du Chêne. Nous prîmes avec un vif plaisir, pendant un instant, notre part de cette collation rustique.

C'était la première fois que je voyais Rambert; il m'a plus d'une fois rappelé cette rencontre chez l'auteur des *Chansons lointaines*.

Je commençais à écrire alors¹ pour l'*Union libérale*, et la polémique politique allait tenir une large place dans ma vie. C'était le temps où les deux partis en présence dans notre

¹ 9 Novembre 1872.

canton se faisaient une guerre à mort. Dès mes vingt ans, je m'étais jeté dans la lutte avec une ardeur que je ne regrette point. La politique de ce temps-là était passionnante. Nous luttons pour quelques grands principes : le referendum, la représentation proportionnelle, la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Sur le terrain fédéral, nous défendions avec énergie l'existence et les droits des cantons. Nous avions l'honneur et l'avantage (dont nos adversaires devaient se passer) de combattre sous des chefs exempts de toute ambition personnelle, incapables d'user d'un moyen douteux, jouissant d'une honorabilité publique et privée au-dessus de tout soupçon; Henri et Paul Jacottet nous inspiraient non seulement une confiance sans bornes, mais une conception très noble de la politique. Chercher le bien du pays en s'oubliant soi-même, tel était le principe qu'ils nous enseignaient par leur exemple. Nous savions que nous avions tout à perdre à combattre le radicalisme alors omnipotent, accapareur de toutes les places, de tous les avantages du pouvoir; que nous aurions à faire notre carrière, à gagner notre vie à travers tous les obstacles qu'il ferait naître sous nos pas; que notre vie serait une âpre lutte, et une lutte nécessairement inégale, puisque nos maîtres nous avaient inculqué des principes, bagage qui n'a pas coutume d'assurer le succès à ceux qui s'en encombrant. Mais ce sentiment même stimulait notre courage, élevait nos esprits, nous remplissait d'une sorte de fierté. Que nous fimes de belles et chaudes campagnes électorales! Notre vie se passait au Cercle, alors établi dans la maison des Halles. Les jeunes se retrouvaient chaque jour, surtout chaque soir, dans la Tourelle que nous nous étions réservée.

Que de joyeuses heures nous avons passées là à fumer des pipes en causant des affaires du pays.

J'ai décrit dans une brochure, *Trente ans de souvenirs*, que je n'ai pas sous la main au moment où j'écris ces pages, notre vie de ce temps-là. Elle nous laisse de beaux souvenirs, non seulement parce que nous avons vingt ans, mais parce que nous avons raison : notre conscience neuchâteloise nous atteste, aujourd'hui encore, que nous combattions le bon combat....

Ce n'est pas notre faute si la pauvre petite Suisse est étouffée à cette heure par la centralisation.

C'est vers la fin de 1872 que je m'avisai d'entreprendre avec mes amis un journal satirique et antiradical, le *Franc-Tireur*, « paraissant quand bon lui semble ». Il dura jusqu'en avril 1874 et eut une quarantaine de numéros. L'éditeur était le relieur Henri Quinche, un de nos camarades du Cercle Libéral, excellent garçon, mort voici bien des années. Nous nous réunissions, soit au Cercle Libéral, soit plutôt encore au Cercle de Lecture, où nous étions plus tranquilles dans la petite chambre appelée le « cabion » — pour élaborer notre pamphlet. A vrai dire, j'en ai conçu et écrit la plus grande partie, mais l'humour de mes amis Petitmaître, Favarger, Chas Jacottet, W. Wavre, m'apportait un précieux concours. Le succès du *Franc-Tireur* fut extrêmement vif dès le premier numéro, qui porte la date du 30 novembre 1872. Rien ne paraissait trop violent aux esprits alors si montés.

XIX

Je fus reçu avocat en novembre 1873. Il n'y avait pas alors d'examen d'entrée au barreau. L'exercice de la profession d'avocat était libre, mais soumis à certaines garanties : il fallait avoir accompli un stage dans une étude et avoir plaidé de façon satisfaisante une cause devant la Cour d'Appel. Celle-ci autorisait alors l'inscription du candidat au rôle des avocats.

Mes patrons me chargèrent d'une affaire qui allait venir en appel : un « incident » d'un gros procès instruit à l'étude. Mon adversaire, qui devait suivant l'usage m'adresser le compliment de bienvenue avant d'aborder la cause à débattre, était Louis-Constant Lambelet, dont j'ai parlé longuement dans un précédent chapitre. Mais ce fantaisiste était l'homme du monde sur qui il fallait le moins compter. Au matin même de l'audience, il fit faux bond, et, sous je ne sais quel prétexte, se fit remplacer par Samuel Forestier, son ancien stagiaire, devenu un des meilleurs avocats de Neuchâtel, et beaucoup plus sérieux en affaires que son patron, encore qu'il partageât ses mœurs très libres.

Forestier me fit, au nom du barreau, un accueil très cordial, puis remporta sur moi une victoire complète : je perdis



PHILIPPE GODET A PARIS, EN 1874

D'après une peinture de Paul Robert.

Voir page 270.

carrément ma première cause. Cela n'avait d'ailleurs pas grande importance quant au fond du procès, et sans doute était-ce bien pourquoi mes patrons m'avaient abandonné cette affaire pour mes débuts... J'aime autant avouer tout de suite que j'étais un avocat très peu rompu à son métier. Mais enfin, j'avais été admis à plaider, et cela suffisait à me sacrer membre de la confrérie¹.

Le jour même, je reçus de Lambelet un billet très amusant où il m'exprimait ses regrets de ne pouvoir m'accueillir à la barre : « J'aurais voulu vous adresser le *dignus es intrare...* J'espère qu'on ne dira jamais de vous :

Jeune médecin, cimetière bossu;
Jeune avocat, héritage perdu! »

Mon père avait décidé qu'une fois reçu avocat, j'irais passer un hiver à Paris. Je m'arrachai avec quelque peine à mon cercle, à mon *Franc-Tireur*, à ma politique neuchâteloise; d'autre part, j'étais très curieux de voir Paris. Mon départ eut lieu le 1^{er} décembre 1873 à 5 h. du soir. Je fis route avec un de mes plus anciens amis, l'excellent Paul Robert, qui allait poursuivre dans l'atelier Gérôme ses études de peinture commencées à Munich. Notre voyage fut très gai : nous étions l'un et l'autre à l'âge « des longs espoirs et des vastes pensées ». Nous débarquâmes dans la capitale du monde

(La France est la tête du monde,
Cyclope dont Paris est l'œil...)

le matin du 2 décembre. Bonne date pour un lecteur acharné

¹ [Il exerça la profession d'avocat jusqu'en 1881.]

des *Châtiments* ! Mon bon cousin Alfred Godet, alors précepteur à Versailles chez M. de Mimont (parent de M. F. de Rougemont), m'avait obligeamment retenu une chambre à l'Hôtel Corneille, où mon frère avait logé pendant son séjour à Paris, quelques années auparavant. Je m'y trouvai si bien, que je n'ai jamais voulu depuis d'autre pied-à-terre dans la grande ville.

Mon père m'avait spécialement recommandé à ses amis de Pressensé¹. Ils m'accueillirent (rue d'Assas) de la façon la plus cordiale, et m'invitèrent à dîner pour tous les mercredis, avant la réception régulière de ce jour. Je fus d'emblée considéré comme de la famille. Francis², alors élève de l'École de la rue Tazanne (sciences politiques), se montra fort gentil. Plus jeune que moi de deux ou trois ans, il en savait bien plus long que moi sur toutes choses, et spécialement sur Paris, que j'allais découvrir. Il fut surtout fort empressé à m'accompagner à Versailles, où siégeait l'assemblée nationale, et où nous fûmes plusieurs fois ensemble. J'avais des entrées par M. de Pressensé, membre de l'assemblée; mais encore était-il bon d'être connu du personnel de service : Francis me présenta au chef des huissiers, le père Bescherelle, comme fils de M. Godet de la Ribouillerie, député de la Vendée. Le brave fonctionnaire ne se demanda pas comment le fils d'un député de la droite légitimiste se trouvait en si grande intimité avec le fils d'un représentant républicain...

J'allais quelquefois aussi à Versailles dans la loge diplo-

¹ [Le grand orateur protestant et sa femme, l'auteur de tant de livres, aimés de la jeunesse.]

² [Le futur rédacteur du *Temps* et défenseur de Dreyfus.]

matique, avec la carte de la légation suisse, que me prêta Carl Lardy.

J'y assistai à quelques grandes et belles séances. Le plus beau discours que j'y aie entendu est celui où Challemel-Lacour rendit, aux applaudissements de la majorité républicaine, un magnifique hommage à Monsieur Thiers, qui avait dû céder la place à Mac-Mahon : quand l'orateur désigna l'ancien président par ces mots : « le vieux et intelligent pilote », la tête blanche de l'illustre petit homme d'Etat se baissa sur ses mains reposant sur le dossier du prochain banc, et l'ovation se déchaîna, interminable. Gambetta en avait donné le signal, de l'avant-scène de gauche où il siégeait.

Une autre grande séance fut celle où l'on discuta la « loi des maires », qui mit aux prises le duc de Broglie et M. de Pressensé. Celui-ci fut vraiment très beau, plein de feu, d'ironie, de mordant et d'indignation. Le mercredi suivant, rue d'Assas, l'orateur, à chaque invité qui entrait, disait : « Mon grand discours »... et lui tendait un exemplaire de l'extrait du *Journal officiel*, dont un paquet gonflait la poche de son frac.

Dans ces soirées du mercredi, j'avais fait nombre de connaissances. J'y rencontrai Ernest Martin et Pierre Bordier, de Genève; Eug. Burnand¹; Auguste Sabatier², Louis Léger³, Ed. Sayous, l'auteur de l'*Histoire des Hongrois*. Tout ce monde se retrouvait aux soirées de M. Durand-Dassier,

¹ [Le peintre.]

² [Le théologien et publiciste protestant.]

³ [Le futur slavisant, membre de l'Institut.]

rue de Presbourg. M. de Pressensé m'avait introduit dans cette illustre société protestante. M. Durand, humble pasteur auvergnat, qui ne payait ni de mine ni de parole, avait, à la faveur du ministère évangélique, épousé une M^{lle} Dassiér, richissime et, qui plus est, jolie. Cette personne fort aimable, encore que très confite en dévotion, recevait avec beaucoup de grâce. Son mari, qui n'avait aucune portée, passait presque inaperçu, quoiqu'un de ses invités, le prenant pour un valet de chambre, se soit une fois avisé de lui remettre sa tasse de thé vide.... On discutait, dans ces réunions, de graves questions actuelles. Un soir on avait mis à l'ordre du jour le *Kulturkampf* en Suisse, et nombre de grands hommes, les Pressensé, les Bersier, les Waddington, prirent la parole. On fut en général assez sévère pour le radicalisme suisse. Genève reçut des coups de patte mérités. Il n'en fallut pas plus pour déclencher Pierre Bordier, qui fit un discours absurde pour défendre la politique anti-cléricale de Carteret. Plusieurs Genevois présents, Ernest Martin entre autres, étaient fort ennuyés et réclamaient une protestation, qu'ils me poussèrent à formuler. Ce n'était nullement mon affaire, aussi me bornai-je à déclarer que M. Bordier avait exprimé une opinion toute personnelle, qu'un grand nombre de Suisses étaient loin de partager.

Ces soirées Durand-Dassiér me paraissaient, pour dire le vrai, un peu funèbres, et ce que j'en aimais le mieux, c'était le retour par les Champs-Élysées et le long boulevard Saint-Germain, avec MM. de Pressensé, Sabatier, Sayous, Léger : la conversation plus libre, souvent très gaie et piquante, procurait visiblement à tous une détente heureuse.

Pendant l'hiver, M. Sayous (il était mon voisin, rue M. le Prince) maria sa sœur avec le docteur Nepveu. Je fus invité à la noce avec quelques Suisses. Nous assistâmes à la bénédiction dans l'église de l'Oratoire, puis nous prîmes part au défilé des amis dans la sacristie, où l'on complimentait les époux, selon l'usage. Léger nous dit : « Suivez-moi, je ferai le compliment pour notre groupe.... » Et arrivé devant les nouveaux mariés, il leur dit gravement : « Soyez heureux : c'est là le vrai bonheur.... »

Il était un ami intime de la famille, ce qui autorisait cette facétie : mais nous ne savions trop quelle tête faire. Il y eut réception le soir chez les Sayous : on but du champagne et du punch dans les salons, et c'est là que je fis la connaissance du sculpteur Charles Toepffer, qui, ce soir-là, était abominablement gris ; il n'en était que plus drôle. C'était un garçon de beaucoup d'esprit, mais d'allures et de mœurs terriblement bohèmes.

Je l'ai revu souvent depuis à la crèmerie de la Petite Vache, 66, rue Mazarine, vers 1884, où j'ai si souvent déjeuné avec Henri Jacottet et ses amis les explorateurs et les géographes. C'est là que j'ai connu entre autres Dutreuil de Rhins, qui fut massacré par les sauvages, Charles Maunoir (dont la mère avait été la femme de Paul-Louis Courier avant d'épouser en secondes noces le docteur Maunoir), et beaucoup d'autres hommes diversement distingués. J'y déjeunai un jour à côté de Savorgnan de Brazza. Toepffer était l'âme, ou plutôt l'humour et le rire de ces réunions toujours très vivantes. Mais j'anticipe....

Un des hommes que je voyais presque journellement était

Auguste Sabatier, alors au début de sa carrière, et avec qui j'entretins les plus cordiales relations; nous déjeunions souvent ensemble chez la mère François, rue de l'École de médecine, dans une toute petite crèmerie qui a disparu vers 1890. La brave Augustine et la jolie Elisa Hugot nous servaient avec une bonne grâce qui ajoutait à la saveur du repas. Adrien Krebs venait parfois le partager. J'avais retrouvé avec un vif plaisir ce vieil ami, alors précepteur des fils de la belle M^{me} de Pourtalès. J'allai le voir quelquefois dans le luxueux petit hôtel de la rue Tronchet.

J'avais revu très souvent, depuis une année, Paul Robert, établi rue Furstenberg dans un joli et spacieux atelier qu'il partageait avec Alfred Berthoud. Il voulut absolument faire mon portrait : c'est celui que je possède, et qui était tout à fait ressemblant; il fut peint en mars 1874, peu avant mon départ de Paris; et nous fîmes de bons rires, le peintre et moi, à propos d'un merle du voisinage qui nous importunait de son *leit-motiv*. Ceci pour expliquer l'inscription de Robert au coin de la toile : « Cette char.... de merle!...¹ »

Un des premiers jours après mon arrivée à Paris, je me trouvai soudain nez à nez, Boulevard St-Michel, avec mon ami Adrien Lachenal, débarqué le matin même. Il demeurait à deux pas de moi, Hôtel Racine, rue Racine. Nous étions déjà très bons amis : nous devînmes plus intimes encore, et nous avons passé de longues heures ensemble à explorer Paris. Nous déjeunions souvent à une table d'hôte de la rue de l'École de médecine, chez la mère Estelle, où il y avait une bande d'étudiants en médecine de Genève : un Gautier, un Mari-

¹ Voir la planche, page 264.

gnac, et je ne sais qui encore; de là nous allions prendre le café et lire les journaux au Café de la Rotonde, qui terminait la rue de l'École de médecine du côté du Boulevard St-Michel. C'était un lieu de rendez-vous des étudiants suisses. De là, nous partions, Lachenal et moi, prendre un omnibus quelconque, et nous nous amusions à faire tout le parcours sur l'impériale, dans les deux sens: nous allions, par exemple, de la Glacière à Rochechouart, de l'Odéon à Clichy, etc., et retour, ce qui était une façon excellente et économique de voir Paris.

J'allai assez souvent au théâtre durant cet hiver: la première pièce que je vis, et avec un immense plaisir, fut, à l'Odéon, *Ruy Blas*, qui est, à mon goût, le meilleur drame de Victor Hugo. J'allai souvent aux Français, grâce aux billets gratuits, que distribuait à ses pensionnaires la mère Estelle, dont le mari était employé à la Préfecture de Police, section des théâtres. J'y vis le père Talbot excellent dans *l'Avare*. J'y connus encore l'inimitable Got, si bon dans le drame bourgeois, le fringant Delaunay, jeune premier sexagénaire, et M^{me} Reichenberg, à ses débuts.

J'avais omis d'emporter à Paris mon violon, persuadé que je n'aurais pas le temps d'en jouer. Mais M. de Pressensé avait une fille, Emilie, qui était une pianiste acharnée; elle souhaitait fort jouer avec moi; un des habitués de la maison, un professeur, M. Rabiér, ami de Louis Léger, me prêta un violon qu'il avait, et je m'y remis de plus belle. Nous jouâmes un duo de Haydn dans une des soirées du mercredi. La musique multiplia les occasions de voir les Pressensé, où j'allais familièrement à toute heure.

Le son de mon violon avait attiré l'attention d'un de mes voisins de l'Hôtel Corneille, M. Delacime, professeur de piano : il me pria de jouer avec lui, et je m'y prêtai volontiers. C'était un assez pauvre artiste et une intelligence assez médiocre que ce brave homme. Il me demanda un jour quels cours je suivais au Collège de France : je nommai St-René-Taillandier qui faisait des leçons sur J. J. Rousseau.

— J'aime beaucoup Rousseau, me dit M. Delacime ; j'aime surtout sa *Profession de foi du vicairé de Wakefield*.

J'entendis aussi quelques leçons de La Boulaye sur Montesquieu. Mais en somme, je fus peu assidu aux cours ; je fréquentai moins encore l'École de droit, où je ne crois pas être allé plus d'une fois. En revanche, je suivis au Palais de Justice le grand procès Naundorff, plaidé par Jules Favre, et qui était d'un intérêt palpitant. J'en ai rendu compte alors dans l'*Union Libérale*. J'ai vu au sortir du Palais de Justice, les partisans de Naundorff-Louis XVII acclamer son fils, l'héritier de ses prétentions, et sa fille, « la princesse Amélie » : ils avaient, il faut l'avouer, le profil le plus bourbonien du monde. Et l'éloquence de Jules Favre m'avait gagné complètement à leur cause. Mais, comme disait un soir M. Delaborde, membre de la cour de cassation : « Nous ne pouvons pourtant pas rendre un arrêt qui changerait toute l'histoire de France ! »

Si je fis peu de droit à Paris, j'y donnai libre cours à mes goûts et à mes curiosités littéraires. Jules Sandoz, mon premier éditeur, m'avait recommandé à l'éditeur Lemerre, que j'allai voir plusieurs fois, Passage Choiseul. Il était d'accueil peu gracieux, mais en réalité me fut assez serviable. Je lui

C'est que le libret n'est pas une coin tette
du noble faubourg et qu'on n'en
une femme qui lui en fait tomber un faubourg
qui met du blave et du carrosse
est une forte femme en ce qu'elle n'aime
à la voir raquer, un dur appo
ger, du brim sur la puce, des feu dans la grande
à gèle et marchant à grands pas,
de fait au, mes du quipile

Auguste Barbier

24 mai 1836

AUTOGRAPHE D'AUGUSTE BARBIER

Fac-similé réduit.

Voir page 275.

dois des autographes intéressants, entre autres une curieuse lettre de Banville; il me donna des recommandations pour quelques-uns de ses poètes : c'est ainsi que je vis Leconte de Lisle, qui demeurait, me semble-t-il, tout près de l'École des Mines, et que je rencontrai souvent sous les arcades de l'Odéon, où il bouquinait, monocle à l'œil, en se rendant au Luxembourg, en sa qualité de bibliothécaire du Sénat. J'allai aussi faire visite à Banville, poète pour qui j'eus toujours une tendresse particulière et dont les *Idylles prussiennes* venaient de faire mes délices sans parler de ses *Odes funambulesques* et de son merveilleux *Petit traité de poésie*. Banville me fit le plus charmant accueil, se montra simple, jaseur, fécond en paradoxes, un peu « funambulesque », mais naïvement, en brave homme qu'il était. Il me parla de son fils, encore enfant et qui montrait déjà un véritable génie de peintre : « Il dessine aussi bien que Raphaël ! » affirmait ce père si entiché. J'appris plus tard que cet enfant-prodige n'était autre que le célèbre Rochegrosse....

La plus curieuse visite que j'aie risquée est celle que je fis à Auguste Barbier, le fameux auteur des *Iambes*,

O Corse à cheveux plats....

Il vivait paisible à Paris, jouissant de sa gloire comme un petit rentier d'un capital qui ne s'accroît pas, mais dont les revenus suffisent à ses besoins.

Bottin m'avait appris qu'il demeurait rue de Rivoli. Je m'y rends, M. Barbier est chez lui, on me fait entrer.... Ainsi qu'il arrive toujours pour les hommes célèbres que nous n'avons jamais vus, mon imagination s'était créé un Auguste

Barbier de sa façon : un homme à l'aspect farouche, au regard ardent, au geste vengeur ; cheveux noirs, flottant avec un air de crinière ; parole rude, hautaine, implacable ; un iambe fait homme, en un mot.

Quelle fut ma surprise quand je fus introduit dans une petite pièce méthodiquement arrangée, où un vieux monsieur, assis à son bureau, en robe de chambre, le front un peu chauve protégé par une calotte noire, le nez surmonté de lunettes à monture d'or, l'air bénin, correct, bourgeois et reposé, écrivait avec application !

Le tabellion tourna vers moi sa figure sereine, posa sa plume, non sans l'essuyer, releva ses lunettes, qu'il ajusta sur ses sourcils gris, et de la voix douce d'un officier public, que le long exercice de sa charge a accoutumé à la politesse envers tout le monde, me demanda ce que je désirais.

Je fus plus interloqué que si j'avais eu là, en face de moi, le vrai Barbier.

— Je désirais, hasardai-je en tremblant, voir M. Auguste Barbier... et j'ajoutai : le poète des *Iambes*.

— C'est moi, Monsieur... je suis très flatté....

Le vieux notaire n'avait cependant pas l'air de vouloir me mystifier. Je réprimai tout signe de surprise, et m'efforçai de détruire dans mon imagination l'image farouche que je m'étais créée, pour lui substituer celle que la réalité offrait à mes regards. C'était donc là Auguste Barbier, le vrai Barbier ! Ah ! M. de Buffon, que disiez-vous du style ?...

La conversation s'engagea, simple, cordiale ; mon interlocuteur parlait tranquillement, sans prononcer une syllabe plus haut que l'autre. Il me questionna sur la Suisse romande,

dont il connaissait les poètes; il me cita Amiel, Juste Olivier, qu'il avait lus : « Vous avez là tout un mouvement littéraire bien curieux et que la France ignore.... Elle ignore tant de choses!... »

Il faut tout dire. Si je tenais si fort à voir Auguste Barbier, une passion que j'avais alors en était un peu la cause. Je collectionnais les autographes. J'en recueille encore à l'occasion, mais je n'irais plus jusqu'à importuner les gens illustres et à pénétrer dans le sanctuaire de leur vie privée. C'est égal, j'ai toujours remarqué que cela ne leur faisait pas de peine.

Je demandai donc à Auguste Barbier quelques lignes de sa main.

— Eh! que vous écrirais-je?...

— Si vous m'écriviez, par exemple, ces vers immortels :

*C'est que la liberté n'est pas une comtesse
Du noble faubourg Saint-Germain....*

— C'est que je ne les sais pas par cœur.

— Je vous dicterai....

— Oui! oh! Vous savez ça mieux que moi, je vois bien.... Mais, les virgules, les savez-vous? Ah! les virgules, j'y tiens beaucoup....

Je ne pus lui garantir ses virgules. Mais j'avoue qu'à voir ce méticuleux personnage, qui, à propos des *Iambes* courroucés de 1830, pensait surtout aux virgules, l'idée du vieux notaire me traversa de nouveau l'esprit....

— J'ai peut-être encore un exemplaire des *Iambes*, reprit le bonhomme à calotte de velours. Il monta les degrés d'un escalier mobile, ouvrit un placard, et, après quelques minutes

de recherches, en tira un petit volume à reliure blanche gaufrée, et doré sur tranches, qui était la première édition des *Iambes*. Il se mit à copier lentement, avec un soin scrupuleux, répétant à haute voix, comme font les clercs, les dernières syllabes de la phrase qu'il venait de transcrire; puis, reportant les yeux de la copie sur le texte original, et de celui-ci sur la copie, il collationna, posa soigneusement toutes les virgules, les points-virgules, et ajouta lentement les points d'i, avec la gravité d'un homme qui exerce un sacerdoce.

Barbier mettant les points sur les *i*! J'en demeurais stupide.

Après avoir achevé d'écrire, il se relut à haute voix et se commenta. Je l'entends encore s'écrier, à ces vers :

.... *La liberté n'est pas une comtesse*
Du noble faubourg Saint-Germain,

— C'est cette liberté-là qu'on voudrait nous donner aujourd'hui (Mac-Mahon et M. de Broglie); mais je n'en veux pas! — Et, s'animant, le vieux poète ajouta : — Au besoin, je prendrais encore le mousquet, je serais prêt à descendre dans la rue, pour défendre la vraie liberté, la « forte femme »,

.... *qui veut qu'on l'embrasse*
Avec des bras rouges de sang.

A la bonne heure! Cette fois je retrouvais dans son accent quelque chose de la flamme de 1830. Mais ces « bras rouges de sang » lui parurent appeler un nouveau commentaire :

— Vous savez, dit-il, on a souvent mal compris ce vers. On m'a pris pour un homme sanguinaire....

Je fis un geste qui signifiait qu'à le voir je n'en croyais rien.

— Eh bien, non, reprit-il, je ne suis pas sanguinaire. J'ai voulu dire simplement qu'on doit être prêt à répandre son sang pour la liberté.

Il insistait avec quelque coquetterie sur sa justification, et il n'était au fond pas très fâché, bourgeois placide, d'avoir passé pour sanguinaire.

Je le quittai, très heureux d'avoir vu de près cet homme qui ressemblait si peu à son œuvre. Cette œuvre, qui n'est qu'un éclair de génie, restera un des phénomènes curieux de l'histoire littéraire de notre siècle.

M^{me} Emile de Girardin disait de Barbier : « Ce n'est pas lui qui a fait ses vers. Il doit avoir assassiné un voyageur et trouvé les *Iambes* dans sa valise. »

Je vis aussi, et plusieurs fois, Xavier Marmier, si oublié aujourd'hui, dont les récits de voyages étaient alors cotés assez haut. Était-il un peu Fribourgeois par ses origines (les Marmier sont d'Estavayer)? Je ne sais; mais il avait des amis en Suisse, où il avait séjourné, et c'est M. Daguet qui m'avait donné pour lui un mot d'introduction. Je vois encore ce petit homme au visage glabre, à l'œil vif et aux traits assez fins, qui demeurait à côté de l'église St-Thomas d'Aquin (Boulevard St-Germain). Il me fit un accueil plus qu'aimable, empressé, et c'est à lui que j'ai dû le plaisir d'assister à plusieurs réceptions académiques, celles entre autres de Jules Sandeau et de Loménie, si je ne fais erreur. A la fin de mon séjour, devait se faire la réception d'Emile Olivier; mais on sait qu'elle ne put avoir lieu, et je possède encore le billet

d'entrée que je devais à l'obligeance de Xavier Marmier.

Pendant que j'étais à Paris, il y eut un événement littéraire : la publication de *Quatre-vingt-treize*. Un matin, vers 8 ½ heures, j'étais encore au lit, ayant probablement veillé tard, quand on frappe à ma porte. C'était l'excellent M. Peugeot, de Valentigney, ami de mon père, avec qui j'avais déjeuné quelques jours auparavant au restaurant Caron, rue des St-Pères, en même temps que Jules Sandoz. Sans même me dire bonjour, ce vieil enthousiaste qu'était le père Peugeot, brandissant un bel in-octavo tout neuf, clamait : « Le voici ! voici *Quatre-vingt-treize* ! Il sort de presse ! Ecoutez-moi ça !.. » Assis près de mon lit, le brave homme me lisait la scène de la Flécharde interrogée par un sergent de la République. Le lecteur était complètement parti, poussait des hurlements d'enthousiasme, auxquels je m'associais sans aucun effort.... Je pense souvent à cette heure charmante et imprévue, et je me demande s'il y a encore beaucoup de directeurs d'usines en France qui entretiennent en leur âme un si ardent foyer d'idéalisme. J'ai connu peu d'hommes aussi bons à voir, d'un optimisme aussi réconfortant, d'un sentiment aussi humain et aussi généreux, que ce digne homme, resté jeune, resté vivant, resté ardent, resté croyant. Malheureusement, je ne l'ai guère revu depuis ce temps de Paris où il m'avait témoigné une sympathie si cordiale et où nous communiâmes en Victor Hugo.

Admirateur passionné de Victor Hugo, je m'étais juré de ne pas rentrer en Suisse sans avoir contemplé le dieu face à face. Mais comment parvenir jusqu'à lui ? J'en cherchais le moyen, lorsqu'on annonça la mort de François-Victor

Hugo, le traducteur de Shakespeare, dernier fils du poète. L'enterrement devait avoir lieu dimanche à 11 heures du matin : c'était l'occasion de voir le grand homme, mais j'entendais le voir de près, et je formai la résolution d'y réussir coûte que coûte.

Qu'espérais-je donc ? Je ne saurais le dire. J'étais mû par une volonté qui dépassait la mienne et ne connaissait nul obstacle ; j'agissais avec l'inconscience d'un automate.

Je me mets en tenue de cérémonie, habit noir, cravate blanche, chapeau haut de forme, et je descends du quartier latin vers les grands boulevards. Le *Rappel* m'avait appris que l'enterrement partirait de la rue Drouot. Comment y arriver ? Des deux côtés du boulevard le trottoir est couvert d'une foule compacte, tenue en respect par un cordon de sergents de ville. Comment traverser la large chaussée où le service d'ordre ne laisse passer personne, où la circulation est complètement suspendue ?

Ici, un phénomène singulier se produit : j'arrive au barrage d'une allure à la fois si pressée et si résolue que les agents n'ont pas l'idée de s'opposer à mon passage ; ils me prennent, de toute évidence, pour un invité en retard, et s'écartent poliment devant mon frac et mon cylindre. Je franchis le boulevard, j'enfile la rue Drouot ; la maison mortuaire est à l'entrée de la rue à droite. Un registre est déposé près de la loge du concierge : je le dédaigne, c'est le Maître que je veux voir.

Je monte plusieurs étages sans trop savoir ni me demander comment finira cette aventure. Arrivé sur le palier, me voici devant une porte close. Que faire ? — La Providence veillait

sur moi. — Soudain, la porte de l'appartement s'ouvre et donne passage à quelques personnes soutenant une dame évanouie : c'est M^{me} Lockroy qui vient de se trouver mal. Tandis qu'on s'empresse autour d'elle dans une atmosphère moins étouffée que celle du salon plein de monde, je profite, moi, de cet instant de confusion pour y pénétrer. La porte est grande ouverte; je m'insinue sans bruit, et me range en un coin d'où je puis embrasser la scène funèbre.

Les familiers du poète l'entourent. J'identifie sans peine la plupart de ces figures connues. Voici la haute taille et les traits caractéristiques de Jules Favre, qui vient de plaider en ce moment dans la fameuse affaire Naundorf; voici le profil glabre et imposant d'Emmanuel Arago, que je devais rencontrer plus tard pendant son ambassade en Suisse. Immédiatement devant moi se tient un tout petit homme (il me vient à l'épaule) en qui je reconnais Louis Blanc. A côté, la belle et noble figure d'Eugène Pelletan; puis les rédacteurs du *Rappel*, Auguste Vacquerie entre autres.

Je me demande ce que je fais là, et je tremble que quelqu'un ne vienne à remarquer l'intrus que je suis... Soudain je me crois perdu. Un monsieur, qui paraît jouer un peu le rôle d'ordonnateur de la cérémonie, m'aperçoit dans le coin où je me dissimule, aplati contre la paroi. Ne me reconnaissant pas pour un intime, il s'approche; très myope, il se plante devant moi et me regarde sous le nez... C'est Paul Foucher, beau-frère de Victor Hugo.

L'instant est fort critique. Je redouble d'aplomb, fais bonne contenance; je n'ai pas même l'air de remarquer ce monsieur qui me dévisage. Je demeure bras croisés, comme

Tout en ses passions s'élargit avec l'âge,
L'une importante, l'autre légère, l'une du cœur,
Comme en certain charmes d'histoires, en voyage
Dont le groupe s'en va derrière le bateau.

Victor Hugo

AUTOGRAPHE DE VICTOR HUGO

Fac-similé réduit.

Voir page 287.

plongé dans une sombre méditation... Foucher respecte ma douleur et s'éloigne. J'avais l'air si assuré de mon droit d'être là qu'il craignit sans doute de commettre un impair en s'enquérant de mon identité.

Je puis maintenant me livrer à la contemplation du Maître. Il est assis au coin d'un canapé, le front appuyé sur la main droite, recueilli dans sa tristesse. Un grand silence règne parmi ceux qui l'entourent.

Plusieurs minutes se passent ainsi durant lesquelles je remplis mes yeux de la vision que je suis venu chercher. Je me risqué à promener mes regards dans la pièce : j'y remarque un buste de marbre blanc voilé de crêpe, qui ressemble fort au Victor Hugo jeune et imberbe de David D'Angers...

Mais bientôt un mouvement général m'avertit que le signal du départ vient d'être donné. C'est le moment de m'esquiver. Je gagné vivement l'antichambre, je dégringole l'escalier, et, traversant le boulevard, toujours maintenu libre par le service d'ordre, je rentre dans la foule d'où je suis si témérairement sorti, et qui se découvre d'un geste unanime devant le deuil du grand poète.

Il est en habit, sans pardessus (le temps est doux et clair); il tient à la main son large feutre noir, et marche seul derrière le corbillard, suivi de cinquante mille personnes.

Deux ou trois jours plus tard, Flaubert écrivait à George Sand : « J'ai été dimanche à l'enterrement civil de François-Victor Hugo. Quelle foule!... Le pauvre père Hugo (que je n'ai pu me retenir d'embrasser) était bien brisé, mais stoïque. Que dites-vous du *Figaro*, qui lui a reproché d'avoir à l'enterrement de son fils « un chapeau mou »?...

Quant à moi, j'avais vu de près le Maître, je l'avais contemplé : osais-je souhaiter davantage ? Très fier de mon équipée, je la racontai le soir chez M. de Pressensé, où je dînais le dimanche. A peine mes hôtes pouvaient-ils croire à la réalité de cette histoire. Quelqu'un s'écria :

— Il faut être Suisse pour faire une chose comme ça !

— Pourquoi ? dis-je.

— Un Parisien n'est pas si naïf. Il faut être prodigieusement naïf pour avoir un pareil toupet.

J'ai raconté, si je me souviens bien, quelque chose de cet enterrement dans l'*Union Libérale*, à laquelle j'envoyais des lettres de Paris. J'en écrivis, ce me semble, un bon nombre, que je crois avoir conservées. J'écrivais aussi des articles de politique neuchâteloise, et je continuais à faire paraître le *Franc-Tireur*. Je m'étais abonné au *National Suisse* pour les besoins de ma polémique, et mon ami Lichtenhahn, le modeste factotum de l'*Union Libérale*, m'envoyait des notes détaillées sur les séances du Grand Conseil, dont il rendait compte dans l'organe libéral. Il m'avait succédé dans cette fatigante et ingrate besogne, que j'accomplis pendant un an ou deux et qui me valut de connaître assez exactement le personnel politique de ce temps-là.

Quant à Victor Hugo, auquel je reviens, j'eus la joie d'être reçu par lui quelques semaines plus tard. Je dus cet honneur à Emile Deschanel. Ce très aimable et très spirituel littérateur voulut bien griffonner un mot de recommandation à son illustre ancien compagnon d'exil :

« Cher Maître, ci-joint un poète suisse qui ne veut pas rentrer dans son pays sans emporter à son front un de vos rayons. »

Je portai ce message rue Pigalle, 4, où demeurait M^{me} Juliette Drouet (l'ex-princesse Negroni de *Lucrece Borgia*), chez qui le Maître recevait tous les soirs. Il me fixa rendez-vous pour le lendemain soir à 9 heures.

C'était le 24 mars 1874.

Je n'y allai pas seul. M^{me} Amélie Ernst¹, que je connaissais bien depuis ses tournées de conférences en Suisse, m'avait fait promettre de l'avertir quand j'irais voir le poète. A l'heure dite, on nous introduisit au salon tandis que s'achevait le dîner dans la salle voisine.

La porte s'ouvre à deux battants; Victor Hugo paraît, donnant le bras à sa vieille amie : deux beaux vieillards couronnés de cheveux blancs. Victor Hugo est en habit, très correct et d'une politesse presque trop appliquée. Ses yeux me paraissent admirables, — phosphorescents, je ne trouve pas d'autre mot. Il marche avec une dignité grave, les pieds un peu en dehors, les reins légèrement courbés. Son expression de bonté est ce qui frappe dès le premier regard. Quant à M^{me} Drouet, elle a de grands yeux bleus limpides et un teint un peu trop haut en couleur; malgré la blancheur argentée des cheveux, le visage a conservé un air de jeunesse; la taille, un peu épaissie, a dû être fort belle et paraît encore imposante.

Hugo la conduit jusqu'au canapé, disposé sur un des côtés de la cheminée, la fait galamment asseoir, prend place auprès d'elle; puis M^{me} Ernst me présente en lui disant qu'elle m'a connu à Neuchâtel pendant la guerre, que je suis fort ami de la France, et va jusqu'à ajouter que je suis un poète de talent.

¹ Voir la planche, page 152.

Victor Hugo écoutait en fixant sur moi ses yeux de ve-lours. Il me tendit la main en disant :

— Vous aimez la France et vous aimez la poésie; nous sommes sur un terrain commun, donnez-moi la main!

Je m'inclinai confus et ravi. La conversation s'engagea, ou plutôt le Maître monologua, sans emphase du reste, avec beaucoup de bonhomie. Il s'apitoya fort sur les malheureux déportés compromis dans le mouvement de la Commune. On parla de la proposition d'amnistie déposée à l'Assemblée nationale par M. de Pressensé.

— Oui, oui, s'écria Victor Hugo, mais Pressensé ne propose qu'une amnistie partielle. Cela est déplorable; quand je le verrai, je le lui dirai sévèrement...

Puis s'animant peu à peu, se montant, se grisant de sa parole, restée jusqu'alors très simple et unie, il se lève, gagne le coin de la cheminée, et voici l'orateur qui s'écrie :

— Jésus-Christ, que j'adore et que je vénère, quand il est venu sauver le monde, ne lui a pas ouvert un bras seulement, il a ouvert ses deux bras (et Hugo étendit ses deux bras)! Jésus-Christ a été sublime parce qu'il était *omnibus*.

Ici, un léger coup de pied de M^{me} Ernst, assise à côté de moi, souligna la bizarrerie de la tirade.

Victor Hugo reprit place sur le canapé, où M^{me} Drouet poussait un petit gloussement d'admiration. Je note en passant que cette femme me parut inculte et naïve. Elle m'expliqua, je ne sais à quel propos, que « M. Victor Hugo avait une ponctuation toute spéciale », dont elle s'évertua à définir l'originalité...

Cependant M^{me} Ernst multipliait à bout portant les hom-

ages flatteurs. Elle crut faire plaisir au Maître en lui disant le succès qu'elle remportait toujours dans ses séances lorsqu'elle récitait du Victor Hugo, et ajouta :

— Quand je dis du Lamartine, le public ne paraît plus le goûter...

Froidement, Victor Hugo répliqua :

— C'est un tort, Madame; le public y reviendra.

M^{me} Ernst s'amusa tout à coup à dire au grand homme :

— A propos, monsieur Victor Hugo, vous savez que vous me devez dix sous depuis la vente en faveur des Alsaciens-Lorrains?

Très empressé, le poète tira son porte-monnaie de sa poche et tendit galamment à la visiteuse une pièce de 50 centimes.

— Maître, dit-elle, je garderai cette pièce toute ma vie.

Il sourit, puis prit prétexte de l'incident pour plaisanter sur son avarice légendaire :

— Oui, on prétend que je suis avare. Le *Figaro* a dit l'autre jour que je comptais les mots de mes télégrammes. Je vous demande un peu.

Ces discours d'une aimable familiarité, furent interrompus par de nouveaux visiteurs. Ce fut un jeune acteur qui souhaitait de jouer je ne sais quel rôle du Maître. Puis survint Gustave Flaubert, visiblement ennuyé de trouver là M^{me} Ernst, flanquée d'un jeune étranger.

Flaubert m'apparut comme un bon gros géant, au teint couperosé, à la moustache épaisse et tombante, à la démarche un peu pesante du cuirassier démonté.

Il ne s'assit qu'après s'être presque prosterné devant celui qu'à chaque phrase il intitulait « Cher et vénéré Maître ».

Il était très mortifié du récent échec de sa comédie du *Candidat*, et confessa que le principal motif de son chagrin, c'est qu'il avait compté sur la recette de sa pièce pour renouveler l'ameublement de sa maison du Croisset¹. Victor Hugo lui dispensa une consolation magnifique :

— Flaubert, lui dit-il, ne vous découragez pas ! Faites une nouvelle pièce, et moi, Hugo, j'irai vous applaudir.

— Ah ! vous me comblez, cher et vénéré Maître !

Et l'auteur de *M^{me} Bovary* prit la porte après s'être prosterné pour la dixième fois.

Victor Hugo nous parla de Don Juan ; il crut devoir expliquer que Molière, en intitulant son drame le *Festin de Pierre*, s'était mépris sur le titre espagnol, qui signifie « *le Convive de pierre* »... Il ajouta que c'était un de ses rêves d'écrire aussi un *Don Juan*. « Mais, ajouta-t-il en se frappant le front, je mourrai sans avoir écrit le quart de ce que j'avais là. »

Je me permis de dire que nous étions déjà infiniment riches de tout ce qu'il nous avait donné. Il sourit avec bienveillance, et je songeai au mot de Tœpffer :

« De si bas que vienne la louange, jamais elle n'écorche notre oreille. »

Il parla encore des nobles Hugo de Lorraine, qu'il lui plaisait de croire ses aïeux, — s'il le croyait. Quand il me posa la question : « Que fait la Suisse ? » je devais naturellement répondre :

— La Suisse trait sa vache et vit paisiblement.

— Je vois que vous m'avez lu.

¹ Voir la lettre de Flaubert à G. Sand, 12 mars 1874.

— Maître, je ne fais que cela.

Quand nous nous levâmes pour partir, il renoua lui-même gentiment la conversation, faisant mine de nous retenir. Il nous montra sur le bureau un superbe modèle de frégate : c'était la *Claymore*, offerte à son petit-fils Georges Hugo par l'éditeur de *Quatre-vingt-treize*, qui venait de paraître. A ce moment, je lui demandai son autographe :

— Bien volontiers, dit-il, pourvu que vous ne me demandiez pas de signer ma photographie. J'ai appris récemment que M. Rouher montrait ma photographie avec ma signature, comme si je la lui avais offerte ! Horrible, n'est-ce pas ?

Je rassurai l'auteur des *Châtiments* et lui demandai d'écrire pour moi cette strophe admirable de la *Tristesse d'Olympio* :

*Toutes les passions s'éloignent avec l'âge,
L'une emportant son masque et l'autre son couteau,
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage
Dont le groupe décroît derrière le coteau....*

Il s'assit au bureau sur lequel trônait la *Claymore*, prit une feuille de papier bordée de noir, et écrivit la strophe demandée, non sans commettre une petite faute d'orthographe, car il mit sur le mot *coteau* un magnifique accent circonflexe.... Malheureusement, Victor Hugo n'avait pas de buvard, ou bien il négligea d'en user, de telle sorte que sa belle écriture toute fraîche fut déplorablement arrangée...

Enfin nous quittons le salon. Mais le grand homme nous accompagne au vestibule. Je décroche mon pardessus : il se hâte de m'aider à l'enfiler. Nous sortons sur le palier ; il nous suit encore en m'adressant d'aimables paroles :

— J'irai peut-être en Suisse l'été prochain; vous viendrez me voir. Je vous dirai où je suis...

— Maître, les journaux me l'apprendront...

Il baisa galamment la main de M^{me} Ernst, secoua cordialement la mienne, descendit même avec nous quelques marches, puis me dit en guise d'adieu :

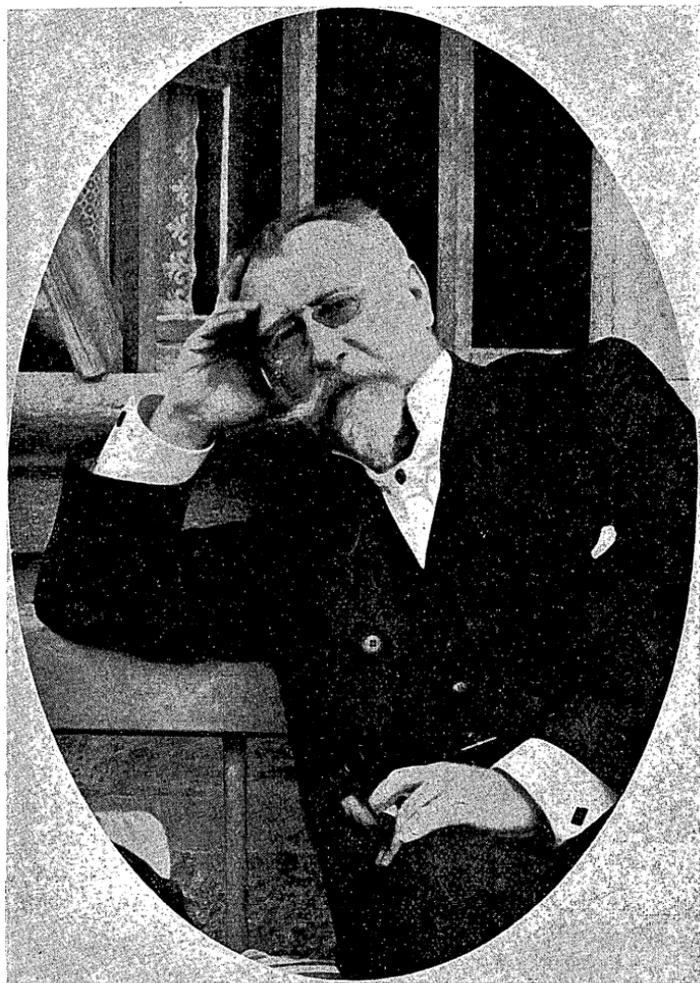
— Vous allez faire du droit dans votre pays : rappelez-vous que le droit idéal, c'est nous, les poètes!

Quand nous fûmes dans la rue, M^{me} Ernst me dit :

— Je meurs de faim.

Et, avisant une boutique de boulanger encore ouverte :

— Allons acheter une galette avec les dix sous du père Hugo...



L'AUTEUR DES « SOUVENIRS » EN 1912

D'après une photographie.

OUVRAGES DE PH. GODET¹

- Une poignée de rimes.* Plaquette in-16. Neuchâtel 1871.
- Le Franc-Tireur.* Nos 1-37, 30 novembre 1872-4 mai 1874.
In-4°. Neuchâtel.
- Premières Poésies.* In-16. Neuchâtel 1873.
- Récidives.* (Poésies). In-16. Neuchâtel 1878.
- Evasions.* (Poésies). In-16. Neuchâtel 1881.
- Poésies de Etienne Eggis,* publ. par Ph. Godet, avec une notice biographique et littéraire couronnée par l'Institut genevois, in-12. Neuchâtel 1886.
- Le Cœur et les Yeux.* (Poésies). 4^e édition. In-12. Paris, Genève, Neuchâtel 1910.
- Les Réalités.* (Poésies). 2^e édition. In-12. Neuchâtel 1888.
- Scripta manent.* Causeries à propos de la collection d'autographes de M. Alfred Bovet. In-12. Neuchâtel 1887.
- Etudes et Causeries.* In-12. Paris 1889.
- Pierre Viret* (Etude sur le Réformateur vaudois). In-18, Paris et Lausanne 1892.
- Art et Patrie.* Auguste Bachelin d'après son œuvre et sa correspondance. Illustré, in-8°. Neuchâtel 1893. — A été traduit (et abrégé) en allemand.
- La peinture alpestre et le panorama des Alpes bernoises* peint par Burnand, Baud-Bovy et Furet. Illustré, in-8°. Genève 1893.

¹ Brève énumération n'ayant aucune prétention d'être complète.

- Histoire littéraire de la Suisse française.* 2^e édition. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Un fort in-8°. Paris 1895.
- Janie.* Idylle en trois actes (musique de Jaques-Dalcroze), avec illustrations, in-8°. Neuchâtel 1894.
- Les peintures de Paul Robert au Musée de Neuchâtel,* avec illustrations. Plaquette in-8°. Neuchâtel 1894.
- La marche des Armourins* (avec la musique). Plaquette in-12. Neuchâtel 1897.
- Neuchâtel suisse.* Pièce historique en douze tableaux, représentée à l'occasion du cinquantenaire de la République neuchâteloise. In-12. Neuchâtel 1898.
- Trente ans de souvenirs* (de politique libérale). Plaquette in-12. Neuchâtel 1898.
- Pages neuchâteloises,* recueillies par Ph. Godet. In-12. Paris et Neuchâtel 1899.
- Le Peintre Albert de Meuron,* avec portrait, grand in-8°. Neuchâtel 1901.
- Neuchâtel pittoresque* (illustré). I. La Ville et le Vignoble. II. (En collaboration avec T. Combe). Les Vallées. 2 volumes grand in-4°. Genève 1901-1902.
- L'Ame et Dieu* (recueil de poésies religieuses de divers auteurs) In-12. Neuchâtel 1903.
- Madame de Charrière et ses amis.* (1^{re} édition.) Avec portraits, vues, autographes, etc. 2 vol. grand in-8°. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) Genève 1906.
- 2^{me} édition, abrégée. Avec 24 hors-texte, etc., grand in-8°. Lausanne 1927.
- La Justice et la Paix.* Etude sur les peintures de Paul Robert au Palais de Justice de Lausanne. Plaquette in-8°, illustrée. Paris et Lausanne 1906.

- Zénith, une industrie neuchâteloise.* Plaquette in-8°, illustrée. Neuchâtel 1908.
- La Caisse d'Epargne de Neuchâtel.* Un fort vol. in-4° illustré. Neuchâtel 1912.
- Frédéric Godet (1812-1900).* D'après sa correspondance. In-8° illustré. Neuchâtel 1913.
- Les réfugiés belges dans le canton de Neuchâtel.* 2 plaquettes in-12. Neuchâtel 1915 et 1917.
- Discours prononcés par Ph. Godet et A. Jaquerod à l'Université de Neuchâtel le 23 octobre 1919.* Plaquette in-8°.
- Portraits neuchâtelois,* choisis par MM. Boy de La Tour et P. de Pury. Notices de Ph. Godet. Grand in-4°. Bâle 1920.
- Que faut-il penser de la fusion des Eglises?* Brochure in-12. Neuchâtel 1921.
- Pages d'hier et d'avant-hier.* In-12. Paris et Neuchâtel 1922.
- Historiettes de chez nous.* In-12. Neuchâtel 1923.
- Prunelle (récit).* Plaquette in-8°. Neuchâtel 1928. — A été traduit en allemand.
-

- Hommages à Philippe Godet, 1850-1922.* Avec 1 planche. Une plaquette in-8°. Neuchâtel 1922.
- Derniers hommages à Philippe Godet.* Avec 2 planches. Une plaquette in-8°. Neuchâtel 1928.
-

TABLE DES PLANCHES

1. <i>Médaille de Philippe Godet</i> , par Fritz Landry	Frontispice
2. <i>Vue de l'ancien port de Neuchâtel et du collège latin</i> , vers le milieu du XIX ^{me} siècle	8
3. <i>La mère de Philippe Godet</i> , à l'époque de son mariage, d'après un dessin au crayon	16
4. <i>Le père de Philippe Godet</i> , vers 1860, d'après une photographie	16
5. <i>Ecole lancastrienne</i> , d'après une ancienne gravure	24
6. <i>F. de Rougemont</i> , d'après une photographie	32
7. <i>Louis Kurz</i> , d'après une photographie	32
8. <i>Vue de la « Petite maison » de Voëns</i> , d'après un dessin d'Huguenin-Lassauguette	48
9. <i>M. et M. Louis de Marval</i> , d'après des photographies coloriées	56
10. <i>Dessin allégorique de Paul Robert</i> , à l'âge de 13 ans. Dédié à son ami Philippe Godet en 1864	80
11. <i>La diligence de Neuchâtel</i> , d'après une ancienne aquarelle	96
12. <i>Philippe Godet à 15 ans</i> , d'après une photographie	128
13. <i>Eloge de Philippe Godet</i> , par L. Mayer. Imprimé à Stuttgart en 1866. (Fac-similé réduit.)	144
14. <i>Juste Olivier</i> , d'après une photographie	152
15. <i>M^{me} Ernst</i> , d'après une photographie	152

16. Page du manuscrit des « Souvenirs ». Fac-similé réduit ..	160
17. La Société de Belles-Lettres en 1870-1871, présidée par Maurice Guye, d'après une photographie	168
18. Jenni, le sourd-muet, d'après une photographie	208
19. Le Kronprinz, vers 1870, d'après une photographie	208
20. Fac-similé d'une page du journal intime de Philippe Godet en 1870	216
21. M. Prince, d'après une photographie	224
22. M. Henri Jacottet, d'après une photographie	224
23. Autographe d'Alphonse Karr	240
24. Page d'un recueil de vers de Philippe Godet, à l'âge de 19 ans	256
25. Philippe Godet à Paris, en 1874, d'après une peinture de Paul Robert	264
26. Autographe d'Auguste Barbier. Fac-similé réduit	272
27. Autographe de Victor Hugo. Fac-similé réduit	280
28. L'auteur des « Souvenirs » en 1912, d'après une photographie	288

SOMMAIRE DES CHAPITRES

	Pages
CHAPITRE I ^{er}	11
Premiers souvenirs. — Ecole enfantine. — L'insurrection de 1856. — Débuts au collège. — Premiers amis. — « Cancre parfait. » — Le béret ridicule.	
CHAPITRE II	23
Cadeau maternel. — Dispositions pour la musique. — M. Kurz et la vie musicale à Neuchâtel vers 1860. — « Coqs rouges ». — Inquiétante influence. — Le danger des richesses. — Pasteurs et école du dimanche.	
CHAPITRE III	37
Parents de Russie et de Pologne. Sang slave.	
CHAPITRE IV	45
Voëns (1854). — M. et M ^{me} de Marval. — Fermiers d'autrefois. Relations patriarcales. — Premier argent gagné. — Frédéric de Rougemont. — L'homme des peaux. — Le sourd-muet. — « Mon pauvre enfant, que tu es bête. » — Indiscrétion.	
CHAPITRE V	64
La bonne Célestine. — « Cette bête de Bassin. » — La mort d'une mère (1860).	

	Pages
CHAPITRE VI	71
Tristes années. — Pitié filiale. — Gouvernantes. — Borel petit-monstre et Citron. — Menaces d'expulsion. — Le père Vielle et le <i>Refugium peccatorum</i> .	
CHAPITRE VII	81
L'incendie de Fenin (1860). — Aux Verrières. — Chez les parents d'Yverdon. L'oncle voltairien. — Séjours au Valentin, aux Planchettes, à Cressier. — Figures du bon vieux temps. — Voyage dans l'Oberland bernois. — Dernières diligences et premières locomotives.	
CHAPITRE VIII	101
Nouvelle phase. Influences salutaires. — Reconstitution du foyer paternel (1862). — Borel six-pouces et Borel-Favre. — Succès scolaires. — L'incendie des Terreaux. — Jules Wuithier. — Premières lectures littéraires. — Le père Larsche et l'enseignement classique à Neuchâtel vers 1863. — Vers latins et vers français. — Les <i>Chansons lointaines</i> de J. Olivier. Révélation de la poésie. — Prunelle.	
CHAPITRE IX	124
Prix de latin et de français. — Influence de Vinet. — <i>Témoignage</i> de la Commission d'éducation (1865). — « Connais-toi toi-même. » Sagesse pratique et idéalisme. — Les parents d'Espagne. Idylle enfantine. — Cuisine neuchâteloise. — Napoléon III et l'impératrice Eugénie à Neuchâtel.	
CHAPITRE X	135
Séjour à Stuttgart (1865-1866). — Les mœurs d'une famille wurtembergeoise. — Etude de l'allemand. —	

Maîtres et professeurs. — Le poète Eugène Borel. — Amis stuttgartois. — Le consul Grellet. — Musique et autres distractions. — Départ. Eloge de Ph. Godet par L. Mayer.

CHAPITRE XI 151

A la rue St-Honoré (1866). — Les *Chansons du soir*. — Vers à J. Olivier et lettre du poète. — Borel-Cupidon. — M. Prince, commentateur d'Horace et d'Eschyle. — Amitié et lectures classiques. — Excursions pédestres. — Succès d'examen. — Instruction religieuse. — Entrée dans la Société de Belles-Lettres (été 1867). — Simplisme et bonne foi. « Je me suis donné sans réserve à tout ce que je faisais. »

CHAPITRE XII 168

Vie bellettrienne. — La nouvelle Académie. — Le banquet de 1868 et la glorification du père Prince. — Fête de Rolle. Marc Monnier. — Choix d'une vocation : le droit.

CHAPITRE XIII 178

Premier semestre à Bâle (1868). — M^{me} Heussler et le chancelier Bischoff. — Amis bâlois. — Participation à la vie zofingienne. Fêtes et excursions à Istein, à la Bechburg, à Lausen. Projet d'entrer dans la Société de Zofingue. — Etudes juridiques. Le père Schnell et autres professeurs. — Camarades suisses romands. — Fête de St-Jacques. — Chant, gymnastique et botanique. — Vacances à Montlési. — Second semestre à Bâle (1868-1869). — Neuchâtelois étudiants en médecine. — M. Buisson et le christianisme libéral. — Troisième semestre. — Retour à pied à Neuchâtel.

	Pages
CHAPITRE XIV	202
Semestre d'hiver à Berlin (1869-1870). — Les Curtius. — Camarades d'étude. — Institution d'une <i>Kneipe</i> suisse hebdomadaire. — Les cours de droit. — Intérêt pour les choses de France. — Les Godet de Berlin. — Visite au Kronprinz et à la reine. — Patinage et autres distractions.	
CHAPITRE XV	215
Retour à Neuchâtel. — Epithalame. — Entrée dans la vie pratique. — Stage à l'étude des frères Henri et Paul Jacottet : deux grands hommes de bien. — Camarades de bureau. — La déclaration de guerre (Août 1870).	
CHAPITRE XVI	226
Réfugiés allemands. — Germanophiles et francophiles. — M. Louis-Philippe de Pierre. — Séance dramatique et musicale. — M ^{me} Ernst. — Les Bourbakis. — Soldats et officiers. — Les Poméranien.	
CHAPITRE XVII	244
Rêve prémonitoire. — La paix. — Catastrophe de Colombier. — L'avocat L.-C. Lambelet. — Début au barreau (été 1870). — Voyage dans l'Oberland bernois. Fête de lutteurs. — Été à Wilderswyl.	
CHAPITRE XVIII	257
Premières publications et débuts dans le journalisme. — <i>Une poignée de rimes</i> (1871). — <i>Premières poésies</i> (1872). — Premières relations avec Rambert. — <i>L'Union libérale</i> et la polémique politique. — Lutte pour les principes libéraux et fédéralistes. — Patriotisme et désintéressement. — <i>Le Franc-Tireur</i> (1872-1874).	

SOUVENIRS

299

Pages

CHAPITRE XIX 264

Reçu avocat (1873). Plaidoirie d'admission. — Départ pour Paris. — La famille de Pressensé. — Les soirées de M. Durand-Dassier. — Nouvelles relations : L. Léger, Ed. Sayous, A. Sabatier — et amis retrouvés : Paul Robert, Adrien Lachenal. — Théâtre et musique. — Visite à Auguste Barbier. — L'enterrement de François-Victor Hugo. — Visite à Victor Hugo (1874).

Ouvrages de Philippe Godet 289

Table des planches 293